

Le naturisme, ou la nature considérée dans les maladies et leur traitement conforme à la doctrine et à la pratique d'Hippocrate et de ses sectateurs. Ouvrage qui a remporté le prix de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, sur la médecine agissante et expectante, le 18 août 1776 / [Jean Baptiste Luc Planchon].

Contributors

Planchon, Jean Baptiste Luc, 1734-1781.

Hippocrates.

Académie des sciences, arts et belles lettres de Dijon (France)

Publication/Creation

Tournay : R. Varlé, 1778.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/mft9fdyv>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



41464/B

A xx xiii o

Ex libris
J. Dom. Med. Stud.
Lovanii 1808.



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b30515646>

ED. PERGENS.

LE N A T U R I S M E, 48114

O U

La Nature considérée dans les Maladies & leur traitement conforme à la Doctrine & à la pratique d'Hippocrate & de ses Sectateurs.

Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, sur la Médecine agissante & expectante,

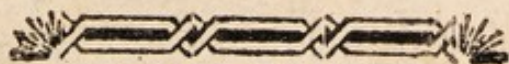
Le 18 Août 1776.

Par M. P L A N C H O N, Licencié en Médecine de l'Université de Louvain, Correspondant de l'Académie de Dijon & de la Société Royale de Médecine de Paris, agrégé au Collège des Médecins de Tournay dans la Flandre Autrichienne.



A T O U R N A Y,

Chez R. V A R L E', Imprimeur-Libraire, Marché
aux Poteries.



M. DCC. LXXVIII

EPIGRAPHE.

*Cùm ergò sint occasiones quædam
faciendi, quædam cessandi... dicen-
dum quæ sint occasiones curandi &
quæ abstinendi à curationibus.*

FRANCISC. VALLESIUS. *Method. Med.*
Lib. 4. Capit. 1. pag. 229.





A MESSIEURS,
MESSIEURS LES PREVOT ET JURE'S,
MAYEUR ET ÉCHEVINS,
*faisant les Consaux & Etats de la Ville
& Cité de Tournay.*

MESSIEURS,

JE ne peux mieux reconnoître la bonté que vous avez eue d'agréer la Dédicace de ma Dissertation sur la Fièvre Miliare, qu'en vous faisant aujourd'hui l'hommage d'un Mémoire, qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon. Cet hommage vous est dû à bien des égards: je vous le dois comme Médecin, je vous le dois comme Citoyen. Si l'ouvrage que je vous offre a mérité les suffrages des Savants, permettez qu'il paroisse sous vos auspices; ils seront un garant de la matière importante dont il traite. Il ne s'agit point ici d'un sujet de pure spéculation, c'est la Médecine-pratique, qui en fait l'objet. Il n'a point fallu enfanter de vains systèmes pour en étayer les principes. L'observation & la vraie expérience ont suffi. J'ai dépeint dans cet ouvrage l'Homme malade,

soutenu par la Nature, secouru par le Médecin. La matière que j'ai traitée, intéresse donc tous les hommes & la conservation de leurs jours : elle intéresse mes concitoyens.

Je fais, MESSIEURS, que c'est leur bien-être que vous avez spécialement à cœur : en le surveillant, vous leur donnez des preuves de votre bienfaisance. C'est pourquoi, j'ose espérer que mon travail méritera la protection d'un Corps respectable, qui se fait gloire d'accueillir tout ce qui concourt à l'utilité publique, & sans me prévaloir de mes lauriers, je me flatte que cette Dissertation concourra à ce but & qu'elle est du nombre de celles dont la Société peut tirer quelques avantages. Ce fut là le seul motif, qui m'a déterminé à la donner au public. Daignez, MESSIEURS, seconder mes vues, en l'acceptant comme le tribut de ma vive reconnoissance. Que l'hommage que je vous en fait vous prouve en même temps, le profond respect avec lequel je suis,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur **PLANCHON**,
Médecin, Correspondant de
l'Académie de Dijon, & de la
Société Royale de Médecine de
Paris.

1

*Séance publique de l'Académie des Sciences, Arts
& Belles-Lettres de Dijon, du 18 Août 1776.*

M. Maret, Secrétaire perpétuel, a fait l'ouverture de la Séance, par la proclamation du Prix. Pour donner une idée de l'importance de la question que l'Académie avoit proposée, & de la manière dont elle a été traitée par les Auteurs couronnés, nous ne pouvons mieux faire, que de transcrire ici la plus grande partie du Discours de M. Maret, qui s'est adressé en ces termes à l'Assemblée :

M E S S I E U R S ,

„ Le sujet du prix que l'Académie va distribuer, est une
„ question de Médecine-pratique. Il s'agissoit de déterminer :
„ *Quelles sont les maladies, dans lesquelles la Médecine*
„ *expectante est préférable à l'agissante, & celle-ci à l'ex-*
„ *pectante, & à quels signes le Médecin reconnoît qu'il*
„ *doit agir ou rester dans l'inaction, attendant le mo-*
„ *ment favorable pour placer les remèdes ?*

„ Pour sentir l'importance de la solution de ce problème,
„ il suffit de savoir qu'il est au dedans de nous, un principe
„ désigné par le nom de Nature, dont l'action continuelle
„ entretient ou altère la santé, & guérit les maladies; que
„ l'art ne peut rien sans le concours de ses efforts; & que
„ tout consiste, dans la pratique de la Médecine. à observer
„ les mouvements de la Nature, à calculer ses forces, à
„ prévoir quels seront les efforts de son activité.

„ Il suffit d'observer qu'il est des maladies contre les-
„ quelles les ressources de l'art sont inutiles, soit parce que
„ la Nature les guériroit sans son secours, soit parce qu'elles
„ sont au dessus des forces de cet agent bienfaisant, & que
„ les remèdes connus ne pourroient qu'aggraver le mal.

„ Il suffit encore de faire attention que, dans les maladies
„ même où les secours de l'art sont le plus nécessaires, il
„ est des temps où la Nature agit efficacement; il en est
„ d'autres où l'on doit attaquer les causes qui gênent son ac-
„ tion; il en est où le redoublement de ses efforts, capable
„ d'augmenter les craintes, prépare une crise salutaire.

„ Qu'abandonner toutes les maladies aux soins vigilans
 „ de la Nature , & s'en tenir , dans toutes les circonstances ,
 „ à la Médecine expectante , c'est s'exposer souvent à être
 „ le témoin des événements les plus funestes : mais qu'aussi
 „ vouloir toujours agir , toujours maîtriser la Nature , tou-
 „ jours diriger ses actions , toujours substituer des évacua-
 „ tions artificielles à des évacuations critiques , être en toute
 „ occasion pour la Médecine agissante ; c'est courir les ris-
 „ ques de traverser souvent les vues de cet agent conserva-
 „ teur , & de hâter la perte des malades qu'on se propose de
 „ guérir.

„ Hippocrate & ses Sectateurs observoient beaucoup &
 „ agissoient rarement. Cette méthode difficile , qui suppose
 „ dans le Médecin une grande patience & beaucoup de fa-
 „ gacité , ne tarda pas à trouver des Détracteurs.

„ L'orgueil des Asclépiades , des Thémisons , des Para-
 „ celses , secoua l'espece de joug que la prudence imposoit
 „ aux Médecins ; & les connoissances anatomiques , la décou-
 „ verte de plusieurs remèdes , moins actifs & moins dan-
 „ gereux que ceux dont se servoit Hippocrate , connoissances ,
 „ découvertes qui auroient dû hâter la perfection de la Mé-
 „ decine , la rendirent de plus en plus conjecturale , en retar-
 „ dèrent les progrès. Une foule de préjugés devinrent le guide
 „ des Médecins , gagnèrent le Public , & firent perdre de vue
 „ qu'un art entièrement fondé sur l'observation , ne pouvoit
 „ se perfectionner que par l'observation même.

„ Mais peu à peu l'illusion s'est dissipée ; la doctrine d'Hi-
 „ pocrate brille d'un nouvel éclat ; les Médecins de Londres ,
 „ de Vienne , de Leyde , de Bologne , de Montpellier , de
 „ Paris semblent s'être ligués pour ramener la Médecine à
 „ la méthode salutaire de l'observation.

„ Il est cependant des Médecins trop exclusivement at-
 „ tachés à la Médecine agissante. La révolution favorable
 „ que les Ecrits des Huxhams , des Van-Swieten , des Pringles ,
 „ des Lieutauds , des Lorrys , des Bordeus , des Le Rois .
 „ doivent naturellement opérer , ne se fait que lentement ,
 „ & les habitants de nos campagnes restent encore exposés
 „ aux dangers inséparables des préjugés , qui préconisent une
 „ méthode sensiblement contraire aux intérêts du Public.

„ C'est pour hâter cette révolution , que l'Académie pro-
 „ posa pour le sujet du Prix de 1773 , le problème impor-
 „ tant , dont la solution satisfaisante comble aujourd'hui ses
 „ vœux. Si elle eut le chagrin de ne pouvoir pas décerner
 „ alors le Prix qu'elle va distribuer en cette Séance , elle

„ s'applaudit d'avoir proposé une seconde fois le même sujet;
 „ elle se félicite de pouvoir , par la distribution de deux Mé-
 „ dailles , prouver à deux des concurrens, l'estime que leurs
 „ Ouvrages lui inspirent pour eux. Elle regrette de n'être
 „ pas dans le cas d'en adjuger une à un troisième, auquel
 „ cette Compagnie ne peut donner que l'*Accessit*.

„ Tous trois ont répandu le jour le plus avantageux sur
 „ la pratique médicale: tous trois se sont montrés éclairés
 „ par la plus saine théorie: instruits par l'expérience la plus
 „ heureuse, tous trois ont posé avec succès les bornes im-
 „ portantes dans lesquelles le Médecin doit se renfermer,
 „ pour ne point troubler la Nature dans ses opérations,
 „ pour ne point porter trop loin la confiance en ses res-
 „ sources.

„ L'Auteur du Mémoire qui a pour devise, *Optima*
 „ *Medicina interdum est Medicinam non facere* & auquel
 „ l'Académie a adjugé une des Médailles, est M. Voullonne,
 „ Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, &
 „ premier professeur de celle d'Avignon

„ Tout annonce dans son ouvrage un génie observateur,
 „ qui s'est rendu maître de son sujet; qui d'un coup d'œil
 „ perçant, en a saisi l'ensemble; qui d'une main sûre & mé-
 „ thodique, en a ordonné les parties. Un stile nerveux,
 „ concis, harmonieux, ajoute au mérite du plan, celui de
 „ la plus belle exécution; & son Mémoire ne peut man-
 „ quer de faire sur les Médecins, qui aiment leur état, la
 „ plus vive impression.

„ M. Planchon, Licencié en Médecine de l'Université
 „ de Louvain, & Médecin à Tournay dans la Flandre Au-
 „ trichienne, est l'Auteur qui a mérité l'autre Médaille.
 „ Son Mémoire porte pour épigraphe: *Cum ergò sint oc-*
 „ *casiones quædam faciendi, quædam cessandi..... dis-*
 „ *cendum quæ sint occasiones curandi & quæ abstinendi*
 „ *à curationibus.*

„ Son plan, également bien conçu, offre un ensemble
 „ lumineux, des détails du plus grand effet. Des tableaux
 „ tracés de mains de Maîtres, transportent les lecteurs aux
 „ lits des malades, & rendent sensibles les motifs qui, dans
 „ l'occasion, doivent les décider à agir ou à rester dans
 „ l'inaction prudente d'un Observateur attentif & éclairé.
 „ Avec cet Ouvrage sous les yeux, tout homme qui fait
 „ voir & comparer, peut, sans crainte d'errer, se charger du
 „ traitement des maladies les plus compliquées.

„ La Dissertation à laquelle l'Académie a regretté de ne
„ pouvoir donner que l'*Accessit*, est de M. Jaubert, Doc-
„ teur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Mé-
„ decin à Aix en Provence.

„ Elle a pour Epigraphe, *Nilil forsan novum, saltem*
„ *novo ordine digestum*, & est écrite en latin.

„ Elle présente, comme les deux autres, un plan bien
„ conçu & bien exécuté. Un style élégant & faisant sur l'o-
„ reille l'impression la plus flatteuse, ajoute au mérite de
„ cet Ouvrage & justifie les regrets de l'Académie. L'Au-
„ teur eût même infailliblement partagé le Prix, si la crainte
„ de donner trop d'étendue à sa Dissertation, ne l'eût pas
„ empêché de présenter ses principes avec tout le dévelop-
„ pement, qui en auroit rendu l'application plus facile.

„ Ces trois pieces ne sont pas les seules que l'Académie
„ a trouvé dignes d'éloges: il en est trois autres encore,
„ parmi celles qui ont été envoyées, dont les Auteurs ont
„ des droits à son estime & à sa reconnoissance.

„ Celle de ces trois pieces qui lui a paru le plus appro-
„ cher du mérite des Mémoires couronnés, a pour devise,
„ *Hic meta laborum*. Elle est faite pour donner une très-
„ bonne idée des connoissances & des talents de l'Auteur.

„ Je suis autorisé à rendre la même justice à l'Auteur de
„ la Dissertation latine, dont l'épigraphe est cette réflexion
„ d'Hippocrate: *Artis magnam partem esse duco, posse*
„ *quæ rectè scripta sunt speculari*. Il est à regretter que
„ des circonstances fâcheuses n'ont pas permis à cet Auteur
„ de donner à son Ouvrage toute la perfection dont il est
„ susceptible, & que la question épineuse des crises lui ait
„ paru devoir principalement l'occuper.

„ On lit, à la tête de la troisième des Dissertations, dont
„ je dois faire une mention honorable, ces vers de Virgile:

„.....*Tentanda via est quâ me quoque possim*
„ *Tollere humo, victorque virum volitare per ora.*

„ L'Auteur de cette piece est un homme d'esprit, un
„ homme éclairé, un Praticien instruit, & fait pour espérer
„ un plus grand succès dans un autre concours.





DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Tous les Médecins sont convenus que l'on doit à Hippocrate la Médecine d'observation, & que les progrès qu'elle a faits jusqu'ici sont les effets des tableaux que ce grand & rare observateur nous a fidelement transmis. Ses vrais successeurs se sont formés sur un aussi parfait modèle. Semblables à leur Maître, ils ont toujours vu la Nature plus ou moins *agissante* contre ce qui troubloit les fonctions de l'économie animale. Ils l'ont vu victorieuse ou vaincue, & d'après l'exemple de celui dont ils suivoient les traces, ils ont dirigé l'action de cet agent conservateur, toutes les fois que ses efforts, qu'on pouvoit maîtriser ou ranimer, tendoient à une fin funeste. C'est ainsi que la vérité qu'ils recherchoient, leur a dévoilé les mysteres de l'oracle de Cos, Soumis aux dogmes de ce maître instruit dans l'école de l'observation, ces disciples zélés les ont communiqués à la postérité, qui, d'âge en âge, les a enfin transmis à nos contemporains. C'est ainsi que l'école d'Hippocrate s'est maintenue, & qu'elle est enfin parvenue à s'établir sur les ruines de tous les systêmes. C'est ainsi que la vérité a enfin dissipé les nuages rassemblés par l'ignorance & le pyrrhonisme, & démasqué les erreurs que la fausse expérience & la fausse Philosophie ont souvent accréditées.

On a vu ces systêmes varier, à mesure que leurs divers Sectateurs, par de spécieux raisonnemens, leur ont donné du crédit. C'est ainsi qu'Asclépiade osa se donner pour réformateur de l'art de guérir, & tournant en ridicule la Médecine Hippocratique, qu'il appelloit la *Méditation sur la mort* (a), il osa y substituer la théorie des cor-

(a) Conformit. de la Méd. des anciens & des modernes.
pag. 231, 232.

puscules, d'après les principes d'Epicure, que Lucrèce venoit de faire revivre.

Thémison, Auteur de la secte des *Méthodistes*, fut le premier, qui attaqua la doctrine d'Asclépiade, doctrine qu'il trouvoit sans doute trop philosophique, trop embarrassée & trop laborieuse (b). Il fut l'Auteur du *Strictum* & du *Laxum* (c). La saignée, la purgation, l'eau froide (d) faisoient la base de sa pratique. Ce Médecin fut cependant fort recherché. C'est ce qui a fait dire à Juvenal:

Quot Themison ægros autumnis occiderit uno!

Il y eut donc dans ces temps reculés des Médecins Philosophes & anti-Philosophes.

La Médecine ne demeura pas longtemps dans cet état d'égarrement & d'illusion. On se rappella bientôt les sages leçons du divin vieillard, & Celse, qui mérita le nom de l'*Hippocrate Latin*. parut & fit revivre la méthode des *Dogmatiques*. Il parut, dit M. Clerc (e), sans secte, sans préjugé, sans faste & sans envie. Après Celse, continue le même Auteur, Arétée de Cappadoce, fit de l'art médicale, un corps mieux organisé & plus méthodique encore. Il étoit en cela l'émule d'Hippocrate, & né comme lui pour l'observation, mais il mêla dans ses descriptions le système des Médecins *pneumatiques* (f).

Galien vint partager ensuite, ou plutôt s'emparer de toute la gloire attachée à la restauration du Temple d'Epidaure, par le rétablissement de la doctrine de Cos. Né pour l'avancement de la vraie Médecine, il confirma les observations faites dans l'école de son Législateur: aussi sa pratique fut-elle entièrement conforme à celle d'Hippocrate (g). On lui reproche cependant avec raison, d'avoir in-

(b) Id. ibid. pag. 234, 235.

(c) *Morborum communia tria sunt, unum astrictum, alterum fluens, tertium mixtum. Themison, apud Cels. præf. L. 1.*

(d) Conform. de la Méd. pag. 236.

(e) Histoire de l'Homme malade. tom. 1. pag. 22.

(f) Id. ibid. pag. 23.

(g) Id. ibid. pag. 237, 238.

introduit le *Péripatetisme* dans la Médecine, système qui fut la source des écarts de ses disciples Galien eut donc égalé Hippocrate, s'il eut ignoré la Philosophie d'Aristote (*b*). C'est elle qui lui inspira le goût des hypothèses; qui lui fit imaginer les *intempéries*, & qui a fait de ses ouvrages un dédale des loix de la Médecine, dans lequel on ne trouve pas toujours la véritable histoire de l'Homme malade. Cependant de grands Médecins y ont puisé des autorités respectables, dont ils ont appuyé leurs observations. Tel fut le célèbre Commentateur de Boerrhaave. Mais il le faut avouer, les traits qu'il y a puisés, sont ceux, qui ont du rapport à la pratique.

On voit par ce que je viens de dire, qu'en rétablissant la mémoire & la gloire d'Hippocrate, on imaginoit toujours des systèmes, d'après lesquels on se conduisoit dans l'exercice de la Médecine, & c'est ce que firent les Sectateurs de Galien. Leur regne dura longtemps. Les Ecrits de leur Maître furent pendant 1300 ans, la règle en Médecine (*i*), jusqu'à ce que Paracelse vint y substituer les systèmes, les chymères d'une Philosophie extravagante, & de la chymie encore dans son berceau. A cet ignorant & orgueilleux amateur des paradoxes succéda un autre enthousiaste, disciple digne d'un tel maître, Vanhelfmont, qui, avec plus de sciences (*k*), avoit autant de vanité & d'amour propre que son prédécesseur. Il proscrivit la saignée dans tous les cas. Il devint un *Hémophobe* (*l*). Il fut lui-même victime de son erreur; mais il s'étoit fait un grand nombre de sectateurs, plutôt en éblouissant & en mettant de la confusion dans leur esprit qu'en leur donnant de nouvelles lumières (*m*). Ses préceptes avoient un air de sagesse & de mystère: ils paroissoient contenir de sublimes & importantes vérités pour les esprits vulgaires. C'est ainsi qu'en jugeoit M. Barker (*n*). La bizarre doctrine de Van-

(*b*) Id. *ibid.* pag. 26.

(*i*) Id. *ibid.* pag. 37.

(*k*) Conform. de la Méd. pag. 250.

(*l*) Clerc *ibid.* pag. 42.

(*m*) Conform. de la Méd. *ibid.*

(*n*) Id. *ibid.* pag. 251.

helmont prévalut au point, dit-il, d'ébranler l'ancien système. Il voulut renverser le grand édifice dont Hippocrate avoit jetté les premiers fondemens. Ces deux hommes à paradoxes, Paracelse & Vanhelmont établirent successivement le domaine de la méthode *échauffante*, dans l'art de guérir. Ils prodiguoient dans tous les cas les remèdes *incendiaries*. Vanhelmont & ses sectateurs enchérèrent sur leur Maître, & le prestige dura jusqu'au temps où les *ferments* & les *explosions* de Sylvius Delboé & de Willis, vinrent le dissiper : mais la Médecine n'en fut pas plus dégagée des systèmes, & l'on ne discontinua pas de faire un abus trop commun des remèdes *chauds*, abus qui coûta bien de milliers d'hommes à la Société.

Sydenham, fidèle observateur, attentif à la marche & aux écarts de la Nature, vit le mal, découvrit l'erreur & s'y opposa vigoureusement.

Le grand Boerrhaave, ce génie créateur, acheva la réforme, en donnant une nouvelle face à la Médecine, encore nourrie des erreurs de ses prédécesseurs, des erreurs de Sylvius Delboé, à qui il venoit de succéder.

De toute part, on s'empressa de marcher sur les traces d'Hippocrate. Sydenham en Angleterre, & Boerrhaave en Hollande, ont rendu successivement à l'art de guérir la splendeur que tant d'erreurs avoient ternie. Ce dernier surtout réforma la théorie erronnée & la pratique dangereuse des partisans de la méthode *échauffante*, pratique uniquement fondée sur de faux principes & contraire aux loix de la Nature (o).

(o) Nous devons à M. Lorry la remarque suivante. " Elle prouve que tandis que la Médecine étoit le jouet des hypothèses, les Universités régulières avoient un enseignement constant, & soutenoient avec force la dignité de cet art divin. Elles séparèrent toujours, dit-il, les dogmes immortels, des hypothèses qui n'ont jamais fait que l'écorce & la parure étrangère de cet art. . . C'étoit le temps des Sennertes, des Cratons, des Fuschius, des Bauhins, des Bartholins, en Allemagne; des Mercurialis, des Fracastors, des Aquapendentes, en Italie; des Plempius, des Platerus, à Louvain; des Lacunas, des Ponces, des Sancta-crux, en Espagne. En Angleterre la mémoire de Caius, des Linacér.

Stahl, ce rare & vaste génie, fut un des émules respectables du pere de la Médecine. Parvenu par ses connoissances chymiques à circonscrire les avantages que la chymie pouvoit procurer à l'art de guérir, il fut observateur. Ses dogmes furent appuyés sur l'observation, le seul fondement solide & la base de la vraie Médecine.

Le célèbre Hoffmann, contemporain de l'immortel Boerrhaave, a partagé en quelque sorte la gloire de ce dernier. Ses Ecrits, dans lesquels brille une saine doctrine, ont s'appé les fondemens de celles qu'avoient enfantés tant de systèmes erronés; mais ils ne purent parvenir à dissiper entièrement les ténèbres qu'avoient répandu les chymères des siècles précédens. De nouvelles erreurs suspendirent encore quelque temps les progrès de la Médecine d'observation.

Des *Phlébotomistes* outrés, parmi lesquels les Botals, les Silvas, les Hequets, se sont distingués, ces partisans de la saignée, sans égard aux loix de la Nature, versaient inconsidérément le sang dans toutes les maladies aiguës, & ils faisoient l'abus le plus criant de belles découvertes d'Harvey, tandis que par une fausse interprétation de la doctrine d'Hippocrate, d'autres sectaires, qu'on peut désigner sous le nom d'*Humoristes*, portant rarement leurs vues au-delà des premières voyes, n'accusoient que le vice des humeurs, ou leur surabondance, & prétendoient guérir leurs malades par les seuls évacuans. Les uns abusoient des *Vomitifs*, les autres prodiguoient les *Purgatifs*. Dans tous les cas & dans toutes circonstances des maladies quelconques, tous n'avoient aucun égard à la coction de la ma-

existoit encore, & Harvey, Lower & Willis même commençoient à se former. La France avoit à Montpellier, Varandeus, Ranchin, Riviere. A Paris les derniers Durets, Houlier, Baillou, Perdulcis, Moraux, les Piétres, les deux Riolans, les écoliers de Fernel & de Sylvius, Martin, Marescot, &c. qui défendirent & pratiquèrent toujours la bonne Médecine [a], „ On doit cependant avouer que ces Maîtres de l'art se ressentoient toujours de la Secte dominante.

[a] Conform. de la Méd. pag. 264, 265.

tière morbifique , aux jours critiques & aux crises , & troubloient sans cesse l'ouvrage de la Nature.

Ce système , qui affranchit de la nécessité d'observer , & que l'effet sensible des évacuans autorise aux yeux du public ignorant & crédule , a été adopté avec enthousiasme par tous ces Médecins , que Molière a si bien ridiculisés , & l'est encore même de nos jours par tous ceux que la paresse domine , & que les préjugés accréditent. Mais le moment où cette illusion fera place à la vérité , n'est sans doute pas éloigné. Tous les vrais Médecins conviennent & sont convenus dans tous les temps , que tous ces systèmes enfantés par l'imagination ne pouvoient que livrer à l'erreur , & que pour ne pas s'égarer , il falloit s'astreindre à marcher sur les traces d'Hippocrate.

C'est delà que ce siècle a vu succéder aux Vallesius , aux Houlliers , aux Durets , aux Jacotius , aux Baglivis , aux Sydenhams , &c. des Pringles , des Huxhams , des Barker , des Lieutauds , des Van-Swietens , des Storcks , des Lorrys , des le Rois , des Marets , des Clercs , des Tissots , des Zimmermanns , des le Pecqs , de la Cloture , &c. &c. Ces grands Praticiens sont des observateurs de la marche de la Nature , de ses écarts & de ses succès. Ils maîtrisent ses efforts tumultueux , comme ils excitent ceux qui sont trop lents. Ils connoissent le moment où il faut se borner à être spectateur dans les maladies , & sont vraiment des Médecins *naturalistes* , instruits à l'école d'Hippocrate. L'on doit à ces hommes célèbres dans l'art de guérir , tous les progrès qu'il a faits dès nos jours.

Mais malgré les connoissances & les lumières qu'on a puées dans les écoles de Montpellier , de Paris , de Londres , de Vienne , de Leyde , de Hall , de Louvain &c. on rencontre encore des Médecins trop servilement attachés à *la Médecine agissante* , & l'on en voit d'autres , qui ne cultivent que *la Médecine d'expectation*. Les uns & les autres sont également dangereux.

Ces considérations ont déterminé l'Académie de Dijon à proposer cette matière importante pour sujet de son prix. Le moment d'agir ou de rester dans l'inaction dans les maladies , est pour le Médecin , qui veut guérir , le vrai nœud gordien ; il ne fut réservé de le dénouer qu'à ceux qui savent interroger la Nature. C'étoit donc rendre un service essentiel à la Société que de proposer un problème aussi in-

terressant & aussi neuf. Il fut l'objet de mon travail, & encouragé par les suffrages d'une des plus célèbres Académies de l'Europe ; j'ose publier cet ouvrage que j'ai cru pouvoir intituler LE NATURISME. On y trouvera l'histoire de la Nature *surveillante*, celle de la Nature *agissante*, celle de sa puissance *conservatrice* & de sa puissance *défensive*. Il ne présente que le résultat des observations variées que le pere de la Médecine & ses sectateurs nous ont transmises. C'est dans ces sources, dont mon expérience m'a prouvé la pureté & l'importance, que j'ai puisé la connoissance des signes caractéristiques des Maladies.

Ces signes sont des guides assurés, faits pour conduire avec sûreté dans la pratique de l'art de guérir. tandis qu'ils ouvrent la carrière de la théorie. Ce sont autant de mystères que nous a révélés la Nature. Ce sont des vérités que le temps destructeur ne fera jamais tomber dans l'oubli. Le Médecin les reconnoîtra toujours, chaque fois qu'il consultera la Nature au lit des Malades. C'est là que j'ai vérifié la fidélité & la bonne foi avec lesquels nos prédécesseurs nous ont communiqué les fruits de leurs travaux, ces monuments respectables de la Médecine, monuments éternels que la postérité verra avec la même admiration que nous les avons vus & médités !

La Médecine d'observation, dépouillée de toute erreur & de tout vain système, fut écrite sous la dictée de la Nature. L'expérience la plus réfléchie a, depuis vingt-deux siècles, confirmé nombre de fois cette multitude de faits & d'observations uniformes, & leur réunion a servi à former un corps de doctrine dans lequel *la Médecine agissante & expectante* a pris naissance. C'est sous les loix de la première que l'autre s'est vivifiée, & qu'elle s'est accrue au point où nous la voyons aujourd'hui. Les progrès successifs, quoique tardifs, qu'elle a faits, annoncent qu'il y eut, dans tous les temps, des hommes nés pour la cultiver. Ces hommes ont obéi à la voix de la Nature, ils ont été ses imitateurs, ils ont ainsi rendu l'art de guérir tel qu'il doit être. Il sera l'écueil contre lequel viendront échouer les hypothèses & les dogmes de la fausse Philosophie.

Si les vrais Médecins ont donc travaillé jusqu'ici à rendre à l'école d'Hippocrate, toute la gloire & toute la splendeur, qui lui sont dues, si nous la voyons se rétablir &

XVI DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

reprendre ses droits presque chez tous les peuples, on doit se flatter que la doctrine qu'on y enseigne sera enfin la seule qu'on cultivera. Ce sont les vœux des Médecins les plus célèbres de ce siècle & de tous les savans. Ils devroient être ceux de tous les hommes. Mes desirs seront satisfaits, si mon ouvrage peut contribuer à remplir ce vœu général, dicté par l'humanité, & s'il peut servir à faire valoir tout le prix de la Médecine *agissante & expectante*, renfermée dans de justes bornes.

Utinam præsentibus & posteris!





MÉDECINE AGISSANTE ET EXPECTANTE.

INTRODUCTION.

I. **Q**UAND l'Académie de Dijon a proposé pour les sujets de ses prix de Médecine, la matière des *Anti-spasmodiques* & des *Anti-septiques*, elle a voulu porter un jour nouveau sur ces deux parties essentielles de la matière Médicale, & rassembler en un seul foyer, des lumières trop dispersées & conséquemment incapables de produire tout l'effet qu'on avoit lieu de désirer.

C'est dans les mêmes vues, qu'elle a demandé, dans quels tems des maladies & dans quelles circonstances les Médecins devoient avoir recours aux remèdes *rafraichissans* ou *échauffans*.

MM. GODART & DE BOISSIEU ont éminemment répondu à l'attente de cette illustre Compagnie, & leurs Mémoires, honorés de la Couronne promise aux efforts des Auteurs, sont une source féconde de lumières, où tous les Praticiens peuvent puiser avec confiance : mais comme il est un tems pour agir à propos dans les maladies, qu'il en est un où le Médecin doit rester dans l'inaction, la même Académie avoit proposé pour sujet de son prix de 1773., un nouveau problème, qui n'est que la suite des trois autres ; & comme aucun Ouvrage de ceux qu'on lui avoit adressés,

n'en a donné une solution assez satisfaisante pour déterminer cette Compagnie à lui décerner le Prix, elle a demandé derechef pour l'Année 1776.

Quelles sont les maladies dans lesquelles la Médecine agissante est préférable à l'expectante, & celle-ci à l'agissante? A quels signes le Médecin reconnoit qu'il doit agir ou rester dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remèdes?

II. Ces questions bien discutées (1.) hâteront, comme le fait observer M. MARET (a), la révolution qu'on est dans le cas de prévoir, & qui doit ramener la Médecine à une méthode uniforme. Ce ne peut être que sur le résultat des observations & des expériences, répétées par des Médecins qui ont suivi les traces d'*Hippocrate*, qu'on pourra établir cette méthode, en faire un corps de doctrine, d'après lequel on puisse avec sécurité entrer dans la pénible carrière de la Médecine pratique, & travailler avec succès.

III. J'ai longtems hésité, si j'oserois entreprendre un ouvrage aussi considérable. L'espoir de quelques suffrages, m'a déterminé à fournir cette carrière, hérissée d'épines, dans laquelle l'esprit d'humanité & le desir d'être utile à la société, m'ont soutenu; semblable, en cela, à ces Médecins, qui sacrifient tous les jours leurs momens précieux pour le bien-être des hommes, en les partageant entre l'étude de leurs maux, & les soins

(a) Journal de Méd. tom. 38. pag. 93.

salutaires qu'ils leur donnent dans leurs maladies.

IV. Cette matière (1. 2.) est sans contredit une des plus intéressantes qu'on ait encore proposée, une matière tout-à-fait neuve, dont la discussion paroissoit impossible à l'Auteur de la Médecine expérimentale (M. THIERY), quoiqu'il semblât la désirer (a), & que depuis le tems d'*Hippocrate* jusqu'aujourd'hui, les Ecrits des vrais Médecins observateurs n'aient cessé de la présenter aux yeux de ceux qui ont étudié l'art de guérir : mais ce qui regarde cette matière, cette méthode uniforme (2), y est si épars & si confusément mêlé, que pour en tirer un avantage réel & facile, il faut le séparer de ce qui peut obscurcir la vérité, & en former un tableau qui soit celui de la nature, d'après lequel on puisse, pour me servir des expressions de M. THIERY (b), *former un plan de conduite, irrévocable dans tous les sens & pour tous les tems, qui puisse faire face à tout : qui soit un résultat fidèle de ce que le raisonnement le plus sévère élève sur les observations les plus sûres, en se rendant uniquement à la voix de la nature & des vicissitudes surprennantes dont elle frappe les yeux les moins prévenus.*

V. C'est donc en se rendant attentif à la voix de la nature, qu'on peut tracer cette méthode uniforme (4), si justement désirée, & c'est par l'observation des phénomènes, qui forment son langage, qu'on peut parvenir à comprendre ce qu'elle exige. En effet, tantôt les symptômes, les accidents de la maladie nous disent : la nature est

(a) Médecine expérimentale. pag. 34. 35. (b) Id. ibid.

dans un état actif, & son travail produira la révolution, qui doit faire cesser le désordre de l'œconomie animale; tantôt ils nous annoncent que la nature est trop faible pour surmonter les obstacles que les causes de la maladie opposent à ses efforts; tantôt enfin, que l'énergie excessive de cet agent, va rendre pernicieux ses efforts même, & la plus simple réflexion fait sentir au médecin, que tantôt il doit rester spectateur du combat de la nature contre la cause morbifique, & tantôt exciter ou modérer ses efforts, ou attaquer directement l'obstacle qui les détermine.

VI. Pour parvenir donc à la solution des questions importantes (1.), proposées par l'Académie, il faut d'abord se former une idée juste de ce que les Médecins appellent la Nature, & ce n'est qu'après s'être rendu raison de ce qu'on peut attendre de ses efforts, qu'il sera possible de déterminer les maladies & les circonstances dans lesquelles il faudra agir ou rester dans l'inaction. Aussi diviserai je ce Mémoire en quatre parties. L'activité & l'inactivité de la Nature dans les maladies, feront le sujet de la première; je tâcherai dans la seconde de déterminer les maladies & les tems des maladies, dans lesquelles le Médecin doit agir ou rester spectateur. Dans la troisième, j'indiquerai les signes auxquels le Médecin reconnoitra qu'il doit être agissant ou expectant. Des Aphorismes réunis, sous le titre de *Corollaires*, formeront la quatrième, termineront cet Ouvrage, & présenteront le résumé de tous les principes que j'aurai exposés ou développés.

PREMIERE PARTIE.

*De l'activité & de l'inactivité de la
Nature dans les maladies.*

VII. **L**A découverte de l'activité ou de l'inactivité de la Nature, fut le premier pas que la Médecine fit vers la perfection. Il falloit le génie d'*Hippocrate*, pour appercevoir cette vérité, à travers la foule des phénomènes qui caractérisoient les maladies. L'observation la plus réfléchie lui révéla ce secret important, & c'est par son heureuse application, que ce grand homme est parvenu à former, de la Médecine un art dont les principes sont sûrs, invariables, & que leur étude, toujours difficile, paroît autoriser à regarder comme conjectural.

VIII. Aussi, tous les Médecins qui se sont distingués par leur sagesse, ont-ils pris *Hippocrate* pour guide, & se sont-ils, comme lui, attachés à observer la marche de la Nature, à obéir à sa voix, à prendre la route que leur traçoient ses efforts ou ses écarts.

IX. Ils ont reconnu avec ce Prince de la Médecine, que la Nature est l'agent qui maintient & répare les principes de la vie; qu'il se soulève contre ce qui trouble les fonctions de l'économie animale; qu'il soutient le combat qu'il a livré à l'ennemi qui l'opprimoit, jusqu'à ce qu'il soit victorieux ou vaincu. C'est dans ses efforts salutaires, que les Médecins ont trouvé des res-

sources qu'ils n'avoient quelquefois ni prévues, ni pu procurer.

X. STAHL & ses sectateurs ont regardé ce travail (9), comme une faculté de notre ame (a), comme si elle veilloit aux désordres de la machine, & s'opposoit aux violents assauts qu'elle essuioit. Cependant Mr. ZIMMERMANN (b) ne reproche point tant cette erreur à STAHL, qui selon lui, ne regardoit l'ame que comme le principe vital du corps organisé, qu'au célèbre SAUVAGE, qui considéroit les efforts de la Nature, comme l'ame qui exerce son énergie sur le corps, pour la conservation de l'être individuel. Sans s'étendre sur les raisons qui prouvent le contraire, une seule réflexion suffit pour le contredire & improuver le sentiment erronné de ce Sçavant: c'est que l'ame est subordonnée aux mouvements de notre corps, qui ne sont point volontaires, & où elle est dans un état de passibilité (c).

XI. Nous ne prétendons point comme eux (10.), que cette essence immortelle, nous sauve ainsi du danger, dans les maladies graves: nous reconnoissons avec les célèbres Médecins de ce siècle, que c'est aux *mouvements intérieurs, sensibles & fréquemment répétés, du cœur, du système artériel & des nerfs, suscités presque toujours par des êtres irritants, qui troublent l'équilibre établi entr'eux & les fluides qu'ils meuvent, & dont,*

(a) JUNCKER, Conspe& Therap. præfat. HAHN, pag. 8

(b) ZIMMERMANN, Exper. en Méd. tom. 1. pag. 152

(c) Id. ibid. pag. 155

selon ZIMMERMANN, le fluide nerveux est la cause immédiate (d), qu'il faut accorder l'avantage du combat (e); mouvements qui ne se ralentissent que lorsque le calme & l'harmonie sont rétablis dans les fonctions vitales, animales & naturelles. Telle est la nature, terme dont se servent les Médecins, pour exprimer ce qui se passe dans l'individu, soit en santé, soit dans la maladie.

XII. Cette Nature (11.), considérée dans l'état de la santé la plus parfaite, où sa marche régulière & nullement troublée par des causes physiques ou morales constitue l'intégrité de la vie, est l'aggrégat de tout ce qui a formé l'homme, le fait naître, le fait vivre, croître, décroître & mourir (f). On trouve en elle une *puissance conservatrice*, tant qu'elle ne préside qu'à l'harmonie & à l'entretien des fonctions du corps organisé, & une *puissance défensive*, quand quelque cause irritante vient troubler l'équilibre, qui doit exister entre les solides & le cours des humeurs homogènes de notre individu. Tel est l'ouvrage admirable & la loi du Créateur, qui, en formant l'homme, a donné à ses organes vitaux, cette force, cette activité, cette puissance de se conserver & de se défendre contre ce qui porte atteinte à la vie.

XIII. La *puissance conservatrice* de la Nature

(d) Id. ibid. (e) Hoffm. Méd. raison. De la Thérap. tom. 8. pag 117. traduction Française. (f) Natura est aggregatum omnium, quibus homo formatur, vivit, nascitur, crescit, decrescit & denique moritur.

s'offre tous les jours à nos yeux. On fait que la santé court chaque jour les risques d'être troublée, si, cette nature par sa surveillance ne la mettoit à l'abri des dérangemens sensibles & inévitables. Je ne parle pas de l'action constante & régulière de cet agent, par laquelle il favorise l'accroissement, & entretient la vie, au moyen des sécrétions & des excrétions, sans laquelle l'ordre, l'harmonie, l'équilibre, établis par le Créateur dans l'économie animale, s'évanouiroient bientôt, & une foule de maux viendroient préparer, & peut-être consommer la ruine de l'homme le plus nécessaire : mais j'entends son activité bienfaisante avec laquelle elle travaille à prévenir des maladies plus ou moins funestes, par des évacuations sensibles, qu'elle sollicite & qu'elle procure : c'est ainsi que par le flux menstruel, ou hémorroïdal, par une hémorragie du nez, par une hémoptysie même, elle met le calme dans les fonctions animales, qui seroient dérangées par la surabondance du sang. C'est ainsi, que si le corps est surchargé de sérosités plus ou moins acres, il arrive un rhume de cerveau, ou de la gorge, une toux humide, & d'autres affections catharrales (g) & rhumatismales, qui font sortir beaucoup de sérosités plus ou moins muqueuses. J'ai vu plusieurs fois dans une personne déjà âgée, & qui avoit essuïé une violente attaque d'apoplexie, survenir tout-à-coup, & avec abondance, une excrétion de sérosités, telle qu'on observe dans un enchiênement & dans un *Bronchus* le plus fâcheux : cette excrétion, qui excitoit même une toux im-

(g) Hoffm. *ibid.* 145. 146. 148.

portune, duroit quatre à cinq heures, & se calmoit enfin par l'usage des adoucissans. Ceci arrivoit, sans que le malade eût été exposé aux causes qui retardent ou suppriment la transpiration insensible.

C'est par la même raison, qu'une surabondance de sérosités acres, bilieuses & salées, produit souvent, quelquefois tous les mois, tantôt un cours de ventre, par lequel on évite une maladie, tantôt une sueur copieuse, qui, dans l'été, arrive presque toutes les nuits, & même quelquefois pendant l'hiver, quand on a été exposé aux causes qui dérangent l'insensible transpiration, ou qu'on a pris dans un repas trop de substance nourricière (*h*). La Nature décharge ainsi le sang de ses impuretés & de sa surabondance : ou c'est un flux abondant d'urine, qui, dans les mêmes circonstances, spécialement dans les saisons froides, entraîne cet amas d'humeurs excrémentitielles, qui deviendroient bientôt une cause capable de porter du trouble dans l'économie animale. On observe enfin chez quelques-uns une ulcération spontanée, à l'une ou l'autre des extrémités, une dartre farineuse, sur-tout aux personnes âgées. On voit la gâle, des éruptions éréthipélateuses & d'autres efflorescences, la croute de lait chez les enfans, &c. produits par la Nature pour purifier le sang. Quelquefois ce sont des pertes blanches, chez les femmes d'un tempérament pituiteux, des flux hémorroïdaux glaireux chez celles-ci, ainsi que chez les hommes qui pechent par le relâchement des fibres : chez tous, c'est une toux humide,

(*h*) HIPPOCR. Aph. 41. Sect. 4.

qui fatigue plus en hiver que dans la bonne saison. Enfin, c'est quelquefois la goutte, qui attaque les vieillards, & leur assure une longue vie (i).

XIV. Il faut, dit HOFFMANN, regarder comme un bienfait de la Nature, & comme une marque de sa force, les vomissemens qu'elle procure promptement, quoiqu'avec des symptômes allarmans, quand l'estomac est rempli d'une grande quantité d'alimens, sur tout malfains, crus ou à demi-cuits. On voit les enfans à la mamelle, vomir souvent, & conserver leur santé (k) : de-là le proverbe ; *Enfant jettant, enfant bien venant*. Ajoutons à ceux-là, les vomissemens, dûs à la saburre acide, glaireuse, ou putride, ou bilieuse, le *Cholera morbus* même, qui cessent sans d'autres dérangemens consécutifs, dès qu'il n'y a plus rien qui agace & soulève l'estomac, & laissent la personne en parfaite santé. Ne peut-on point mettre au nombre de ces vomissemens, ceux qu'on observe les premiers mois de la grossesse, & après lesquels la femme est à son aise & mange à son ordinaire ?

XV. Telle est la Nature (12. 13. 14.), vue du côté de son action *surveillante & conservatrice* : mais si les causes, dont elle travaille à prévenir les effets, ont trop d'énergie pour qu'elles puissent

(i) Quid podagra, nisi naturæ providentiæ ad depurandum senem sanguinem atque ad expurgandum corporis profundum, ut cum Hippocrate loquamur. SYDENHAM.

(k) HOFFMAN. *ibid.* pag. 141.

être facilement & tranquillement détruites : au calme qui constituoit la santé, succède un trouble pendant lequel l'activité de la Nature se déploie ; ou son inertie annonce l'oppression de ses forces, l'état passif où les causes morbifiques l'ont réduite. C'est en la considérant sous ce point de vue, qu'on reconnoit avec *Hippocrate* & ses Sectateurs, combien il est intéressant d'observer ses mouvemens, sa *puissance défensive*, pour se diriger dans le traitement des maladies.

XVI. L'observation fait voir en effet que si dans les maladies aiguës, la Nature guérit par ses seules forces, souvent il faut l'aider, quand elle est en défaut, soit par excès, soit par défaut d'activité. Dans l'un & l'autre cas, le Médecin doit se comporter différemment envers son malade ; sans quoi, semblable à ceux qui veulent toujours agir, comme sont les méthodistes, ou tels que les dogmatistes, trop souvent spectateurs oisifs du combat de la Nature, il ne peut qu'errer. Ceux-ci toujours expectants, laissent échapper le moment de placer à propos un moyen efficacement curatif ; & ceux-là, presque toujours agissans, ne peuvent éviter de troubler l'ouvrage de la Nature, & de la dérouter dans les évacuations salutaires qu'elle ménage.

XVII. Tout ce qui se passe dans les maladies aiguës, sont des efforts de la Nature (11) pour subjuguier la matière morbifique, & la rendre propre à enfiler l'un ou l'autre des couloirs, par lesquels elle cherche à l'évacuer. Ces efforts sont constants & réguliers dans presque toutes les ma-

ladies. La formation du pus, les périodes de la petite vérole, de la rougeole, le retour des paroxismes des fièvres intermittentes, &c. sont des faits qui viennent à l'appui de cette assertion (1).

XVIII. Le résultat de ces mouvemens (11.17.), c'est la coction de la matière morbifique : mêlée confusément avec les humeurs, elle est un être irritant, qui ne peut longtems rouler dans les vaisseaux, sans que le cœur ne se révolte de l'impression qu'il porte sur les nerfs, ou de la résistance qu'il oppose au cours du sang qui en sort à chaque instant. Il en est assez irrité pour redoubler ses mouvemens & ceux de ses vaisseaux, augmenter la force de la circulation, la sécrétion des esprits animaux, qui servent à redoubler ses systoles & les diastoles. Cet être irritant est porté lui-même à l'origine des nerfs. Il peut en résulter une fièvre aiguë, telle que la fièvre lente nerveuse, la miliaire, qu'on fait être plus nerveuse qu'humorale (m).

XIX. On sent delà (18.) d'où partent les premiers dérangemens de la santé, dès qu'on est menacé d'une fièvre aiguë. Les frissons, l'abattement, les lassitudes spontanées, la douleur qu'on ressent à la tête, les maux de reins, les courbatures, &c. la fièvre, ses redoublemens, chaque pulsation répétée des artères, la moindre exacerbation,

(1) Conformité de la Médecine des Anciens & des Modernes, pag. 41. 42. (m) Journal de Méd. tom. 23. pag. 336.

sont autant de coups que porte la Nature sur l'humeur hétérogène. En la poussant chaque fois par les divisions infinies & très déliées des vaisseaux, elle la divise, elle la broie. C'est une ariétation continuelle contre les angles des divisions des vaisseaux. C'est une trituration qui ne cesse point, un mouvement de rotation des molécules sanguines, d'où il résulte une atténuation des sucs peu analogues aux sucs animaux. Ceux qui ne sont point encore animalisés, s'animalisent. C'est ainsi que s'assimile l'humeur morbifique, avec les fluides homogènes; ceux qui sont épais, visqueux, perdent de leur épaissement, & deviennent propres à passer par les couloirs. C'est la principale coction qu'on attend, sur-tout dans les fièvres *phlogistiques simples*. Ceux qui sont acres & piquans, s'invisquent & s'enveloppent dans l'humeur muqueuse & balsamique, & passent enfin par les conduits excrétoires des sérosités, avec lesquelles elle a plus d'affinité, soit par les pores exhalans de la peau, de la membrane interne des intestins, soit par les couloirs des reins, de la salive même, comme je l'ai observé quelquefois (n). On voit ces évacuations survenir & terminer les fièvres putrides, les malignes, les éruptives, spécialement, quand elles dépendent du dérangement de l'insensible transpiration, d'une bile épanchée dans le sang, d'un miasme, &c.

XX. On voit que dans ce conflit de la Nature (19.), les forces de la circulation & des nerfs, toujours irritées, sont portées à un degré bien

(n) CLERC, Histoire de l'homme malade. tom. 1. pag. 67.

haut d'intensité. L'oscillation générale augmente, en raison de l'irritation. Jusques-là, dit M. CLERC (o), & dans cet état, la circulation ressemble à un torrent. L'action & la réaction sont égales. La Nature vigoureuse est en prise avec un ennemi qui n'a encore rien perdu de ses forces : mais attendons le 7^e. le 9^e. 11^e. & 14^e. jour de la maladie, à proportion de l'abondance, de l'acrimonie de l'humeur morbifique, des forces innées du malade, & selon les saisons de l'année, le génie de l'épidémie ; la matière irritante, plus atténuée, est émoussée, la fougue des humeurs est moins impétueuse. La commotion diminuée permet bientôt une séparation prochaine, une dépuration de la masse des humeurs ; elle ne tarde guères, parceque la coction est plus ou moins faite. Alors les fluides coulent plus aisément & plus tranquillement : l'équilibre renaît. Dans ce période, le trouble a fini par une crise, ou par des crises imparfaites & successives ; les forces de la vie se rapprochent de l'état naturel ; les viscères accablés se relevent, & la convalescence est à son aurore.

XXI. C'est donc au moment que l'humeur hétérogène est domptée, que la Nature reprend le dessus (20.). Elle n'y parvient point, sans qu'avant le calme, il ne survienne un nouveau trouble (p), une plus forte agitation dans le cours des humeurs, un redoublement de fièvre plus vif, quelquefois allarmant, & qui n'en impose qu'à ceux qui ne connoissent point les signes

(o) Id. ibid. (p) Nox quæ præcedit crîsim est semper gravis. HIPPOCR. Aph. 13. Sect. 2.

qui annoncent une crise. Enfin c'est le moment où la Nature va porter les derniers coups. Cette commotion générale du système artériel & des nerfs (11.), est bientôt suivie de quelque évacuation sensible (19.), & l'on observe assez qu'elle se fait par des voies vers lesquelles il y a moins de résistance, comme sont les plus éloignées de l'action centrale, & les moins essentielles à la vie (9).

XXII. C'est de cette évacuation (21.) que dépend la dépuration du sang, qui, si elle est complète, plus ou moins abondante, fait une crise parfaite, nécessaire dans les grandes maladies, pour éviter les rechûtes (1). Il arrive qu'elle ne se fait que par reprise, en raison de l'abondance de l'humeur morbifique, & des forces & du tems qu'à dû employer la Nature pour la subjuguer.

Si l'évacuation critique arrive le 7^e. & ne juge pas la fièvre, il en arrive de nouvelles le 9^e. le 11^e. le 14^e. &c. alors les accidents vont en diminuant, jusqu'à ce que la dépuration soit parfaite. C'est toute autre chose, quand la cause est légère. Le soulèvement de la Nature est proportionné. La matière hétérogène s'assimile aisément (19.) au reste des sucs animalisés, & devient homogène. C'est alors une maladie terminée par résolution. Il y a peu ou point d'évacuation sensible, quelques moiteurs.

XXIII. De cette évacuation critique (22.),

(9) CLERC, *ibid.* (1) Quæ post crisin relinquuntur recidivam facere solent. Hipp. Aph 12. Sect. 2.

qui ne se fait que par reprise , résultent absolument ces crises imparfaites , si communes aujourd'hui , quand la Nature est troublée dans ses opérations , quand ses forces sont diminuées & faiblement réactives sur une humeur morbifique , fortement résistante aux premiers assauts qu'elle lui livre. C'est à quoi l'on peut attribuer les plaintes injustes de quelques Médecins , sur la rareté des crises dans nos climats. Ils les observeroient mieux , si moins agissants , ils accorderoient plus à la Nature , & moins à eux-mêmes.

XXIV. La marche de la Nature est assez constante & uniforme dans l'opération des crises (22.). Les maladies inflammatoires *pures* , les fièvres intermittentes , se terminent communément par des sueurs copieuses. Dans celles dont l'inflammation intéresse la poitrine , il s'y joint une expectoration plus ou moins abondante de l'humeur morbifique , retardée & retenue dans les poumons par l'éréthisme fébrile. Jusques-là elle n'avoit pu en être séparée , sans une coction manifeste. Il avoit fallu lever ou diminuer l'engorgement inflammatoire , avant qu'elle pût être soumise au travail de la Nature. Cet état est toujours un tems d'irritation , auquel succède enfin celui de coction & d'excrétion. Les fièvres aiguës , dûes à l'abondance d'un sang pur , ou trop raréfié , de la classe des synoques simples ou putrides de BOERHAAVE , cèdent assez souvent à une hémorrhagie du nez , quelquefois à l'irruption des règles chez les femmes , au flux hémorroïdal chez l'un & l'autre sexe. La sueur termine assez ordinairement ces fièvres , si l'hémorrhagie n'a pas lieu. On a vu
cette

cette crise juger la fièvre ardente. Chez quelques personnes, on a vu ces fièvres finir par des dépôts sur les glandes parotides, maxillaires, &c. La crise des fièvres putrides-malignes, bilieuses ou non, se fait presque toujours par les selles. Celles qui sont mixtes se jugent par les sueurs & les évacuations alvines. Les inflammatoires *impures* ont une crise particulière. Tantôt c'est une éruption variolique, éréthipélateuse, scarlatine; tantôt c'est la rougeole, la miliaire rouge ou cristalline, &c. On a vu le vomissement, un *cholera morbus* terminer heureusement les putrides essentielles; cette crise cependant appartient plus aux putrides-bilieuses: je l'ai observée plusieurs fois.

XXV. Si ces couloirs (24.) ne fussent pas à la Nature, ou n'obéissent pas à ses efforts, elle fait trouver des ressources, que l'art ne peut guères procurer sans son secours. Le tissu cellulaire est pour elle un réservoir, vers lequel elle pousse elle-même le reste de l'humeur morbifique, qui a résisté longtems à son action, ou n'a pas pu enfilier la route étroite des couloirs. C'est alors qu'elle procure ces dépôts purulents, où le pus est formé presque aussitôt qu'il y est déposé. On doit ici rapporter ces dépôts laiteux, que la Nature n'a pu éviter par des évacuations quelconques, parce que la matière laiteuse est presque toujours difficile à subjuguier, & qu'elle est d'une nature à se reproduire, semble-t'il, pendant le cours de la maladie. N'est-ce point à cette reproduction qu'on doit attribuer la longueur de ces maladies, dues à cette cause (a)? Enfin les dépôts gan-

(a) L'affluence journalière du chile dans le torrent de

gréneux, qu'on observe dans les fièvres malignes-pestitentielles, sont souvent les effets d'une Nature victorieuse, dont les efforts ont dû aboutir à déposer dans le tissu cellulaire, dans celui de la peau & à sa superficie, cette humeur acre & corrosive, qui n'a pû être assez atténuée pour se confondre avec la matière des selles, des urines ou des sueurs. Alors, semblable à celle qui constitue la cause des fièvres éruptives, dont le génie est de se porter & de s'arrêter aux glandes cutanées, à la dernière division des vaisseaux où elle forme des phlicènes, des pustules qui se dessèchent ou suppurent (24.), elle forme des tâches pétéchiâles, qui dans certaines épidémies, sont critiques. J'ai observé, plusieurs fois dans une fièvre épidémique, que quelques personnes de la classe des pauvres, réduites à la dernière misère, étoient couvertes de tâches pétéchiâles, dès les premiers instants, quelquefois le jour avant celui où devoient paroître les sueurs, évacuation qui arrivoit constamment le 7^e. jour, & se répétoit le 5^e. ou le 7. d'une rechûte, qui avoit lieu, dix

la circulation & l'analogie qu'il a avec le lait, avec lequel il se mêle nécessairement dans le cas d'un lait répandu, peut être une cause suffisante de la prolongation & de l'opiniâtreté de cette maladie. Dans ce cas, chaque nouveau chile devient lait, en s'unissant plutôt, par une loi d'une affinité particulière, à celui qui est épanché, qu'au reste des humeurs. Il grossit ainsi la première cause, & semble se perpétuer. Il faut alors bien des efforts de la part de la Nature, pour qu'elle puisse s'en rendre maîtresse & la dompter. M. Tissot, dans son *Essai sur les maladies des gens du monde*, pag. 86., est le premier qui paru être de ce sentiment, sur les effets de l'analogie du lait avec le chile, dans la maladie en question.

jours ensuite de la première crise. Les apthes blanches, qui surviennent dans l'état des fièvres putrides malignes sont encore de la classe de ces méthaïstases.

XXVI. Dans toutes ces circonstances (24. 25.), la Nature n'est pas toujours maîtresse d'opérer des crises. Quelque soit son énergie, ses efforts sont quelquefois trop vifs, trop impétueux, parceque, ou la moindre cause la soulève trop promptement & avec trop d'agitation, c'est ce qui arrive chez des personnes, dont le genre nerveux est sensible & trop irritable, ou l'humeur étrangère est trop abondante, trop septique, trop visqueuse, trop fixée sur une partie ou un viscère, pour céder à des mouvements réguliers & moins actifs. Alors il faut, de toute nécessité, considérer la Nature active d'une part, passive de l'autre. Elle y est passive, parce que les parties organiques, sur lesquelles l'humeur morbifique s'est jettée, ont perdu leurs mouvements réactifs, qui, par l'excès d'engouement des vaisseaux, ne peuvent correspondre aux efforts salutaires de la Nature. Ces efforts, dans cette dernière circonstance, sont trop violents. Ils ne contribuent qu'à accélérer la destruction de l'individu. Il arrive cependant quelquefois dans les maladies inflammatoires *pures*, que la Nature, laissée à elle-même, prend le dessus sur la matière morbifique. Son travail aboutit à la mettre hors d'état de nuire: il la sépare du reste des humeurs par la rupture des petits vaisseaux, où elle s'étoit arrêtée, après avoir opéré une suppuration, espèce de coction, dont la crise doit se faire par la rupture ou l'ou-

verture du dépôt purulent. Sans quoi, on doit s'attendre à d'autres troubles, ou, il se fait une heureuse méthastase.

XXVII. Tel est (26.) l'état de la Nature dans ces maladies véhémentes, aiguës, très-aiguës, où, si l'on ne la rétablit pas dans sa simple activité, qui puisse travailler à subjuguier la matière morbifique & à en dépouiller la masse des humeurs, elle ne fera rien moins que victorieuse. Il est des causes cependant, qui ne cèdent qu'avec peine à ses efforts. On pourroit dire que le principe de la vie est lui même dans un état de passibilité funeste. C'est ce qui se voit dans les fièvres malignes, pestilentielles, & dans les maux de gorge gangréneux, où les jours critiques ont si peu d'empire, qu'on n'observe guères une crise parfaite; où l'on ne guérit qu'autant que le principe vital reprend toute son activité bienfaisante. La Nature alors a besoin des secours de l'art, pour pouvoir dompter la septicité de l'être irritant & destructeur, contre lequel elle ne peut employer aucune des ressources ordinaires, parcequ'il enlève aux organes & leur énergie & leur activité.

XXVIII. Ces considérations (20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27.) nous montrent évidemment, que la marche de la Nature est presque toujours la même; que ses efforts salutaires sont tantôt trop impétueux & trop précipités, tantôt trop lents & peu actifs, quelquefois uniforme; qu'ils sont souvent traversés par des circonstances fâcheuses

(*b*), par des causes indestructibles, qu'on ne peut ni corriger, ni expulser. Telle est cette fièvre, qui survient aux apoplexies, dont la cause est, ou l'épanchement de quelque liqueur dans les sinus du cerveau, sur les membranes qui l'enveloppent, ou une concrétion quelconque qui le comprime & interrompt le libre cours des esprits animaux. Alors, après l'abolition du sentiment & du mouvement, la Nature emploie ce qui lui reste de forces pour lever l'obstacle, mais inutilement. Ses efforts ne sont victorieux, que lorsque la matière morbifique, plus ou moins interceptée par son abondance ou son épaissement, dans les vaisseaux du second genre, peut être assez atténuée pour reprendre le cours ordinaire du sang. C'est alors une résolution parfaite d'une forte d'engorgement inflammatoire de la substance du cerveau. C'est ce qu'on observe dans ces hémiplégies sanguines, dont le cours a du rapport à ces fièvres inflammatoires de 14. ou 20. jours (*c*), où l'on observe des signes de coction dans les urines & les selles, où les jours critiques ont lieu & doivent être observés. Après cette résolution manifeste, totale ou partielle, on voit renaître les fonctions plus ou moins abolies; elles rentrent dans l'ordre naturel; & si leur rétablissement n'est point parfait, il l'est du moins assez pour faire

(*b*) DE BOISSIEU, Dissertat. sur les rafraichiss. & les échauff. pag 2.

(*c*) MR. LE ROI a reconnu cette affection, qu'il appelle fièvre hémiplégique, dont le cours est vraiment celui d'une fièvre aiguë, suivie souvent de la paralysie, qui se dissipe quelquefois insensiblement. Voyez ses mélanges de physique & de médecine. pag 76. 183. 184. 185.

juger que l'obstacle est levé. Il en est de même des convulsions, auxquelles on voit la fièvre survenir, au bien-être du malade.

XXIX. Il résulte de ce que nous avons dit jusqu'ici (9. jusqu. 28.) que la Nature plus ou moins active, est toujours le principal agent dans les maladies aiguës; que l'impuissance de ses efforts dans certains cas (28.), nous enseigne que, quand l'humeur est fixe, inamovible, on ne peut la chasser, ni par les vomitifs, ni par les purgatifs; qu'ainsi, comme le dit Mr. CLERC (*d*), les remèdes qu'on emploie dans ces cas, agissent sur les parties saines qu'ils affoiblissent, sans rien diminuer des effets du mal; que le Médecin doit régler ses opérations sur celles de la Nature; qu'il doit la laisser agir, si elle se suffit à elle-même, modérer ses efforts, s'ils excèdent, les seconder, s'ils sont foibles, les diriger, s'ils ne vont point au vrai but; que les maladies aiguës ont une coction, qui se fait plus ou moins promptement, & qui est le préliminaire de la crise, sans laquelle la maladie ne peut se terminer heureusement. De-là on reconnoit que les évacuations, qui se font dans le commencement, sont toujours symptomatiques, suscitées par un surcroît d'irritation de la Nature, & conséquemment presque toujours nuisibles; que celles au contraire, qui succèdent au travail d'une parfaite coction, sont salutaires & mettent le malade dans une vraie sécurité.

XXX. Le tems auquel la Nature victorieuse

(*d*) Ibid. pag. 78. 79.

se débarrasse de ce qui la gêne dans ses fonctions, & contre lequel elle s'étoit soulevée, est toujours le plus haut degré de la maladie : c'est alors qu'elle achève l'ouvrage de la dépuration : c'est alors surtout qu'un Médecin doit la respecter. Le trouble critique est à son comble. Il va cesser. Les égouts s'ouvrent. L'humeur étrangère paroît, s'échappe & coule abondamment (20.).

XXXI. Les maladies aiguës ne sont pas les seules subo données à l'activité de la Nature : il en est des chroniques, qu'on peut appeller *actives*, parce qu'on observe que la Nature n'a guères perdu de sa vigueur, qu'elle cherche par quelque crise à se débarrasser de la matière qui l'incommode & qu'elle emploie toutes ses forces, sans lesquelles l'art seroit en défaut. Tels sont la goutte, le rhumatisme, les maladies de la peau. Telles sont ces apoplexies, ces hémi paraplégies, ces convulsions, duës à une cause froide & amovible, contre laquelle la Nature se soulève, excite des mouvements fébriles, qui sont des preuves de son activité. Telles peuvent être encore ces hydropisies, qui surviennent à des sujets robustes, pleins de feu, d'une bonne constitution, & que par négligence ou autrement, on abandonne aux soins de la Nature. On fait que le volume des eaux, accumulées dans l'hydropisie ascite, distend extraordinairement le bas-ventre : on les a vuës se fraïer un passage par le nombril & s'écouler. Le bas ventre reprend son état primitif & les fonctions se rétablissent. Telle est encore celle qui se termine par des évacuations spontanées (e), comme je l'ai

(e) si a Leucophlematiâ detento, diarrhea superv-

observé. Longtems après que le malade eût abandonné les remèdes, il survint des felles, des sueurs & des urines copieuses, & il ne tarda pas à se rétablir. On en voit encore un exemple dans le Journal de médecine, rapporté par Mr. Moublet (f').

XXXII. On doit mettre au nombre des maladies chroniques *actives*, les vapeurs hyftériques-hypochondriaques, la suppression des mois, des hémorroïdes. Ici la Nature reproduit le flux hémorroïdal, quelquefois elle suscite par haut & par bas, des évacuations d'humeurs atrabilaires, comme dans la maladie noire, spécialement, quand l'obstruction de la rate & du système de la veine-porte est portée à son comble : là, l'écoulement menstruel reparoît & calme tous les maux que la suppression ou la diminution des règles avoit causés; ou il survient une hémorragie du nez, une hémophysie périodique, des vomissements, des pissements de sang, quelquefois les vaisseaux hémorroïdaux se gonflent & coulent avec soulagement.

XXXIII. Que n'arrive-t'il pas quelquefois dans la mélancolie & la manie, par les seuls efforts de la Nature ? Celle-ci après avoir résisté à tous les remèdes, cède quelquefois aux varices, au flux hémorroïdal, à la dysentérie, à une grande hémorragie : ou, la fièvre tierce, la quarte, &c., vient à propos, pour lever les obstacles : il en

riat vehemens, solvit morbum. HIPPOCR. Sect. 7. Aph. 29
(f') Journal de Méd. tom. 12. pag. 189.

est de même de celle-là, où on a encore observé que des évacuations-noires-atrabilaires, la gâle, l'éléphantiasis l'ont guérie (g).

XXXIV. Reconnoissons l'activité de la Nature dans cette circonstance fâcheuse, où, à la suite d'une inflammation de poitrine, se déclare une suppuration intérieure, qui est une espèce de coction. Le pus formé, retenu dans la cavité de la poitrine, dans l'un ou l'autre lobe des poumons, quelquefois dans tous les deux, gêne, comprime, irrite le tissu de ce viscère. La toux qui en résulte, l'éternûment, le ris, le vomissement assez fort, sont des moïens dont se sert la Nature pour donner une issue à la matière purulente, dès que le tissu de la vomique est assez macéré. Alors, si le pus, par trop d'abondance, n'étouffe pas le malade, si dans ce cas, la Nature, en cherchant à le soulager, ne cause pas elle-même sa perte, l'expectoration qu'elle excite peu-à-peu, rend la respiration plus aisée: les accidents diminuent; & le malade, s'il n'est point exténué d'avoir logé trop longtems un hôte qui minoit ses forces, doit à cette espèce de crise, son heureux rétablissement. Le délabrement des poumons se répare, à mesure que l'expectoration déterge le fond du sac, & la Nature reproduit de nouveaux suc balsamiques, qui consolident & cicatrisent. Il en est de même de ces empyèmes négligés, où la Nature, toujours active, mine & trace enfin dans l'interstice des muscles intercof-

(g) BOERRH. de cognoscend. morbis. Aph. 1110. 1124.
& Comment. VANSWIET. ibid.

taux une voie salutaire à la collection du pus. Elle met ainsi les fonctions vitales dans une parfaite sécurité, à l'aide d'un ulcère fistuleux, qui, après avoir laissé couler tout le pus qui s'y porte, se cicatrise enfin; alors le malade est à l'abri d'autres suites funestes. C'est ce que j'ai vu plus d'une fois. On peut dire la même chose de la suppuration des amygdales, de la matrice, des intestins même, &c. (26.).

XXXV. On a vu, par tout ce que j'ai dit jusqu'ici (17. jusqu. 34), jusqu'à quel point la Nature agit dans les maladies. Nous pouvons dire avec Mr. LORRY (b), que ses forces y sont concentrées vers un seul objet, qu'elles prouvent une activité entière, & qu'un prompt succès en est le plus souvent l'effet. Il n'en est point de même des maladies chroniques *passives*, dans lesquelles la Nature paroît être indifférente à la guérison; elle y est, semble-t-il, oisive, ou ses efforts sont pernicieux & hâtent la perte du malade. Dans le cas où elle paroît indifférente, son pouvoir est faible. Cette faiblesse peut dépendre, ou de ce que son activité est enchaînée dans sa source (i), comme lorsque la cause attaque la tête, la poitrine, l'estomac; ou de ce que la maladie est placée hors du centre de l'action de la Nature. Telles sont les maladies, qui n'attaquent que les parties lymphatiques. Ses efforts sont pernicieux, toutes les fois qu'elle s'épuise à combattre un ennemi qui se reproduit continuellement, use ses

(b) Conformit. de la Méd. des anciens & des modern. Préface, pag. XLVI. (i) Id. ibid.

forces & les fait servir d'instrument à sa destruction. Telles sont toutes les pthysies, &c. Ces efforts de la Nature sont également inutiles & nuisibles, lorsqu'ils s'étendent sur des produits nouveaux du mal & non sur le mal même. Telles sont toutes les maladies, qui dépendent de la foiblesse des fibres & de la mauvaise qualité des humeurs, d'où résulte une altération dans quelques-unes des fonctions du corps. Tels sont les squirrhes, les hydropisies, les cachexies & toutes les maladies accompagnées de langueurs. Telles sont encore les hémorragies, qui ne sont point produites par la pléthore, mais par une sérosité acre & caustique, par le relâchement des fibres, dans les sujets cachectiques, dont les humeurs sont plus ou moins dépravées. C'est ce qu'on observe dans le scorbut, la jaunisse, & dans cette affection scorbutique aiguë-exanthématique (k), sans parler du dernier degré de dissolution du sang, qu'on observe dans les fièvres malignes pétéchiiales, la petite vérole, &c.

XXXVI. On peut mettre au nombre de ces maladies chroniques (35.), les vomissements plus ou moins opiniâtres, les diarrhées longues & invétérées, les flux dysentériques, cœliaques, lientériques, hépatiques, diabétiques, les fleurs blanches, où l'estomac, la masse intestinale, le foie, les reins, la matrice sont passivement affectés.

XXXVII. Les mouvements de la Nature sont souvent funestes & défordonnés, quand elle ex-

(k) Journal de Méd. tom. 32. pag. 512. tom. 34. pag. 532.

cite des fièvres symptomatiques; dans le cas de poison caustique, de piqûres, de blessures de parties nerveuses; quand il y a un calcul, un corps étranger dans quelques cavités, introduit ou porté par une force extérieure, &c. C'est un bonheur, quand ces mouvements aboutissent à une louable suppuration, qui succède à l'inflammation, qui s'est établie.

XXXVIII. La Nature est dans une *inactivité* qu'on doit craindre & réveiller dans toutes les maladies chroniques *passives* (35. 36.), & son action est défordonnée, dans celles où ses efforts tendent plutôt à sa destruction qu'à son soulagement (35. 37.). Dans ce cas, il faut les réprimer, tandis que dans les maladies aiguës, on observe un combat vif & violent, où tout tend à délivrer le malade par une prompte & heureuse crise; ou il succombe à la violence du mal.

horæ

Momento cita mors venit, aut victoria læta.

Dans les maladies chroniques *actives*, cette Nature surveillante travaille à vaincre plus ou moins lentement, & à surmonter la cause du mal & les obstacles, qui traversent l'ordre & l'harmonie de ses fonctions. Telle est la goutte, qui est le produit des efforts que fait la Nature pour débarrasser les viscères précordiaux & la tête, d'une humeur étrangère qu'elle ne peut subjuguier, qu'après l'avoir déposée sur les articulations (1), & dont

(1) Quandoquidem verò materiæ continentis eliminatio, naturæ omnino opus est, suâ ipsius methodo peragendum SYDENH. pag. 567. *De Podagrâ.*

on doit attendre la coction, si on ne veut pas faire naître des bourrasques dangereuses (*m*).

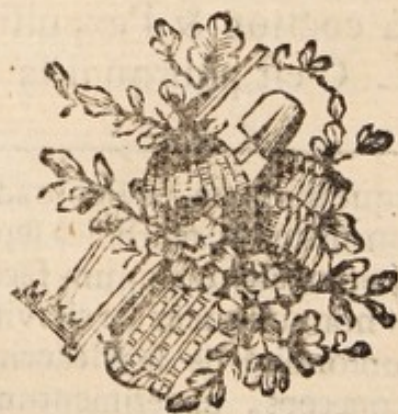
XXXIX. Delà (38.) il est aisé à conclure, que dans ces maladies (17. jusqu'à 34.), les remèdes ne sont le plus souvent que des auxiliaires subordonnés, faits pour régler la marche de la Nature, & détruire les complications & les obstacles que les choses extérieures peuvent fournir (*n*), suivant le premier Aphorisme d'*Hippocrate* (*o*). Il n'en est point de même dans les maladies chroniques, où l'inactivité de la Nature, l'état passif de quelque viscère, donne à l'art le pouvoir de révéndiquer tous ses droits.

XL. Il est aisé de conclure de tout ce que j'ai dit, que la Nature est le principal agent dans les maladies, & que le Médecin ne peut être que son ministre, qui veille à son désordre, qui la dirige dans ses démarches, & répare par le secours qu'il lui prête, ce que ses mouvements désordonnés ont produit de mal, ou n'ont pu éviter, & qu'il doit suivre la route qu'elle lui trace. C'est ainsi qu'il dirigera, aidera & réprimera ses efforts; qu'il avancera la coction & l'expulsion de la matière morbifique. C'est pourquoi la doctrine des

(*m*) Primùm itaque purgatio, scæviente adhuc paroxismo, adhibita, Naturæ in materiâ, morbificâ separanda & in articulos deponendâ, occupatæ negotium facessens, magnam spirituum ataxiam nonnunquam excitavit. SYDENH *ibid.* pag. 562. (*n*) Conformité de la Médecine &c pag 51. (*o*) ---- occasio præceps, experimentum periculosum, judicium difficile, oportet autem se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed & ægrum & præsentem & externa.

crises, des jours critiques, fondée sur les signes de crudités & de la coction des humeurs, d'où résulte une heureuse ou funeste issue, doit être respectée, méditée & suivie, si l'on veut marcher sur les traces du Prince de la Médecine. Le célèbre FERNEL avoit senti toutes ces vérités, quand il disoit que les loix de la Médecine devoient être conformes à celles de la Nature, & que tandis qu'elle se prêtera aux secours de l'art, le traitement sera toujours heureux, au lieu qu'on travaillera toujours inutilement, si elle n'agit pas de concert avec le Médecin (p). Voyons à présent dans quelles maladies cette observation de l'activité bienfaisante ou dangereuse de la Nature, ou de son inactivité, exige du Médecin d'être tantôt agissant & tantôt expectant.

(p) *Medicinæ leges Naturæ legibus debent esse consentaneæ, & felix medicatio, cui adjutrix Natura succurrit, irrita verò quæ, repugnante Naturâ, tentatur.* FERNEL, Præfat. lib. 1. Therapeut.





SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Quelles sont les maladies dans lesquelles la Médecine agissante est préférable à l'expectante ?

XLI. **Q**UOIQUE depuis Hippocrate, le Médecin ait toujours été regardé comme le ministre de la Nature, il ne doit pas toujours s'astreindre à suivre sa marche, sans oser jamais la réformer. On a vû que ses efforts ne sont pas toujours suffisants pour surmonter les obstacles qui s'opposent à la liberté des fonctions ; que souvent ils sont erronnés & deviendroient funestes par leurs excès : qu'ainsi tout l'art consiste à connoître par l'observation, si ses efforts sont suffisants & salutaires, ou insuffisants & dangereux. On a vû que dans le premier cas, il doit surveiller la Nature, & ne rien faire qui puisse la troubler : mais que dans le second, l'inaction seroit un crime, & qu'il doit exciter ou modérer ses efforts, préférer enfin la *Médecine agissante* à l'*expectante*.

XLII. Comme la Nature est presque toujours passive dans les maladies chroniques, n'eût-ell

qu'une passibilité partielle dans quelques parties organiques , ou quelques membres éloignés du centre de la vie , il est rare que la *Médecine agissante* ne convienne pas dans la plupart de leurs tems ou de leurs circonstances : mais si elle est moins fréquemment nécessaire dans les aiguës , où la Nature est presque toujours active , il est des espèces de ces genres de maladies , il est des tems dans ces maladies , où le Médecin doit agir , & je vais successivement considérer l'usage de la *Médecine agissante* , dans les unes & les autres.

XLIII. Je n'entrerai point dans un détail fort étendu des maladies aiguës , pour démontrer la nécessité d'agir ou de rester dans l'inaction. J'adopterai ici la division de Mr. DE BOISSIEU ; je les regarderai comme *phlogistiques simples* , *putrides* & *malignes* , & comme *inflammatoires pures* & *impures* (*q*). Dans ces maladies , le devoir du Médecin est de mettre la Nature , quand elle est déroutée , dans un état à pouvoir subjuguier la matière morbifique , à l'élaborer , & à en faciliter l'évacuation critique. Ainsi discerner & juger si on peut la laisser à elle-même , ou si l'on doit saisir l'instant de lui prêter une main secourable , est ce qui caractérise le vrai Médecin (*41*).

XLIV. Si l'on réfléchit aux progrès & aux suites d'une maladie aiguë , on voit qu'il faut un certain degré de fièvre & un certain nombre de jours pour

(*q*) BOISSIEU , sur les maladies rafraichissantes & échauffantes.

préparer la matière fébrile à être évacuée, c'est ce qu'on appelle la *coction* de l'humeur morbifique, dont l'*excrétion* prochaine fait la crise, à laquelle on doit s'attendre, & à laquelle butent les efforts de la Nature. Il est rare qu'elle n'y parvienne pas, si elle n'a qu'un seul ennemi à combattre; si les organes par lesquels cette matière doit prendre son issue, sont libres. S'il est des obstacles, l'art doit les surmonter, de concert avec la Nature, en observant les sources de complications, qui interrompent souvent l'œuvre de la coction.

XLV. Ce sont ces complications (44.), qui causent presque toujours les symptômes tumultueux. La Nature déjà déroutée par la première cause, doit alors essuyer de nouveaux troubles, trop d'impétuosité, ou trop de lenteur dans ses mouvements, trop de putrescence dans les humeurs. Ajoutez à ces effets d'une complication manifeste, les circonstances de l'âge, du sexe, du tempérament, des saisons, du climat, & de tout ce qui résulte des causes morales, d'où naissent des maladies composées, qui n'eussent été que simples & bénignes; s'il n'y eût eû qu'une seule cause agissante.

XLVI. Les maladies aiguës sont divisées en quatre périodes, qui sont le commencement, ou l'invasion, l'accroissement, ou l'augmentation, l'état & le déclin: ou, comme les considèrent MM. DE BORDEU & ROBERT, en tems d'irritation, de coction, & d'excrétion,

XLVII. Le tems d'irritation, qui est le moment de l'invasion, jusqu'aux instans où la somme des symptômes prend plus d'intensité, est celui pendant lequel, la matière morbifique, toujours dans sa crudité, fulcite le système des nerfs & des vaisseaux, à des oscillations plus fréquentes, qui constituent la fièvre, & d'où résulte l'éréthisme manifeste des solides agacés. C'est par l'action de ceux-ci, & par la réaction des humeurs qu'ils meuvent, que la matière fébrile est digérée, broyée, divisée assez pour enfler la route que la Nature lui prépare. Cependant alors tout est trouble & confusion. Ce sont les premiers efforts. Pendant ce tems, il se fait une distribution inégale des forces. Les mouvements sont irréguliers (a). C'est le moment de rétablir l'ordre, afin que la Nature, devenue maîtresse de ses mouvements, n'emploie pour subjuguier la cause morbifique, que la portion de forces qui y est nécessaire. C'est le second tems, celui de la coction, qui date depuis l'accroissement de la maladie. A ce période, jusqu'à l'état, les mouvements redoublent, & la matière morbifique perd de sa crudité, elle acquiert de la consistance : de *tenue* qu'elle étoit, elle devient plus ou moins visqueuse. C'est dans ce tems que la Nature, sans être épuisée de l'avoir ainsi préparée, & surchargée pourtant de ce fardeau, réveille ses forces, redouble ses efforts, & cite de nouveaux troubles. On en voit un exemple bien frappant dans l'observation d'une fièvre hémorrhagique, communiquée par Mr. DEBRIST (b). La

(a) ROBERT, Traité sur divers objets de Méd. tom. 1. pag. 169. (b) Journ. de Méd. tom. 15. pag. 312.

Nature, déjà affoiblie par le traitement peu convenable à ses vues, ranima ses forces le 11^e. jour, & parmi les symptômes les plus allarmants & les plus dangereux en apparence, elle procura une sueur copieuse, qui fut suivie, pour ainsi dire, d'une nouvelle vie.

XLVIII. Ce nouveau période est l'état de la maladie, le tems d'excrétion, ou le moment critique, pendant lequel la Nature redouble encore ses mouvements & se débarrasse de ce qui lui est étranger. A cet état, qui est le tems de la crise, succède le déclin, si rien ne l'a troublée : c'est toujours celui d'excrétion ; alors si la Nature n'a pu se dépouiller tout-à-fait de l'humeur morbifique, elle excite d'autres mouvements moins vifs, après lesquels, il s'ensuit des évacuations proportionnées à l'abondance de la matière hétérogène, & à la force de la Nature, qui enfin commence à prendre le dessus, & c'est le tems de la convalescence.

XLIX. Tel est (47. 48.) l'événement d'une bonne coction & d'une heureuse crise : il prouve la victoire de la Nature : mais si l'issue de la maladie est redoutable, ce danger se déclare dès l'invasion. Les craintes augmentent successivement par la continuation du désordre. Des efforts redoublés & inutiles annoncent & préparent la perte du malade. Cette perte arrive, lorsque la maladie est parvenue à son comble. Ici la Nature toute active qu'elle est, doit céder à la force & à la résistance de la cause morbifique, contre laquelle l'art quelques secours qu'il y apporte, ne peut

36 MÉDECINE AGISSANTE

souvent rien. Telles sont les fièvres malignes-gangréneuses, la peste, &c. dues à un délétère corrosif & destructeur.

L. S'il est un tems où l'on doit maîtriser ou aider les efforts de la Nature dans les maladies aiguës, c'est celui de l'irritation, où souvent il faut retarder le mouvement du sang, en diminuer l'abondance, la chaleur, la raréfaction, résoudre l'inflammation, évacuer des sucs impures, en turgescence. C'est ainsi qu'on facilite la coction, & qu'on voit paroître le tems d'excrétion, que le Médecin doit quelquefois favoriser. C'est ce qu'on fait sur la fin des fièvres phlogistiques simples & bénignes, où la Nature procure quelquefois un cours de ventre, qui entraîne une partie des matières nuisibles, confondues dans la masse humorale (c), & elle exige alors quelques légers minoratifs.

LI. Les phlogistiques putrides, qui sont les fièvres ardentes & putrides malignes, présentent au Médecin des moments bien plus précieux à saisir. Dans les premières, l'invasion est vive; les symptômes se succèdent avec véhémence, les liqueurs sont incendiées, surchargées de molécules ignées, trop développées, fortement agitées: le mouvement progressif des fluides est trop accéléré, le mouvement intestin augmente considérablement par la chaleur fébrile, d'où il résulte bientôt un désordre extrême; la sécheresse du sang, &

(c) DE BOISSIEU, sur les method. rafraîch. & échauff. pag. 82.

son épaisissement par défaut de fucs muqueux. Bientôt l'âcreté, la dissolution, sont des effets inévitables. L'éréthisme des solides est égal à la discrasie des humeurs. De-là l'augmentation des mouvements intestins & progressifs, du trouble des esprits animaux, & du spasme du genre nerveux. Alors les molécules ignées se développent & s'agitent de plus en plus, jusqu'à ce que la Nature, en évacuant les humeurs superflues & assez élaborées, les ait dispersées & dissipées, ou jusqu'à ce que cette même Nature, épuisée dans ses efforts vains & inutiles, laisse prendre aux fluides une qualité contraire à ses loix. Alors les solides sont sans forces, leur action organique s'éteint, la gangrène s'en empare, & termine bientôt les jours du malade.

LII. On sent bien, que pendant ces différentes périodes des fièvres ardentes, la Nature a besoin d'une main secourable. Tempérer la chaleur (51.), prévenir le désordre que l'excès de feu feroit naître, corriger l'acrimonie des matières bilieuses trop exaltées, diminuer l'irritation qu'elles excitent, en évacuer la surabondance, sans porter trop d'agacement, c'est seconder les efforts de la Nature (50.). Il n'en est pas de même au troisième période, où il faut être attentif à ne pas troubler des évacuations qui s'établissent : il faut au contraire éloigner ce qui peut s'y opposer, & favoriser celles qui se font. Tandis qu'on diminuera l'excès de la chaleur fébrile, on résistera à la putridité, on la corrigera. On doit quelquefois rendre des forces aux solides, aux viscères précordiaux, soutenir leur action organique, &

tâcher de la tenir dans de justes bornes.

LIII. Les mêmes vuës (52.) se présentent dans les phlogistiques putrides & malignes. Si les soins des lieux sont du district de la *Médecine agissante*, je dirai, qu'il faut éloigner les malades, s'il est possible, des chambres basses, peu aérées, humides; corriger les émanations putrides dont l'air ambiant se charge. C'est tout une autre chose pour les autres circonstances. On fait que l'âge, le tempérament, le sexe, donnent lieu dans le premier période, à des symptômes plus vifs, que ne sont ceux qui ne dépendent que du seul soulèvement de la Nature, simplement active. C'est de-là que résulte la nécessité de diminuer quelquefois l'abondance du sang, d'en ralentir le mouvement trop accéléré (50.). C'est surquoi il faut être très-réservé; puisqu'en diminuant, par ce moyen, les forces du malade, ce seroit s'opposer à l'action de la Nature, à la dépuration d'une humeur hétérogène, dont elle s'occupe. C'est ici où il faut toute la sagacité, la prudence & l'expérience d'un Médecin, qui doit connoître si c'est le moment de pratiquer la saignée. C'est avec la même attention que le Médecin doit se décider à placer, à cette époque, & même dans le frisson, un vomitif, qu'on donne assez souvent le lendemain de l'invasion. C'est l'ouvrage d'un Praticien éclairé, capable de prendre l'ennemi sur le fait. L'état des premières voies, surchargées de saburre, qui fait la turgescence d'*Hippocrate*, est ce qu'on doit envisager; puisque s'il est un tems, où l'on doit agir dans les maladies aiguës, c'est dans le com-

mencement qu'il le faut saisir (*d*). On ne doit même pas trop tarder, après la saignée, si l'on ne veut pas que ces fucs putrides s'insinuent rapidement dans le torrent de la circulation.

LIV. Si la même indication subsiste (53.), on doit la remplir par des doux évacuans, jusqu'à ce que la coction soit achevée, & que les évacuations critiques s'établissent. On juge aisément de là, que persister dans l'usage des évacuans, sans égard aux évacuations critiques, surtout dans le second période, c'est vouloir évacuer des fucs encore dans leur crudité, c'est travailler à la destruction du malade. Une diarrhée abondante, claire & féreuse, en pareil cas, est nuisible, tandis que la liberté du ventre, entretenue par des lavements, quelquefois par des laxatifs, ne peut être qu'avantageuse, surtout, s'il reste quelques vestiges de la turgescence des humeurs : elle diminue la quantité des fucs putrides, elle s'oppose aux progrès de la putridité, elle tempère la chaleur excessive, & met souvent la tête & les viscères à l'abri des maux qui les menacent. L'excès de ces évacuations seroit funeste. En affaiblissant le principe de la vie, la masse des humeurs s'épuiserait : elle perdrait ces fucs muqueux, qui sont nécessaires pour modérer & entretenir le jeu de la circulation & les forces du malade.

LV. Si l'on doit craindre trop d'évacuations

(*d*) Si quid, incipientibus morbis, movendum videtur, move, vigentibus verò, quiescere melius est. Hipp. Aph. 29. sect. 2.

alvines (54.), surtout dans le second période de ces fièvres, il en est qui sont sans contredit pernicieuses. Ce sont celles-là, qui dépendent uniquement de l'acrimonie des matières putrides, qui n'ont pas été élaborées, & qui irritent le conduit alimentaire, à l'instar d'un purgatif âcre: les arrêter, ce seroit occasionner un désordre bien plus terrible: les exciter par des purgatifs, ce seroit affaïser le malade: mais corriger l'âcreté des matières, s'opposer à la putridité, les chasser par des laxatifs-toniques, à mesure qu'ils se déposent dans le canal intestinal, c'est les modérer. Ici le Médecin agit différemment; il ajoute aux boissons que le régime indique, des antiseptiques efficaces, tandis qu'il ne perd pas de vue l'état des premières voies. Il en est de même, si toute la confusion des évacuations se porte vers les pores cutanés. Trop de sueurs doivent être modérées, tandis qu'il faut soutenir, exciter les sueurs moins abondantes & les moiteurs (a).

LVI. Le troisième période de ces fièvres (53.), de l'aveu de tous les Médecins, est le plus terrible & le plus dangereux. La Nature attaque plus vivement l'ennemi qu'elle veut dompter; ses efforts sont redoublés, non sans y perdre du côté des forces de la vie; parce que les humeurs homogènes en sont d'autant plus altérées, qu'elles ont circulées longtems avec des sucs dépravés & putrescens. Ceux ci, semblables à un levain septique, communiquent à toute la masse leur qualité destructive. A cette époque, la perte de l'air fixe est plus considérable, le feu intérieur est plus allumé, l'incendie est générale. Eh ! quelle ne doit

(a) DE BOISSIEU, *ibid.* pag. 142 & 143.

pas être la chaleur fébrile ? elle surpasse de beaucoup celle qui doit servir à la coction de l'humeur morbifique, qu'on appelle *chaleur coctrice*. Quelle ne doit pas être bientôt la fonte & la dissolution des fluides & l'éréthisme des nerfs ? De là part cette foule de symptômes allarmans qui ne finissent qu'avec la vie. Trop de désordre d'une part, trop de fucs hétérogènes de l'autre, dont la qualité âcre & caustique est souvent inaltérable, est ce qui met la Nature dans l'impossibilité d'en achever l'élaboration. Heureuse ! si elle peut les expulser par quelques couloirs, après que l'art a pu en émousser les pointes salines, qui agacent encore dans leur passage ! Quand elles sont en moindre quantité, il arrive que la Nature les enveloppe dans la partie muqueuse du sang. C'est l'espèce de coction qu'elle opère dans l'état de la maladie, & dont QUESNAI a démontré l'existence.

LVII. On conçoit de ce que je viens de dire (56.), que dans ce période, le Médecin favorisera la coction, en s'opposant au désordre que procure cette matière étrangère. Tempérer la chaleur fébrile, la rendre *coctrice*, favoriser les évacuations, les modérer, quelquefois les exciter, prévenir, détourner les engorgements & les stases gangréneuses, dont les viscères & l'origine des nerfs sont menacés, attirer vers les extrémités inférieures l'humeur vagabonde & prête à faire irruption sur les organes vitaux, empêcher l'évaporation de l'air fixe, rendre au sang de nouveaux principes élémentaires, un nouveau lien qui les réunisse, disperser les molécules ignées, c'est ce qui est ici du ressort de la *Médecine agissante*.

LVIII. C'est sur-tout aux évacuations qu'on doit avoir égard. Les selles dépuratoires, qui précèdent la crise (e), sont bienfaisantes, pourvu qu'elles n'excèdent point. Sans rien prendre pour ainsi dire, de la matière fébrile, elles contiennent celles qui ne peuvent être assez corrigées pour passer par d'autres couloirs, & qui, sans cet avantage, troubleroient la coction. Que peut en cette circonstance, le Médecin observateur, sinon que d'en modérer l'excès & jamais les solliciter (57.)? Il en est de même des sueurs (55.) nullement produites par l'art : si elles n'affoiblissent pas trop, si elles ne sont point trop copieuses, quoique symptomatiques, elles ne nuisent pas, elles sont l'ouvrage de la Nature, qui s'en décharge. On augure bien des malades, qui sont en moiteurs; la peau est moins brûlante : aussi y a-t-il moins de feu intérieur : une bonne portion s'en échappe par les pores de la peau. La besogne du Médecin, en pareil cas, doit se borner à soutenir cette rosée bienfaisante, sans incendier la source d'où elle découle.

LIX. C'est une autre chose, si dans ce tems périlleux (56.), ces évacuations sont immodérées (57. 58.); l'art alors doit venir au secours d'un malade qu'elles affoiblissent, & modérer les efforts de la Nature, qui sont ici sans bornes. Ces évacuations, sans être le produit de la dissolution, sont dues, ou au relâchement des forces oscillatoires, ou à la trop grande impétuosité des humeurs vers les couloirs, où la Nature les avoit portées dans le commencement. Dans l'une ou l'autre circonstance, on ne peut laisser

(e) DE BOISSIEU, *ibid.* pag. 144.

la Nature à elle-même : le Médecin doit agir.

LX. On a vu (50. jusq. 59.) qu'on ne peut trop observer les moments où le trouble & la confusion dans les mouvements de la Nature, s'opposent à la coction de l'humeur fébrile, si l'on veut l'aider à propos & diriger sa marche, qu'on doit discerner, à travers les symptômes tumultueux qui l'agitent, si la matière morbifique, trop abondante & trop septique, n'admet point d'entraves, ou si elle est indomptable. Alors on cherche à l'éloigner du principe de la vie & des forces centrales. On est d'autant plus en droit de prendre ce parti, que l'observation a prouvé plus d'une fois le succès, qui résulteroit des gangrènes sur les extrémités, des apthes, des éruptions miliaires, ou phlictineuses dans certaines fièvres, qui ne se terminent heureusement, qu'autant que ces dépôts, où ces éruptions arrivent & ne disparoissent pas, avant que la députation de la masse ne soit achevée. Ici la *Médecine agissante* ne perd aucun instant; elle ouvre à l'humeur morbifique différentes issues, tandis qu'elle s'occupe à soutenir, ou à relever les forces nécessaires à cette spoliation. On observe que cette spoliation se fait souvent par reprises, dans ce tems d'excrétion, où la Nature victorieuse procure des évacuations critiques, des dépôts, comme des parotides, des bubons, qu'on ouvre à bonheur, souvent sans attendre ni l'amollissement de la tumeur, ni la fluctuation, parce que le pus est formé, quand il est déposé. Le Médecin doit donc agir promptement, s'il veut éviter que le pus ne s'y atténue, ne se putréfie par la chaleur & ne

repasse dans le torrent de la circulation, d'où l'on fait qu'on devroit s'attendre à de nouveaux désordres; sinon qu'un cours abondant d'urines sédimenteuses survienne, comme on l'observe d'après *Hippocrate*, & sauve ainsi du danger.

LXI. La Nature a bien moins besoin des secours de l'art dans les maladies *inflammatoires pures*. La résolution qu'on doit faciliter, est la seule terminaison qui soit heureuse : elle n'est décidée que par une évacuation critique quelconque. C'est surtout dans leur premier période, dans le temps d'irritation, que le Médecin doit agir, parce que leur invasion, qui est prompte & tumultueuse, est suivie de symptômes d'autant plus vifs, que le sujet est robuste, pléthorique, & qu'il s'est exposé aux causes, qui donnent de l'intensité à ces maladies. On sent qu'il faut la diminuer & éviter par là les progrès de l'inflammation : sans quoi, la Nature, par trop d'activité, deviendrait l'instrument de sa propre destruction. Désemplir les vaisseaux, c'est calmer le désordre, c'est détourner le cours du sang des lieux où la stase inflammatoire s'est établie, c'est modérer la véhémence des mouvements de la Nature, c'est favoriser une résolution plus ou moins prompte : J'ai vu arriver, après une saignée, suivie d'une syncope, à laquelle a succédé une sueur copieuse. Au reste, après avoir ainsi ralenti le cours impétueux du sang, la fièvre, qui persiste avec des symptômes moins pressants, broie, élabore la matière morbifique, & la divise assez pour être évacuée; elle parvient ainsi au moment heureux de son excretion, précédée des signes d'une parfaite coction.

LXII. A ces secours importants (61.), aidés du régime, on ajoute à propos l'usage tant interne qu'externe des relâchans, des émolliens, des résolutifs, surtout si la douleur est insupportable. On y ajoute, s'il y a turgescence, & rarement elle a lieu (e), quelques évacuans, qui expulsent la saburre des premières voies.

LXIII. C'est ainsi (61. 62.), que dans le premier période de ces maladies, le Médecin doit préparer la Nature à opérer la coction de la matière morbifique; c'est ainsi que sans d'autre tumulte, sans récrudescence de l'inflammation, elles arrivent enfin au tems d'excrétion. Mais le second période est quelquefois bien avancé, qu'on n'a pas encore eu recours à un Médecin. Les symptômes plus nombreux, sont devenus plus alarmans & plus dangereux; ils annoncent une trop grande activité de la Nature, tandis que la matière morbifique est encore dans sa crudité. On sent la nécessité de réfréner ces mouvements tumultueux (62.), si l'on veut s'opposer aux progrès du mal. Tel est l'effet de la saignée dans ce même période, lors même qu'il n'y a point d'inflammation locale; mais que la fièvre a un caractère inflammatoire. Il y a, à cette époque, trop de feu, trop de trouble & trop d'agitation dans le torrent de la circulation, pour ne pas craindre des engorgemens inflammatoires, ou des stases gangréneuses. Le Médecin doit donc agir & prévenir par des secours prompts, des désordres funestes. Il doit être prudent & réservé sur les sai-

(e) HIPP. Aph. 22. Sect. 1.

gnées, quand dans un sujet délicat & peu vigoureux, il est à craindre d'affoiblir l'activité de la Nature, en voulant la rappeler dans ces bornes qu'exige l'œuvre de la coction.

LXIV. Doit-on agir par la saignée dans le troisième période de ces maladies? C'est un point important à examiner. La plupart des bons Praticiens la défendent : ils craignent que la suppuration n'ait déjà lieu, ou ne soit en train de se faire. Dans cette circonstance, la saignée seroit plus nuisible que profitable. Il en est au contraire qui l'ont prescrite & répétée. Ils ont par ce moyen sauvé leurs malades. S'il n'y avoit aucun signe de coction ou de suppuration commencée, ce seroit manquer que de balancer à vider promptement les vaisseaux, fût-on déjà au huitième jour. J'ai fait saigner deux pleuro-péritoneumoniques ce jour-là, & deux saignées faites ce jour-même, ont favorisé une sueur critique le neuvième. La récrudescence du mal impose la même loi. J'ai répété la saignée le onzième jour d'une pleuro-péritoneumonie inflammatoire, & la maladie s'est jugée le quatorzième, par la sueur. J'ai dû saigner le dixième & douzième d'une fièvre miliaire maligne-inflammatoire, dans le cas d'une douleur aiguë dans toute la partie musculuse du diaphragme. L'éruption s'est faite le quatorzième, & le malade fût hors de danger le vingt unième. *Hippocrate* a saigné *Annaxion* le huitième jour d'une maladie inflammatoire (f). On voit que Mr. Tissot la recommande alors & dans ces tems ora-

(f) Hipp. Epidem.

geux (g). Galien a quelquefois saigné le vingtième jour. On lit dans VANSWIETEN qu'il a saigné ce jour-là & plus tard.

LXV. C'est dans le troisième période des maladies inflammatoires, surtout, de la poitrine, qu'il faut aider la Nature, quand elle établit quelque évacuation critique, comme l'expectoration; des selles bilieuses, un cours abondant d'urines, qui déposent un sédiment blanc rougeâtre (h). On suit ici les traces de la Nature (i). Alors, selon la diversité des circonstances, le Médecin prescrit des expectorans, des purgatifs-rafraichissans, des légers diaphorétiques (k). Il est des cas, comme dans la pleurésie, l'inflammation du foie, l'angine, la pleuro péricapnemonie, où la vivacité de la douleur inflammatoire, oblige, dans l'un ou l'autre des périodes de la maladie, à secourir, par des tropiques irritans, attractifs, la Nature harcelée dans ses mouvemens. Alors à l'exemple de PRINGLE, de HUXHAM, de SWIETEN, le Médecin devient actif; il déloge par des ventouses scarifiées, par des sangsues, des vésicatoires, &c., la matière morbifique, interceptée dans ces parties enflammées: il facilite ainsi la résolution.

LXVI. Si par ces moïens efficaces (61. jusq. 65.), le calme succède à l'orage, la Nature se charge

(g) TISSOT, Avis au Peuple. pag. 50 (i) BOER: de cognof. & curand. Aphorism. 830. 850. 851. 852. 853.

(i) Quò Natura vergit, eò ducenda est. HIPPOCR. in Aphor.

(k) BOERHAAVE & VANSWIETEN, ibid.

du reste de la besogne (61.), & le 4^e. le 7^e. 11^e. ou 14^e. jour, la maladie est jugée. Qu'on seroit heureux, s'il en étoit ainsi chaque fois! Le Médecin, appelé trop tard, peut-il s'opposer au ravage d'une inflammation, qui fait des progrès d'autant plus rapides, que le sujet est fort, à la fleur de l'âge, chargé de sucs nourriciers, surtout, quand on n'a pas rappelé la Nature à de justes bornes. pour obtenir une vraie coction, dans un tems propre à cette élaboration? Si dans cette circonstance, il ne s'y établit pas une gangrène mortelle, il en résulte une suppuration : c'est ce qu'on voit arriver quelquefois dans les inflammations de la gorge, de la poitrine, du bas-ventre, &c. (34.)

LXVII. On voit combien, en pareilles circonstances (66.), la *Médecine agissante* est préférable à l'*expectante*. Les efforts de la Nature, sont alors inutiles, & même pernicioeux. Il n'y a que l'art qui puisse les modifier : sans lui, à l'engorgement & à la stagnation des liquides, succède bientôt, l'extinction de l'action organique des vaisseaux, & tout concourt à accélérer la gangrène. Trop ou trop peu d'activité de la part de la Nature, pour travailler à cette coction nécessaire à la crise, suffit pour donner lieu à la suppuration, qui semble n'être que le produit d'une Nature à demi-victorieuse ; mais si elle ne parvient pas à se délivrer de ce dépôt, par des voies inattendues ou connues, elle doit être aidée, si on veut la mettre à l'abri de la résorption & de la putrescence, &c. C'est le cas d'un trépan appliqué à la suite d'une chute, d'un coup à la tête, de l'ouverture d'un dépôt à la gorge, de l'opération de l'empyème, &c.

LXVIII. L'art ne peut rien contre les suites funestes d'une gangrène interne, dans quelques maladies que ce soit. Dans celles ci (61.), comme dans les autres, dès qu'elle est imminente, la Nature, presque vaincue par le défaut de forces oscillatoires, attend un secours prompt, & la stagnation prochaine des fluides indique la nécessité de ranimer l'action organique des vaisseaux, de modérer les mouvements intestins & de s'opposer à la stase gangréneuse des fluides, qui ne circulent guères. Tel est l'effet du *Quinquina*, du *Camphre*, qui est le calmant le plus assuré (a) : car on doit craindre les *narcotiques* dans les grandes douleurs inflammatoires, qui menacent de gangrène. Mr. VANSWIETEN a vu l'*opium* accélérer la gangrène dans une pleurésie (b). D'une part, il suspend les évacuations, & augmente l'activité de la Nature, & de l'autre, tandis qu'il assoupit les sens & calme la douleur, l'humeur arrêtée dans la partie malade, s'y fixe de plus en plus & bientôt la gangrène s'en empare.

LXIX. Quel doit être le devoir du Médecin dans les maladies *inflammatoires-impures*, regardées telles, parce qu'elles dépendent d'une humeur âcre, hétérogène, reçue par contagion, ou acquise par la retenue des humeurs excrémentitielles, comme celle de l'insensible transpiration, &c. ? Quand ces causes n'établissent qu'une fièvre bénigne, la Nature seule, dompte & expulse le miasme, ou la matière hétérogène. Mais le Mé-

(a) LIEUTAUD, Précis de Méd. pratiqu. tom. I. pag. 50.

(b) VANSWIET. tom. I. pag. 372, 373.

decin doit agir, quand elle est d'un caractère septique, dont la suite est souvent une gangrène mortelle. La putridité des humeurs, leur dissolution & tous les symptômes, qui en résultent, différencient ces maladies, des *inflammatoires-pures* (61. & suiv.). Dans celles-là, on voit souvent une Nature abbatuë, qui fait, pour ainsi dire, les derniers efforts pour vaincre l'ennemi sous lequel elle succombe, tant elle est harcelée de toute part ! Il faut donc la défendre dans ce danger extrême, où le principe de la vie est fréquemment atteint, ou du moins, si menacé, que, dès la première invasion, déjà tout est à craindre. Rien ne relève les forces du malade, qu'il n'a pas perduës par des évacuations excessives. Tous les efforts de l'art doivent combattre pour la Nature, qu'on parvient quelquefois à rappeler à elle-même, dans ces circonstances, où tout prouve le désordre de la circulation. Le sang est rarement coëneux, souvent recouvert d'une pelli-cule mince, bleuâtre, verdâtre, sans consistance; la partie globuleuse ne fait qu'une gelée de même couleur, & dans le fond, c'est une masse noire, obscure : ou, semblable à la gelée de groseilles, c'est un sang rouge clair, dissout, dont la surface paroît plus épaisse & plus tenace. (c) Jusqu'au 4e. ou 5e. jour, ce ne sont quelquefois que les symptômes d'une fièvre maligne-inflammatoire la plus décidée; alors paroissent les signes de l'inflammation de la peau, plus ou moins étendue, ou dans quelques-uns de ses points, & tout paroît changer de face, comme on voit dans la petite vérole,

(c) HUXHAM, Essai sur les fièvres.

la rougeole, l'érépipèle, la miliaire, la peste même.

LXX. Il arrive cependant dans quelques-unes, que le symptôme pathognomonique se déclare avec la fièvre. Tel est l'érépipèle, la scarlatine, le mal de gorge gangréneux. Cette espèce d'inflammation (69.) est quelquefois interne, sur les viscères même essentiels à la vie. Alors tout est allarmant, & rarement la Nature est victorieuse, parce qu'ils ne tardent pas à tomber dans une pourriture mortelle. Le lieu de la douleur & de la chaleur, & la lésion des fonctions, indiquent le siège du mal. C'est ce qu'on observe dans la pleuro-pérripneumonie maligne, dont la terminaison est ordinairement une gangrène prompte, qui arrive en peu de jours. On a vu des épidémies où elle arrivoit avant le 5^e.

LXXI. L'observation & l'expérience ont fait voir que tous les symptômes de ces maladies (70.) sont portés, en peu de tems, à un degré d'intensité, qu'on n'observe guères dans les maladies ordinaires. Elles parcourent plus ou moins rapidement leurs quatre périodes. On fait que le premier de la petite vérole, de la rougeole, de la miliaire, est communément de quatre jours. Il arrive que parmi celles-ci, il n'est pas de si longue durée. La septicité du miasme, ou la causticité de l'humeur fébrile est quelquefois portée à un si haut degré, qu'elle se manifeste les premiers jours. C'est ce qu'on a vu quelquefois arriver dans la petite vérole, dans la miliaire laiteuse, qui, chez des femmes d'une foible & mauvaise constitution, a fait des ravages si rapides, que l'art n'a pu les empêcher.

LXXII. C'est dans ces maladies (70. 71.), que les forces de la Nature sont souvent en défaut : mais leur caractère n'est pas toujours si malin. Il en est, qui dans des sujets bien constitués, robustes, pléthoriques, à la fleur de l'âge, ne présentent, dans leur premier période, qu'un surcroît de forces qu'il faut maîtriser, ou c'est une saburre décidée, qui ne peut que troubler l'action bienfaisante de la Nature. C'est ce qu'on a si souvent lieu d'observer dans la petite vérole, la rougeole, la miliaire, &c. On voit au contraire, dans un sujet foible, cacochime, &c. & dans ce même période, des symptômes, qui ne sont que des foibles mouvements d'une Nature moins active & peu capables de résister. Le Médecin doit ranimer son action, s'il veut empêcher qu'elle ne succombe. C'est le moyen de la mettre en état de pousser à la peau le miasme, qui la tracasse & qui bouleverse tout. Le trouble est extrême, quand le levain variolique a porté la dissolution dans toute la masse. Il est vrai qu'alors une partie du miasme se porte à la peau; mais sous qu'elle forme? Sous celles de phlicènes gangréneuses, livides, noires, accompagnées d'hémorragies, qui terminent bientôt la vie du malade. On sent combien un Médecin doit prévenir, s'il le peut, des accidents aussi funestes.

LXXIII. Les autres maladies éruptives, si nous en exceptons la miliaire maligne, n'ont pas une marche aussi funeste (70 72.). Cette dernière, dès son invasion à son déclin, exige plus de l'art que de la Nature; ses mouvements sont enchaînés dans leur source, il n'y a que le Médecin qui

puisse quelquefois les dégager. Il est des rougeoles épidémiques qui entrent quelquefois dans la même classe. Il est rare que celle-ci tuë dans le tems de l'incubation & de l'éruption. C'est souvent dans le déclin, ou par ses suites, qu'on observe une funeste issuë. Loin de perdre de vuë, dans les premiers tems, les mouvements éruptifs, on les favorise, si les circonstances s'y opposent, si la peau ne se prête pas à la réception du virus. On a vû un bain chaud ou tiède sauver des malades, prêts à succomber à la retenuë ou au refoulement du miasme variolique; il en est de même de la rougeole, de la miliaire, &c.

LXXIV. On conçoit aisément (70. à 73.), qu'il n'y a que ces maladies (73.), qui sont d'un mauvais caractère & malignes, qu'on ne puisse pas abandonner aux seules ressources d'une Nature peu active, languissante ou trop surchargée pour vaincre seule. Les autres inflammatoires *impures & malignes*, sont du nombre de ces défordres aussi dangereux & aussi terribles par leurs suites. Les maux de gorge gangréneux, les fluxions de poitrine érépiselateuses, la peste, ont besoin de secours bien prompts, quoique cette dernière, abandonnée par nécessité aux soins de la Nature, malgré la violence de ses symptômes, n'ait pas toujours donné la mort. Les premiers périodes de ces maladies & leurs symptômes, qui partent souvent de l'impression faite sur le principe de la vie ou vers les forces centrales, mises presque dans les entraves, attendent tout de l'art & peu de la Nature: tant la matière hétérogène a troublé les fonctions de l'économie animale! Ce

font aussi ces moments que le Médecin doit saisir; sans quoi, il ne verra que des désordres se succéder, sans qu'il puisse espérer une heureuse crise.

LXXV. Une éruption complète, qui se soutient, décide souvent du sort heureux du malade; mais si elle ne se fait que lentement & à demi, comme il arrive quelquefois dans la petite vérole, alors la Nature trop ou trop peu active, quoiqu'elle soit déjà dans le second période de la maladie, ne parviendra pas à achever cette éruption nécessaire par elle-même : elle veut être aidée. L'expérience a démontré que le Médecin, venant à son secours, détermine l'éruption de la petite vérole, par une déplétion considérable des vaisseaux. SYDENHAM a démontré tout le succès de l'*Opium* prudemment administré en pareil cas. J'ai vu le syrop de diacode faire pulluler une éruption tardive, & retirer un enfant de quatre ans, d'une affection comateuse, due au virus variolique, que la Nature ne pouvoit pousser à la peau. Je ne l'ai prescrit qu'à l'exemple de SYDENHAM. L'art a fait reparoître des bubons pestilentiels, qui avoient disparus tout-à-coup, &c.

LXXVI. Il est de ces maladies (ibid.) dont le 3^e. période est à craindre. Celui de la petite vérole confluente, appelé le tems de suppuration, fait quelquefois bien du ravage. Les pustules s'attaisissent, le pus, s'il est fait, repasse dans le sang, la salivation cesse, les pieds & les mains, chez les adultes, ne se gonflent pas, il ne survient point une diarrhée bienfaisante, qui y supplée, la gorge s'embarasse, la voix est rauque, le malade n'a-

vale plus, le délire, l'assoupissement se succèdent, le visage se défenfle. Tout prouve le désordre de l'œconomie animale. Le malade n'a plus la figure humaine, sa face blafarde, tanée, desséchée, ressemble à celle d'un cadavre, qui a éprouvé l'impression du feu, ses yeux, dont les paupières sont collées, sont fermés à la lumière (d). Quel n'est pas le danger, qui le menace, si à ces symptômes succèdent des défaillances, des mouvements convulsifs, des tremblements, une toux importune & glapissante, un affaissement de toute la superficie de la peau, & ce qui prouve l'extinction prochaine des forces vitales, le refroidissement des extrémités? On peut dire que dans ces tristes & fâcheuses circonstances, la Nature est presque vaincue, & qu'il faut des secours bien puissans & administrés à propos par un Médecin éclairé, pour éloigner la mort, qui paroît inévitable, & souvent même, les remèdes les plus efficaces sont sans effets. On a souvent fait cette triste épreuve dans le traitement de ces malades, attaqués de la peste, chez lesquels les bubons pestilentiels ne suppurent pas & disparoissent tout-à-coup. La fièvre secondaire de cette petite vérole dont nous parlons, devient l'objet de l'attention d'un Médecin, quoique l'appareil des symptômes mentionnés ne soit établi qu'à demi. Il est des moments d'agir qu'il seroit dangereux de laisser échapper & qui décident du sort du malade. Cette fièvre secondaire, considérée comme une *phlogistique pu-*

(d) *Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum est. VIRGIL.*

tride, présente à la *Médecine agissante* les mêmes vûes curatives (60.) que cette dernière.

LXXVII. On doit se conduire sur le même plan (58. à 60.), dans le second & troisiéme période des inflammations gangréneuses, où la *Médecine agissante* ne peut rien accorder à l'*expectation*. S'opposer à l'établissement de la gangréne, la borner, si elle a lieu, faciliter la chute des escharres gangréneuses, comme dans les maux de gorge de cette nature, où l'on a vû plus d'une fois l'exfoliation de l'intérieur de la gorge, c'est le devoir d'un Médecin qui fait agir à propos. Voyez MARTEAU, HUXHAM, *des maux de gorge gangréneux*.

LXXVIII. J'ai démontré jusqu'ici (47. à 77.), qu'il est des circonstances, où l'art, malgré l'activité de la Nature dans les maladies aiguës, doit agir à propos, & qu'on ne peut pas toujours être spectateur oisif; que cet art est nécessaire en deux occasions. 1°. Quand la coction & la crise sont empêchées ou retardées, ou par la trop grande vigueur ou la foiblesse des forces naturelles, ou par l'abondance ou la malignité de l'humeur morbifique. 2°. Quand la crise est imparfaite & ne chasse pas entièrement la cause de la maladie, & qu'il en résulte des rechûtes. Si ces occasions n'ont pas lieu, la Nature seule guérit les maladies aiguës. Il n'en est pas de même des affections chroniques.

LXXIX. La Nature, dans la plupart de ces maladies (78.), est dans un état passif. La dimi-

nution de la chaleur, sensible par le froid dont se plaignent les malades, prouve que la circulation est ralentie, que les forces vitales sont altérées, sans vigueur; que les efforts que fait la Nature, sont foibles: s'ils sont plus vifs, ils sont le produit de l'augmentation du désordre. Dans la plupart, on observe un relâchement manifeste dans les solides; les fluides sont peu chargés de molécules ignées, ils sont peu actifs, vappides. Le fluide nerveux est analogue à l'inertie des sucs dont il tire sa source. Il est cependant des maladies de ce genre, dans lesquelles la Nature n'est que trop active. Telles sont ces fièvres lentes, dûes à l'ulcération d'un viscère, ou à la dissolution des humeurs, qui s'oppose à la réparation nécessaire & relative à la déperdition, d'où résulte enfin le terme fatal, qui arrive, sans qu'il y ait d'autres désordres, qu'un dessèchement des solides. Telles sont encore ces fièvres hectiques, qui sans ulcération, sont entretenues par un vice acrimonieux de sucs nourriciers, reproduits chaque jour, ou parce qu'ils acquièrent dans les premières voies cette qualité pernicieuse, ou parce qu'ils ne sont pas assez animalisés dans les poumons obstrués, durcis, flétris & sans action.

LXXX. Dans ces circonstances (79.), le malade passe de la fièvre lente à l'amaigrissement, de-là au marasme, & il vit languissamment jusqu'à ce que le feu & l'esprit vital, perdant chaque jour de leurs forces & de leur énergie, manquant enfin, ne laissent plus d'autres ressources au malade, que de terminer paisiblement sa carrière. Les maladies, qui ont pour cause une acrimonie

particulière, telle que l'écroüelleuse, la scorbutique, la rachitique, la syphilitique, la rhumatifante & gouteuse, sont autant de désordres de la machine humaine, dans lesquels la Nature est presque toujours passive; parce que ce sont autant d'acrimonies, contre lesquelles elle paroît se soulever pour accélérer sa perte. Ses mouvements sont chaque jour l'instrument de sa destruction. La cause est indomptable par la Nature toujours irritée. Ses organes en souffrent & s'altèrent: c'est ainsi qu'elle est censée passive dans son activité.

LXXXI On voit que dans ces désordres (78. à 80.) de l'œconomie animale, la *Médecine agissante* est préférable à l'*expectante*. Ces maladies (ibid.) ont trois périodes d'autant plus remarquables, que laissées à elles-mêmes & parvenues au troisième, elles sont presque toujours incurables. Elles paroissent quelquefois sous le voile d'une santé passable; d'où il arrive que leur premier période est déjà bien avancé, qu'on n'y a pas encore apporté aucun secours. Prenons pour exemple, les maladies dues à l'épuisement, les cachectiques, que la masturbation, les passions tristes, les vices de l'air, la mauvaise qualité des aliments, le grand âge, l'abus des liqueurs spiritueuses, &c. ont produites.

LXXXII. Si l'on fait attention à tout ce qui se passe dans le premier période de ces maladies (81.), on verra que tout dépend de la lenteur avec laquelle la Nature fait ses fonctions. Les vices des digestions sont les premiers, qui se présentent. L'appétit diminue. On sent des pésan-

teurs à l'estomac, peu de tems après le repas. Les flatuosités fatiguent. Les malades ont des renvois fréquents, acides, pâteux, insipides, nidoreux, fétides. Il survient bientôt des nausées, des vomissements. Les forces diminuent, le pouls est petit & languissant : il y a des douleurs de tête, une pesanteur au sommeil ; on se plaint de brisement de membres, de lassitudes. La diminution de la chaleur prouve le défaut de molécules ignées, qui vivifient l'animal. Exceptons en le cas d'acrimonie putride, comme dans les éthifies, le scorbut, &c. Les sécrétions & excrétions se font mal ; ajoutons que si la poitrine, ou le bas-ventre sont obstrués, la respiration est gênée, il y a de la toux, de l'oppression, des sentimens de douleurs plus ou moins profondes, &c.

LXXXIII. La progression de ces symptômes (82) est si lente, comme je viens de le dire, que le malade ne sent point lui-même son état. On juge bien cependant que dans une telle situation, où les ressources de l'art peuvent tout, la Nature inactive, ne peut rien sans les secours qu'il doit lui apporter.

LXXXIV. Le deuxième degré de ces maladies, plus sensible par l'augmentation des accidents (82.), fait voir que l'économie animale se dérange de plus en plus. Jettons un coup d'œil sur le tableau que les observateurs nous ont tracé, & nous jugerons de l'inactivité de cet agent bien-faisant. Le malade est foible, une langueur mourante annonce son déclin, la respiration plus gênée, plus courte, plus fréquente, plus labo-

rieuse par le moindre exercice, sur-tout, s'il faut monter, une voix entrecoupée, une parole fatigante, un esprit inquiet, triste, fâcheux, hébété, la mauvaise humeur, un tein plus pâle, plus défiguré, un visage plus tiré, un pouls irrégulier, presque toujours fébrile, le défaut d'appetit, le dérangement des premières voies, des sueurs, suite de la foiblesse, de mauvaises digestions, & du peu de consistance des fluides, l'enflure des jambes, l'amaigrissement, la bouffissure, annoncent que le troisième degré des maladies d'épuisement est prochain, que l'incurabilité avance à grands pas, & qu'elle est décidée, quand le malade manque de forces, qu'il ne peut plus se lever, qu'il doit se tenir couché sur le dos, que la voix est éteinte, la parole lente, le pouls très foible, très précipité, qu'il y a des défaillances, des syncopes, précédées & suivies de la foiblesse de la vue & des autres sens, du froid des extrémités.

LXXXV. Le second période des maladies cachectiques ne diffère guères de celui dont je viens de parler (84.). Il y a de plus, des pesanteurs de tête, une pente au sommeil, les malades ne peuvent plus être couchés, ils doivent se tenir assis, les dégoûts augmentent, l'appétit est dépravé, il y a des anxietés continuelles, des sentimens de défaillance après le repas, des suffocations, un gonflement des hypocondres, des flatuosités, une soif plus ou moins ardente, & une fièvre lente se déclare vers le soir par des frissons irréguliers. Ajoutons à ces désordres, celui du cours des urines, qui diminuent de jour

en jour, elles sont plus épaisses, plus blanchâtres, rougeâtres, briquetées, rares. Bientôt le mal empire, des palpitations, des étouffements au moindre mouvement, une respiration constamment laborieuse, un gonflement extrême, des épanchements dans les cavités, épanchements qui augmentent chaque jour; des digestions toujours traversées, des dégoûts pour tout ce qui peut réparer les forces qui s'éteignent à vue d'œil, sont des preuves que la Nature n'a plus de ressources, & que le Médecin n'a que des foibles & inutiles secours à lui donner, s'il n'a pû, dans un tems, où elle étoit moins passive, la relever de l'état de dépérissement vers lequel elle s'acheminoit.

LXXXVI. Il en est de même de ces maladies, duës au défaut de mouvements, soit des organes vitaux, soit des muscles, où le feu inné est affoibli, ou prêt à s'éteindre. Telles sont les apoplexies, les paralysies, les affections convulsives, les syncopes, les lypothimies. Ces maladies ont également leurs trois périodes, & leur marche assure que la Nature, vraiment passive, attend des secours prompts, sans lesquels elle succombe presque toujours. Dans les unes, la faiblesse, l'engourdissement, le tremblement des parties, les fourmillements, les douleurs, les picotements, la difficulté du mouvement, le sentiment émoussé, sont les symptômes qui caractérisent le premier période: le second est marqué par l'accroissement de ce désordre: l'absence de la douleur, la perte du mouvement, l'insensibilité du tact, la sensation du froid, l'extinction du mouvement & du sentiment, l'atrophie des parties, ou leur cedème,

la diminution de la chaleur naturelle, sont bientôt suivies d'affections gangréneuses, qui terminent leur troisième période. Qu'on juge si la *Médecine agissante* doit tarder dans de telles circonstances à s'opposer aux premiers progrès d'une maladie si funeste ? Il en est de même des autres : leurs causes sont quelquefois si graves, si opiniâtres, qu'il est souvent impossible, & toujours très-difficile d'y remédier.

LXXXVII. Si l'on doit secourir la Nature plus ou moins passive dans ces circonstances (75. à 86.), il en est où son activité destructive doit être ralentie, suspendue, pour ainsi dire enchaînée. Il n'est qu'un Médecin qui puisse ici procurer ces bien-être. Telles sont les indications dans les dérangements des premières voies, produits par les crudités, les vers, les poisons; dans les affections des voies urinaires, entretenues par un calcul; dans celles des viscères, comme du foie, dues à un calcul biliaire, aux obstructions invétérées, à la crispation des nerfs, à l'irrégularité du cours des esprits animaux, &c. Il en est de même dans le cas d'hémorragies abondantes, entretenues par un faux germe, une môle, le décollement d'une portion de l'arrière-faix; quand elles sont simplement utérines, & dues à l'inertie de la matrice, dont les vaisseaux sont béants & ne peuvent se contracter; ou quand ces vaisseaux, par quelques autres causes, sont relâchés, déchirés ou coupés. Ce sont-là des cas, où les efforts de la Nature sont sans effets, & où le Médecin doit agir.

LXXXVIII. La Nature n'est passive dans pres-

que toutes les affections chroniques, que parce que la chaleur innée, naturelle, ce feu vital, qui la soutient, n'est plus entretenue, ni renouvelée, à mesure qu'elle se consume. Que de causes peuvent l'affoiblir & l'éteindre ! On voit dans les maladies d'épuisement, comme dans les féreuses & les cachectiques, & celles par défaut de mouvement vital & musculaire, que les pertes excessives de sang ou de sucs lymphatiques, les supurations habituelles, les longues & pénibles convalescences, après avoir essuyé des maladies qui ont épuisé les forces, qu'un exercice continuel & laborieux, des contentions d'esprit, les passions de l'ame, les mauvaises digestions, l'abus des aqueux-tièdes, des spiritueux, le mauvais air, ses vicissitudes, ses exhalaisons putrides, des évacuations, des écoulements supprimés, sont autant de causes propres à procurer un relâchement des fibres, un sang peu élaboré, & seulement renouvelé par des sucs trop ou trop peu animalisés pour lui rendre sa consistance propre à réparer ses pertes & celles des solides, dont l'inertie & l'inactivité ne fournissent qu'à peine ce fluide éthéré, qui doit parcourir les nerfs, d'où les forces vitales & le mouvement musculaire tirent leur action.

LXXXIX. On ne doute pas qu'il ne faille en ceci (88.) rendre à la Nature de quoi se prêter à concourir aux vûes du Médecin ; qu'il faut rallumer ce feu presque éteint, ou fort affoibli ; qu'on doit lever les obstacles, qui s'opposent aux mouvements progressifs & intestins des fluides, rétablir le ton des solides relâchés, les réparer, s'il est possible, quand ils sont détruits, ulcérés, &

par ce moyen tarir la source des matières, devenues septiques, dissolvantes, & qui pervertissent toute la masse. On voit, par la même raison, qu'on doit évacuer la saburre des premières voies, selon les circonstances qui se présentent; qu'il faut rendre au sang son air fixe, son lien, sa consistance, augmenter ou diminuer la sensibilité, l'irritabilité des nerfs, fortifier ou relâcher les fibres, selon le plus ou moins de tension ou de relâchement, selon leur oscillation plus ou moins forte, comme il arrive dans les affections vaporeuses, hypochondriacques & mélancoliques, &c.

XC. Convenons de la nécessité de rendre au sang appauvri, des sucs nourriciers & balsamiques, de révivifier ceux qui sont inertes & peu énergiques, d'en faciliter la circulation, les sécrétions & les excrétions; de former des égoûts pour dépouiller la masse des matières âcres & piquantes, ou de la surabondance d'humeurs féreuses, qui engoûent le tissu muqueux, & relâchent les fibres & les viscères, énervés par d'autres causes éloignées.

XCI. Convenons encore qu'il faut tirer de sa langueur, une Nature absolument passive, dans le cas de rétention des règles par inertie; dans celui d'engorgements sanguins des vaisseaux mésentériques, par la cessation d'un flux hémorroïdal & lorsqu'une éruption rentrée, une suppression de la transpiration insensible, ont porté sur quelques parties internes, une humeur dont le séjour seroit funeste.

XCII. On fait que la Nature est vraiment passive

five dans le cas d'une collection de pus dans la poitrine, d'eau dans le bas-ventre, & que l'opération de l'empîème, de la paracenthèse, ont guérie contre toute attente, en donnant issue aux matières croupissantes & déviées.

XCIII. Enfin, il est une infinité de circonstances, où la Nature absolument passive, attend tout de l'activité du Médecin, & où celui-ci ne doit pas seulement borner ses efforts à relever les forces de cet agent bienfaisant, dans le moment, où leur faiblesse est démontrée par des défaillances, des lypothimies, des syncopes, mais s'attacher à prévenir les retours de ces accidents, à en guérir les suites. Du nombre de ces circonstances sont ces fièvres *intermittentes-malignes*, appelées par TORTI, *fièvres pernicieuses*, qui, dans chaque accès, mettent le malade dans le plus grand danger de succomber à des syncopes, à un assoupissement, à un délire phrénétique, à un *cholera-morbus*, &c., si l'on n'en arrête les progrès. Tels sont encore les miasmes putrides, qui séjournent dans les premières voies, & d'où résultent des défaillances allarmantes & dangereuses. Telles sont encore les indigestions violentes & douloureuses, la goutte remontée, les suffocations par les vapeurs de charbons de bois, & d'autres énivrantes, comme du vin, de la bière en fermentation, la submersion, l'étranglement, &c.

XCIV. L'on voit que tantôt il faut rappeler le cours des esprits animaux, tantôt calmer les spasmes, quelquefois rendre la liberté à la circulation, d'autres fois éloigner les matières fétides,

fixer l'humeur fébrile, hétérogène, l'évacuer, respirer un air plus salubre, ranimer la chaleur presque éteinte, &c.

XCV. Voilà les maladies & les circonstances (43. à 93.) dans lesquelles le Médecin peut & même doit venir au secours de la Nature, tantôt en la maîtrisant, tantôt seulement en secondant ses vûes, en favorisant ses efforts. On verra dans la troisième partie, à quels signes il reconnoîtra la route qu'il doit suivre. Examinons maintenant en quels cas, il doit préférer l'inaction prudente & nécessaire, à l'action réfléchie d'un observateur attentif & éclairé.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Quelles sont les maladies, dans lesquelles la Médecine expectante est préférable à l'agissante?

XCVI. **S**I le Médecin doit agir dans bien des circonstances, combien n'arrive-t-il pas qu'il doit être spectateur tranquille, & considérer, d'un œil attentif, la marche de la Nature, la laisser agir sans la troubler, & faire ce qu'on appelle la *Médecine d'expectation*? Sans cette prudence, fondée sur la vraie expérience, c'est bouleverser le travail de la Nature, retarder, empêcher la coction, s'opposer à la crise, ou la déranger; c'est d'une maladie guérissable, en faire une mortelle; c'est

du moins donner lieu à des langueurs, à des supurations plus fâcheuses que la première maladie; c'est donner lieu à des convalescences longues dont on ne se remét que pour sentir, toute la vie, les tristes effets d'une maladie mal conduite. On en voit un exemple dans les fièvres intermittentes, fuscitées par la Nature pour lever des obstructions invétérées, & qu'on a suspenduës ou guéries trop tôt par le *quinquina*.

XCVII. Cette inaction (96) dont la prudence & l'humanité font une loi, ne consiste pas cependant à abandonner tellement les malades aux soins de la Nature, qu'on ne leur administre aucune espèce de remèdes, mais à n'en prescrire aucun de ceux que leur énergie & leurs effets engagent à désigner par le nom d'*héroïques*, tels que les *saignées*, les *évacuants*, les *altérants*, les *vésicatoires*, les *bains tièdes*, *chauds*, *frais*, *froids*, &c.; car, quant aux *délayans*, aux *mucilagineux*, aux *tempérants*, la Nature dût-elle être laissée à elle-même, ils tiennent le premier rang dans le régime, tant pour favoriser la coction & l'évacuation de l'humeur morbifique, que pour rendre aux humeurs leur fluidité, & aux fibres musculaires, membraneuses & nerveuses, leur ton & leur souplesse naturelle. C'est principalement dans les maladies aiguës, que l'*expectation* est souvent un devoir. Il est cependant quelques affections chroniques, où le Médecin doit également se borner au rôle de *spectateur*. Les détails dans lesquels je vais entrer sur les unes & sur les autres de ces maladies & sur leurs différents tems, feront connoître les circonstances, où l'activité du Praticien seroit condamnable.

XCVIII. Le traitement des maladies aiguës exige la *Médecine expectante* (97.), quand on s'est assuré, ou que la Nature se suffit à elle-même, par la bénignité de ses symptômes, ou qu'on en aura modéré toute la véhémence, &c. C'est ainsi que dans les fièvres *phlogistiques simples*, où le mouvement du cœur & de ses vaisseaux sont plus fréquents, sans léser les fonctions du corps (a), où les solides & les fluides sont peu altérés, & la chaleur, quoiqu'augmentée, est douce & naturelle, où les symptômes sont légers, faciles à supporter & se terminent à la fin du 1^r. 2^e. 3^e. 4^e. ou 7^e. jour par une douce moiteur, une sueur, une hémorrhagie, un léger cours de ventre, un Médecin laisse la Nature à elle-même, aidée simplement du régime. Attentif à ses mouvements, il veille à la marche qu'elle tient, jusqu'à ce que la résolution ou la crise soit achevée: toujours sur ses gardes, il voit s'il doit ou modérer son activité, ou en exciter les mouvements.

XCIX. S'il arrive que par l'intensité des symptômes, on ait dû aller au-devant du trouble tumultueux de la circulation, il est cependant des tems dans ces mêmes maladies (98.), où il faut respecter le travail de la Nature; où après l'avoir mise dans le cas d'opérer une bonne coction, le Médecin doit rester tranquille. Ces tems sont ordinairement le second période de la maladie & les moments où une crise s'annonce ou se fait; lorsque la Nature se débarrasse par des sueurs, par l'expectoration, par des hémorrhagies, par

(a) BOISSIEU, des méthodes rafraîch. & échauff. pag. 7.

le flux menstruel ou les lochies , par des déjections de matières bilieuses d'une bonne consistance : parce que l'art, quelques moïens qu'il emploie pour chasser la matière fébrile, ne parviendra jamais à faire le même bien que la Nature : au contraire, il en résultera plutôt un trouble fâcheux ou mortel (66.), une maladie longue & pénible, qui se seroit terminée en peu de jours.

C. Il en est de même (99.) dans la marche des fièvres *phlogistiques putrides*, dans les fièvres *ardentes*, par exemple, dans lesquelles les vrais Médecins ont rarement poussé les saignées, au delà de deux ou trois, parce qu'on affoiblissoit trop les malades, dans une circonstance, où la cause fébrile est une matière bilieuse-putride, qui par un mouvement intestin & une agitation excessive, due autant à la grande quantité des molécules ignées, qu'à l'action & réaction des solides sur les humeurs & *vice-versâ*, il ne peut qu'en résulter une dissolution promptement gangréneuse. Dans cette fièvre, dis-je, combien ne doit on pas observer la marche de la Nature, & voir si elle a travaillé à la coction, dès qu'elle est déjà parvenue au second période (b) : puisqu'il arrive alors quelquefois des évacuations, ou des hémorrhagies abondantes

(b) *Misso verò intrâ modum sanguine, quàm citiùs possit, atquè si res postulet... , adhibitâ purgatione, concoctio reliquorum, per quorum putrescentiam morbus incressit, atquè versùs summum vigorem abit, expectanda, ut eâ peractâ, Naturæ operâ morbus judicetur, vel Naturâ id faciente, segniùs nos cocta medicemur.* FRANCISC. VALLES. *Method. med. Lib. 4 pag. 261.*

& nuisibles (c), parce qu'elles ne font point le produit d'une parfaite coction; mais l'annonce de la dissolution de la masse humorale. C'est dans le troisième période que le Médecin doit se borner au rôle d'*expectant*. Il doit alors respecter les efforts de la Nature & rester plutôt dans l'inaction, que de troubler tout par des remèdes actifs : car dans les cas, où la Nature soutient le combat & où il y a assez de rémission, parmi les redoublements, pour faire prévoir que la maladie ne se terminera pas par la mort, c'est assez d'éloigner ce qui peut traverser & bouleverser l'œuvre de la coction, & retarder ou empêcher la crise : dès qu'elle arrive, le Médecin doit être *spectateur*.

CI. S'il est un tems dans ces maladies (98), spécialement dans les fièvres *putrides-malignes*, où l'on doit rester dans l'inaction, c'est sur tout dans le début de la fièvre, dans le frisson (d) qu'il faut laisser écouler. On ne doit même rien entreprendre le premier jour, à moins que la violence de la fièvre ne menace d'autres ravages. Il m'est arrivé plus d'une fois de ne rien faire qu'après vingt-quatre heures, parce que la Nature ne paroissoit pas trop agitée, & que je voulois m'assurer, sice n'étoit point une fièvre *éphémère*. D'ailleurs, en ne précipitant rien, l'humeur fébrile acquiert déjà de la mobilité, sur tout celle des premières voies, qu'il faut quelque fois évacuer, parce qu'elle est en turgescence.

CII. Dans le premier période de ces maladies

(c) DE BOISSIEU, *ibid.* pag. 114. (d) *Id.* *ibid.* pag. 134.

(101.), après avoir fait les saignées nécessaires & évacué les matières en turgescence, on doit être attentif à ne pas charier des fucs cruds, peu élaborés, qui n'ont encore aucun degré de coction. Les Anciens ne purgeoient point avant la coction, de peur de violenter la Nature. Il est vrai qu'ils n'avoient que des purgatifs violents. Au reste, dès qu'on est persuadé que les premières voies sont nettes, employer des évacuans, c'est vouloir procurer des déjections, au moins inutiles & qui ne peuvent que détériorer l'état du malade, en épuisant ses forces. Attendons donc que la matière fébrile ait acquis cette coction parfaite (105) & qu'on en ait des preuves. Tous nos soins doivent se borner à la faciliter. S'il y a un cours de ventre bilieux, qui n'affoiblisse point, qui ne soit pas trop fréquent, sans être le produit de la coction, qu'est il mieux que de temporiser & de laisser la Nature à elle-même, jusqu'à ce que la matière morbifique ait acquis quelque mobilité & que les couloirs soient détendus, élargis, & que l'éréthisme ait cessé (e)? Ainsi dans les redoublements, le malade doit être laissé à lui même, aux simples boissons : ce tems est toujours plus ou moins allarmant, le genre nerveux est plus secoué, il y a plus de troubles, plus de fatigues.

(e) Si post emesim, attentum examen Symptomatum, abdominis excretorum, me docebat relietam formitis partem, magnâ non dari mobilitate, nullum evacuans remedium, nisi enema, ubi quotidiana deerat sedes, antè quatuor elapsos dies, præscripti. Tissot, de febre biliosa Lausanne. pag. 35. 36.

CIII. Le troisième période de ces fièvres (101.) n'est pas toujours celui qui, demande l'inaction du médecin, quoique la crise avance : mais il doit être *expectant*, quand tout se passe dans une espèce de régularité, quand les évacuations se font au bien-être du malade. Elles sont alors dépuratoires. C'est le tems de la coction. On doit donc respecter ces évacuations, sans les exciter, de crainte de troubler la marche de la Nature, qui travaille à en procurer d'autres plus salutaires, vraiment critiques. Il faut donc suspendre l'usage des évacuans, si on ne veut pas augmenter la faiblesse, en les augmentant. On laisse à la Nature le tems de se reconnoître, & l'usage des antiseptiques ne la trouble pas dans cette circonstance.

CIV. Ces fièvres (101.), parvenues au tems d'excrétion, ne permettent guères de suivre, à la lettre, la règle de conduite que donne *Hippocrate* (f), qui dit de ne point agir, quand la maladie est à la veille d'une crise, ou qu'elle est jugée ; parce que la confusion est trop grande dans le cours des humeurs & que les mouvements de la Nature sont plutôt en défaut, tant elle est affaiblie par l'action de la matière septique, confondue dans toute la masse des fluides, & dont elle ne peut se dépouiller qu'à l'aide des ressources de l'art. Cependant, dès que la crise est faite & que la fièvre a cessé, on laisse à la Nature, qui se repose, le calme dont elle a besoin, sans l'aider

(f) Quæ judicantur aut judicata sunt, nec movere, nec innovare oportet, nec medicamentis nec aliis irritamentis, sed sinere. HIPPOC. Aph. 20. Sect. 1.

même dans le cas d'un cours de ventre critique; parce que, dit DEGORTER (g), quand la crise est parfaite, ce feroit plus évacuer, qu'il n'y a de matières à expulser, & on ne la fait qu'aux dépens du malade & au détriment de ses forces, en diminuant le peu de bonnes humeurs, qui lui restent. Mais dans bien des fièvres malignes, il est rare d'observer de ces crises décidément parfaites; elles ne se font que par reprises & à la longue. C'est alors qu'on voit ces fièvres durer trente à quarante jours, & qu'une crise commencée, le quatorzième jour, n'est achevée que le trente quatrième ou quarantième. Dans ces circonstances, il arrive que la *Médecine expectante* laisse aux soins bienfaisants de la Nature, l'évacuation de la cause fébrile, quand on peut s'assurer que ses mouvements ne doivent être ni excités, ni ralentis.

CV. Les crises sont plus constantes dans les maladies *inflammatoires pures*, dans lesquelles on doit avoir les mêmes égards (98. à 104.), quant à l'*expectation*, dès qu'on a calmé la violence des symptômes, & qu'on a mis la Nature à l'aise dans le premier, ou au moins dans le second période. C'est d'elle qu'il faut attendre la résolution de la phase inflammatoire, la coction & la crise de la matière morbifique. C'est alors le tems de la laisser agir & de ne pas la troubler par de nouvelles saignées, par des sudorifiques, qui incendiroient toute la masse, irriteroient & crisperoient les solides, redoubleroit l'éréthisme du

(g) DEGORTER, *ibid.* ad Aph. 24.

genre nerveux; par des purgatifs qui seroient ici déplacés, qui troubleroient la crise, qui est à la veille de se faire par les sueurs, l'expectoration &c. Si cette crise doit se faire même par les selles, on doit être attentif à ne pas les exciter; la Nature elle-même en procure assez. Ce sont des matières épaisses, cuites, jaunes, mielleuses, semblables à la purée. Ces jours critiques, reconnus tels par *Hippocrate*, sont le 4^e. 7^e. 9^e., le 11^e. 14^e. 17^e. 20^e. 21^e. 27^e. 31^e. 34^e. 40^e. (*h*). Ces jours-là, on ne doit absolument rien faire, qui puisse troubler la Nature (*i*). Alors, ou elle travaille à la coction de l'humeur morbifique, ou celle-ci est déjà à sa maturité & prête à être expulsée. Il survient des mouvements violents, qu'on appelle *perturbationes criticae*, qu'il faut bien distinguer du trop d'intensité des symptômes. Car ce trouble critique oblige un Médecin à rester dans l'inaction & dans l'attente des évacuations bienfaisantes, que des signes d'une coction parfaite & d'une crise prochaine lui ont annoncées. On doit quelquefois porter l'attention jusqu'à ne point permettre des lavements; parce qu'il est des cas où toute espèce d'évacuation est redoutable, & où

(*h*) Judicantur febres quartâ die, septimâ, undecimâ, decima-quartâ & vigesima-primâ, quædam etiam trigessimâ & quadragessimâ. HIPPOCR. de dieb. judicat. § 9. [Id. Aph. 23. 24. Sect. 4. [Id. lib. 3. præfag. § 7. & 8. [Id. Aph. 36. Sect. 4.

(*i*) Propè dies criticos tempera te quoque ab usu opiatorum, ne Naturam tunc moveri solitam, inductâ in humoribus tarditate, opprimas & crisin impediâs. BAGLIVI, pag. 65. [Vigentibus morbis quiescere melius est. HIPPOCR. Aph. 29. Sect. 2.

dans une expectoration ou une fueur critique, le plus simple lavement retarderoit ou troubleroit bientôt l'ouvrage de la Nature. *Hippocrate* vouloit qu'ils servissent à tenir le ventre libre durant les cinq premiers jours d'une péripneumonie; mais après, il ne veut plus qu'on use de ces remèdes, parce qu'une grande évacuation par bas est dangereuse, après le 5^e. jour, & qu'elle empêche l'expectoration, qui est la crise naturelle de cette maladie (k).

CVI. Ces considérations (97. à 105.) sont de la plus grande importance. On ne peut être trop attentif à observer la marche & les mouvements de la Nature : la laisser souvent à elle-même, & voir qu'elle route elle va prendre, c'est le moyen de l'aider à propos. Non seulement dans les maladies épidémiques, il est nécessaire de bien observer; mais aussi dans les *fièvres inflammatoires* : car il est des *pleurésies* & des *péripneumonies*, &c. qui ne se terminent que par une fueur, le 7^e., quoiqu'il semble qu'on doive attendre une expectoration déjà commencée & déjà annoncée par ses signes. Il en est qui se terminent par des selles bien cuites, avant le 4^e. jour, comme dit *BOERRHAAVE*,

(k HIPPOCR. de morb. lib. 3. [Conformité de la Méd. des Anc. & des Modern. pag. 129. [Sicuti in morbis capitis alvi fluxus superveniens salutaris, ita contra, valde perniciosus in morbis pectoris, præsertim acutis. Cave igitur ne purgans medicamentum in pleuritide exhibeas. Cave pariter ne copioso clysterum usu, alvum nimis fluidam reddas. Nam, exacerbato morbo, sputum supprimetur & symptomata ingravescunt cum perniciæ ægrotantis. BAGLIVI pag. 35.

ante quartum diem (1). Pour cela, il faut observer la Nature, reconnoître par soi-même ce qui appartient à ses efforts & ce qui dépend des accidents de la maladie, sans se laisser surprendre ni par la violence des uns, ni par la fausse benignité des autres. Par exemple, il ne faut pas se décider pour l'usage des évacuans, dans les fièvres épidémiques, dont on ne voit point encore ni la portée, ni le période, ni la route critique qu'elles doivent suivre. Il faut se contenter alors de travailler à diminuer les accidents de la maladie, de surveiller la Nature, pour connoître par ses efforts, la voie qu'elle choisit pour l'expulsion de la matière morbifique qu'elle a à combattre (m).

CVII. En est-il de même (106.) des maladies *inflammatoires impures*? Elles doivent leur heureuse issue à la Nature. La petite vérole, la rougeole, la scarlatine, l'érésipèle, la miliaire, sont de ces fièvres, qui, laissées à elles-mêmes & au régime, quand elles sont bénignes, parcourent leur tems sans trouble & sans désordre. L'humeur hétérogène se dépose à la peau, y acquiert sa maturité, se dessèche & tombe en desquamation. Le Médecin qui voudroit, en pareilles circonstances, ou diminuer la fièvre par des saignées, ou évacuer les premières voies par des purgatifs, rendroit un mauvais service; il doit laisser agir le principe du mouvement, qui veille à notre conservation, surtout, s'il n'a qu'à traiter des enfants, chez

(1) Vid. BOERRHAAVE, Aph. de cogn. & curend. morb. de pleuritid. & peripneumon. (m) LOKRY, Conformité de la Médecine des Anciens & des Mod. pag. 118.

qui, il y a moins de tumulte & de trouble dans le cours des humeurs. L'expérience a prouvé plus d'une fois, qu'à la campagne, parmi les pauvres, chez qui même le secours d'un bon régime manque, ou n'est procuré qu'à demi, ceux qui en sont atteints, ne doivent leur rétablissement qu'aux efforts de la simple Nature.

CVIII. Si l'on a dû pratiquer quelques saignées dans des sujets plus vigoureux & bien constitués, dont l'âge avancé est souvent une raison, dans la petite vérole surtout, pour prendre ce parti, & éviter quelques désordres pendant le cours de la maladie, on ne doit pas moins alors laisser les malades au seul usage des boissons délaïantes, mucilagineuses &c., jusqu'à ce que la Nature victorieuse ait achevé son ouvrage, & dépouillé la masse du sang de son miasme, ou de l'humeur morbifique. L'on voit tous les jours des exemples de cette dépuration, due à la seule Nature dans la rougeole, dont la plupart des enfants & des jeunes gens sont atteints. Combien de fièvres scarlatines, d'érysipèles au visage, &c., n'ont exigé aucuns secours de l'art? Le Médecin, spectateur de leur marche régulière & bénigne, se contente d'être simple observateur.

CIX. Il l'est de même (108.) dans le second période, où l'on voit une éruption favorable. On laisse jouir la Nature de tout son pouvoir, si rien ne la traverse. Les pustules varioliques & autres, sont soutenues par le même mouvement, qui les a poussées à la superficie du corps & qui en a accéléré la maturité. C'est ce qu'on voit également

dans la miliaire-cristalline essentielle, à quelques égards près, & même dans la rouge.

CX. Le tems de la maturité, troisiéme période de cette maladie (109.), est comme on fait, le tems orageux : mais si la petite vérole est bénigne, il faut abandonner le malade aux soins de la Nature. Un Médecin qui voudroit substituer ses secours à ceux de cet agent bienfaisant (*n*), coureroit le risque d'altérer la bénignité de la maladie. On a vû plus d'une fois, que la confluyente, la maligne même, laissées à elles-mêmes par nécessité, ont eû une heureuse issue, après que les malades avoient courru le plus grand danger. Cette espèce de victoire, produite par le conflit entre la Nature & le mal le plus funeste, est une preuve que celle-là a souvent le droit de révéndiquer toute la gloire de ces guérisons miraculeuses, que l'art paroît souvent s'approprier. On a vû de même dans le tems de la contagion, que la Nature a pû vaincre le miasme pestilentiel, que des malheureux, sans secours, se sont relevés de cette maladie meurtrière, contre toute attente. Ces observations ne doivent cependant pas autôriser à se reposer toujours, dans des circonstances aussi fâcheuses, sur les soins de la Nature, & d'autant moins, que souvent le mal est si grand, ses progrès sont si rapides, que le principe actif est en défaut & ne fait que des efforts insuffisants. On ne peut être spectateur tranquille, que lorsqu'on peut s'assurer que ses mouvements tendent à une bonne fin.

(*n*) DE BOISSIEU, *ibid.* pag. 230. 231.

CXI. Quoique dans ces maladies (107. à 110.) la Nature ait bien moins de pouvoir que dans les autres (105.), parce que leurs causes sont bien plus destructrices, on a vû (ibid.) qu'il est des tems & des circonstances, où elle ne veut pas être traversée, surtout par ces remèdes dont les effets sont prompts & contraires à ses vûes. Ne seroit-ce pas en effet exposer les malades à des événements fâcheux, que d'employer quelques-uns de ces remèdes, au moment, où dans une petite vérole bénigne, la suppuration est commencée, ou sur le point de s'établir? Dans le tems où l'éruption d'une rougeole, d'une miliaire, d'un érysipèle se fait tranquillement, tandis que l'heureuse issue de la maturité & de la desquamation des pustules, appartient à la Nature?

CXII. Ce sont non seulement ces maladies aiguës (100. à 111.), parvenues à certains périodes, qui doivent être, dans quelques circonstances, confiées aux mouvements conservateurs de l'individu, mais aussi les fièvres *intermittentes*, que je mets au rang des chroniques, quand je considère leur marche, leurs progrès & leur terminaison. Aiguës par leurs accès, elles sont chroniques, par leur intermission & leur durée, qui est quelquefois très longue, quand on abandonne la cure à la Nature. J'en excepte les *printanières*, qu'on voit assez régulièrement cesser après le 7^e. accès.

CXIII. Ces dernières (112.), toujours régulières, celles qui sont d'un génie à se terminer après le 14^e. accès révolu, doivent être laissées

aux soins de la Nature, surtout après qu'on a évacué la turgescence des humeurs. On fait que chaque accès est un nouvel effort, suivi d'une sueur plus ou moins copieuse, & dont la Nature se sert, spécialement, quand la fièvre intermittente dépend de la viscosité des humeurs, qui circulent difficilement dans les vaisseaux capillaires, ou d'une légère obstruction des viscères du bas-ventre.

CXIV. On conçoit aisément que ces accès servent à broïer & à atténuer l'humeur (113.) dont l'épaississement cause l'embarras des viscères (ibid.); que l'intervalle d'un, de deux ou trois jours qu'il y a entre les paroxismes, sont comme autant de repos que la Nature se donne, pour subjuguier sans d'autres troubles, toute l'humeur fébrile. Ces causes (ibid.) sont plus opiniâtres, quand elles donnent lieu à l'*intermittente automnale*, qui doit dépurar la masse du sang, des sucres hétérogènes & trop épais, devenus tels par la dissipation des plus séreux, des plus déliés, produite par les chaleurs de l'été. La *fièvre quarte*, par exemple, qui fût souvent l'écueil du Médecin, surtout quand on l'a voulu fixer par le *quinquina*, est une de ces *fièvres automnales*, qui se guérit plutôt par les seuls efforts de la Nature, après avoir duré des mois, quelquefois des années, que par les secours de l'art. Aussi un grand Médecin (o) m'écrivit un jour, qu'il possédoit un vrai spécifique pour guérir cette fièvre; c'étoit l'*expectation*.

(o) Mr. MARET, Docteur en Médecine & Secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon.

CXV. Ces fièvres (112. à 114.) sont donc de ces maladies, qui sont du district de la *Médecine expectante*. C'est au Médecin à distinguer celles-ci d'avec celles qu'on ne peut abandonner aux soins de la Nature; puisqu'il en est qui sont si pernicieuses, que sans un prompt secours, elles tuent le malade en deux, trois ou quatre accès, par des défaillances, un coma, une phrénésie, des évacuations immodérées, qui épuisent en peu d'heures. C'est au Médecin à reconnoître, s'il peut laisser ces fièvres à elles mêmes jusqu'à ce que la matière fébrile soit mûte, travaillée, & qu'on puisse employer le spécifique avec toute sécurité. Dans le premier cas, on ne peut pas attendre le moment de la coction pour la combattre; on ne peut pas temporiser: dans l'autre au contraire, sans cette coction de la matière fébrile, on ne doit point espérer un heureux succès, de l'usage prématuré du fébrifuge. C'est pourquoi, après les remèdes généraux, s'ils sont indiqués, on attend les signes, qui nous prouvent que l'humeur morbifique est assez subjuguée pour pouvoir travailler à son expulsion, ou à corriger le reste de celle que la Nature n'a pas encore domptée.

CXVI. Si la *Médecine agissante* a des droits sur les maladies chroniques, où la Nature est plus ou moins passive, & à laquelle elle donne un nouvel essor, l'*expectante* a quelquefois été couronnée du plus heureux succès, en laissant à cette Nature le tems de travailler la matière, qui gênoit les mouvements & la réduisoit à l'inaction. Il est d'ailleurs des maladies chroniques, dont la continuité prévient des maladies plus graves, &

dont conséquemment il feroit imprudent & dangereux d'entreprendre la guérison.

CXVII. L'observation a fait voir plus d'une fois des maladies chroniques, qui se sont terminées heureusement sans aucuns secours de l'art, & d'autres où ils avoient échoués. La Nature, toute passive qu'elle étoit, ménageoit une crise, & le malade, contre son attente, se trouvoit délivré de tous ses maux. J'ai vû cette heureuse terminaison chez un hydropique. On a vû l'affection hypocondriaque céder à un flux noire (*morbis niger*) inattendu, à un cours de ventre. La mélancolie, la manie, ont eû la même issue. Aussi, dans ces maladies, il est des tems où l'on doit rester dans l'inaction, après avoir pratiqué des remèdes convenables, qui n'ont procuré que des soulagemens de peu de durée, ou qui n'ont eû aucun effet. Alors, soit que la Nature, insensiblement aidée de ce que l'art a fait, soit qu'à la longue elle soit rentrée dans tous ses droits, peu-à-peu, tout change de face à mesure qu'elle se débarrasse du poids des humeurs : elle apprend ainsi au Médecin la route qu'elle prend, & ce qu'il doit pratiquer, si elle a besoin d'être aidée.

CXVIII. Parmi les maux chroniques, qui ont des droits à la *Médecine expectante*, on doit placer les flux utérins, qui surviennent à quelques femmes d'un tempérament sanguin, surtout vers l'âge critique. Ce flux sert à les débarrasser d'une surabondance manifeste, dont la matrice étoit spécialement chargée, après avoir suspendu son flux périodique pendant quelques mois. Ce seroit,

en ce cas, tout bouleverser, que d'arrêter une hémorragie décidément critique. Tel est l'écoulement des fleurs blanches-bénignes, qui est une décharge bienfaisante, pour les personnes du sexe, qui les souffrent. Tel est encore le flux hémorroïdal, quand il n'est que modéré & régulier. C'est un assujettissement incommode : c'est un mal salutaire que l'art doit respecter, si l'on veut mettre le malade à l'abri de plus grands & de plus fâcheux (a).

CXIX. On doit être souvent Médecin spectateur, lorsqu'il s'agit d'autres écoulements de sérosités, soit par les sueurs nocturnes, qui arrivent en certains tems de l'année, soit par les pieds, les aisselles, ou les aines & derrière les oreilles, surtout chez les enfants en bas âge; dès qu'il est question d'une diarrhée periodique, qui arrive de tems en tems, d'une toux pituiteuse, qui débarasse les poumons, des éruptions dartreuses, qui reviennent chaque année, de la croute de lait, d'un ulcère, qui sert d'égoût à la Nature. Ce sont-là de ces maux chroniques qu'on ne doit point attaquer, sinon avec prudence. Les laisser tels qu'ils sont, & les regarder d'un œil indifférent, c'est agir en Médecin, qui connoit les loix de la *Medecine expectante*.

CXX. Il est des maux chroniques qu'il faut respecter pendant le paroxisme, & attendre que

(a) Hamorroides curanti diuturnas, nisi una servata fuerit, periculum est ne hydrops superveniat vel tabes. HIPPOCR. Aph. 12. Sect. 6.

la Nature ait, pour ainsi dire, élaboré & évacué la matière morbifique. Telle est la goutte. Nous devons ici imiter SYDENHAM, qui, considérant cette maladie comme une dépuration de la masse du sang, du levain arthritique, déposé sur les articulations, laissoit à la Nature le soin de la coction & de la maturité de cette humeur : il agissoit ici, comme dans le traitement des fièvres intermittentes régulières (b), qu'il ne combattoit qu'après que l'effervescence des humeurs étoit, pour ainsi dire, assoupie. Vouloir seulement calmer les douleurs dans la violence du paroxysme de la goutte, c'est retarder la coction, c'est s'opposer à l'évaporation & à l'expulsion de la matière arthritique (c).

CXXI. Enfin le parti le plus sage dans les maladies chroniques opiniâtres, rebelles, incurables, est de les abandonner aux soins de la Nature,

(b) Cum morbi fomes non solum generatus, sed in articulos jam abligatus fuerit, serò nimis vel ejusdem mutationem vel eliminationem per alias vias conabimur, cum non alia methodo foras ejecienda sit, quam eâ quam Natura præmonstrat, cui soli permittendus omnino est. Quod & in febrium intermittentium paroxysmis usu venit, quam ob eandem causam remediis non oppugnamus, nisi æstu prius confopito. &c. SYDENH. de Podagrâ. pag. 593.

(c) Quanto enim magis ægri dolores lenit, tantò magis humorum concoctioni adversatur.... tantò materiæ morbificæ expulsionì officit. Id. ibid. pag. 594.

Crises, sive Naturæ motus quos ad articulos Natura ciet, sive in acutis, sive in chronicis, religiosè observandi, nequè ab eo motu divertenda est Natura, per remedia ad vias eidem contrarias, sed curandum ut semper ad articulos omnia deponant, donec quiescat. BAGLIVI, pag. 66.

qui, quoique passive à bien des égards, travaille encore à soutenir & à conserver son individu. BAGLIVI nous fait observer, que c'est aigrir le mal par des remèdes, qui ne soulagent pas. C'est troubler les digestions, & le foie de la maladie prend chaque jour de nouvelles forces. Il ajoute même, que lorsque les fièvres & les autres maladies se prolongent & deviennent opiniâtres, il n'y a pas de meilleure méthode de guérir, que de s'abstenir de tout remède, & d'avoir soin de prescrire un régime convenable, qui soutienne la Nature & favorise une bonne digestion (d). Je l'ai vu réussir chez un sujet déjà fort avancé dans le second degré de la phtisie pulmonaire, & qui avoit fait usage des savoneux & des apéritifs, pendant plus de deux ans, sans d'autre soulagement que d'avoir arrêté les progrès du mal. Je lui conseillai de s'en tenir simplement au régime. La poitrine n'en fût pas plus altérée, & la santé s'est raffermie, quoique tous les matins, & quelquefois dans la Journée, il expectore une matière visqueuse, puriforme: sa toux ne le fatigue que le matin. Les vicissitudes de l'air lui donnent quelquefois une oppression, qui approche de l'asthme; du reste, il mange de tout ce qui se

(d) Si verò fuerit incurabilis (morbus), usu remediorum vires acquirat, agrotumque conjiciet in discrimen. Incongruis enim remediis, digestionis facultas extenuabitur & comparabitur in dies novus morbi fomes, ad ægri detrimentum. Cum febres alique morbi in longum protrahuntur tempus, nulla est ratio medendi melior quam pharmacis abstinere, adhibito tantum convenienti victu, quo foveatur Natura, nec digestionis vis attenuetur. Ita multos convalescere comperi. BAGLIVI, pag. 250. 251.

présente sans en être incommodé , mais sans reprendre de l'embonpoint. Voilà près de douze ans qu'il vit ainsi.

CXXII. Enfin la *Médecine expectante* est toujours nécessaire dans les maladies, tant aiguës que chroniques, où il y a tant de complications & tant de confusions, qu'il est presque impossible de développer qu'elle est la cause, qui trouble l'harmonie des fonctions, & quelle est la marche que va prendre la Nature, irritée de toute part; ou la somme des symptômes & des signes diagnostics, ne caractérise aucune maladie spéciale. Alors le Médecin reste spectateur oisif; sa prudence lui fait observer toutes les circonstances, qui ont précédé & qui accompagnent la maladie, pour s'assurer quelle en est la cause, quel est le viscère le plus affecté, soit essentiellement ou par sympathie, & employer des moyens curatifs, qui répondent à son attente (e)? On doit encore être dans l'*expectation*, quand il s'agit de connoître le tempérament du malade, le génie de la maladie. On peut ainsi se conduire avec méthode, & prescrire des remèdes à propos, selon qu'ils sont indiqués (f).

(e) Expectatione maximè opus est in morbis complicatis, & intricatis in quibus Medicus prudenter omnes circumstantias antecedentes & concomitantes ponderare debet, ut indagare possit in quonàm loco causa morbi præcipuè lateat, quod viscus per se patiatur vel per consensum, ut medicamenta ad causam morbi tollendam convenientia applicare possit? *Disput. ad morb. bistor. & curat. facient.* HALLERI, tom. 7. pag. 20. 21. de curatione per expectationem.

(f) Expectatione præterea opus est in omnibus morbis

CXXIII. HOFFMANN avoit tellement senti la nécessité de laisser quelquefois la Nature à elle-même, pour observer sa marche dans les maladies, qu'il donna pour première règle de conduite, d'observer avec toute l'exactitude & l'attention possible dans toutes les maladies, l'ordre & la succession de tous les efforts & mouvements que produit la Nature, & même le tems, où elle entreprend & achève d'elle-même la cure, à l'avantage du malade. Il n'excepte pas les maladies chroniques, parce que la matière morbifique demande un tems déterminé pour être préparée : il faut, dit-il, que le Médecin attende qu'il soit achevé, & qu'il ne précipite rien (g).

CXXIV. Quoiqu'il en soit, la Nature est trop peu active dans les maladies chroniques, pour qu'il s'y présente souvent des tems, qui obligent un Médecin à rester dans l'*expectation*. La plupart sont autant d'affections contre lesquelles ses mouvements ne peuvent rien, parce qu'elles consistent dans un dérangement plus ou moins sensible des solides, qui sont les principaux agents dont se sert cet être bienfaisant pour se débarrasser de ce qui lui est contraire. Cependant, je terminerai cette partie de mon Mémoire, par cette sentence rapportée par *Livius* (h), que les Médecins

tam chronicis quàm acutis, ut, exploratâ Naturâ ægri & morbi, omnia ordine, tempore & methodo conveniente, secundum indicantium suum applicentur. Id. ibid.

(g) HOFFM. Médecine raisonnée, traduction françoise, tom. 8. pag. 179. à 182.

(h) Lib. 22. cap. 18.

réussissent quelquefois mieux & sont plus utiles, en restant dans l'inaction, qu'en agissant & mettant la Nature en mouvement.

Medicos plus interdum quiete, quàm movendo atque agendo proficere.





TROISIEME PARTIE.

A quels signes le Médecin reconnoit qu'il doit agir ou rester dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remèdes?

CXXV. **L**ES symptômes qu'on observe dans une maladie, & qui en font connoître au Médecin le caractère, la cause & les effets, servent également à lui indiquer la route qu'il doit suivre dans son traitement. C'est par eux qu'il connoit l'état des humeurs & des solides, l'utilité, l'inutilité ou le danger des efforts de la Nature: c'est par eux qu'il apprend s'il doit confier les malades aux seuls soins de cet agent bienfaisant, ou s'attacher à modérer ou à exciter son activité. J'ai dit que c'étoit dans les maladies aiguës (41. à 77.), qu'il falloit saisir les moments d'agir, parce qu'ils sont précieux, & qu'ils ne se présentent souvent plus, si on les laisse échapper. *Occasio præceps.* Mais en quoi consiste principalement l'action du Médecin? Elle roule surtout sur deux points essentiels, sur l'usage de la saignée & de la purga-

tion. C'est par ces remèdes qu'on peut, ou modérer le jeu des solides, ou évacuer les humeurs dont la présence pourroit être nuisible : mais, plus ils sont capables de produire des effets avantageux, lorsqu'ils sont indiqués, plus l'on doit redouter de les employer, quand ils ne sont pas administrés par des signes décisifs.

CXXVI. L'on ne doit point douter qu'il n'y ait dans ces méthodes de guérir (125.), un milieu qu'on doit connoître, ne pas perdre de vue, & distinguer à travers ce qui pourroit le voiler. *Hippocrate*, qui l'a su, l'a transmis à la postérité. Ses écrits ne respirent que cette maxime pratique. Ses sectateurs l'ont toujours eu pour guide.

CXXVII. Les autres moyens curatifs sont ceux, dont on se sert pour aider la Nature, qui est en défaut, & dont les mouvements sont si ralentis, qu'ils ne suffisent pas pour la délivrer de ce qui trouble ses fonctions. Le principe de ces mouvements est lui-même altéré, ou parce que l'abondance des humeurs étrangères s'oppose au jeu de ces ressorts, ou parce que ces humeurs n'ont point éprouvé la modification, qui doit les rendre mobiles, ou enfin, parce que déjà élaborées, les humeurs commencent à s'échapper par les couloirs, qui doivent leur livrer passage, & ne sont pas entraînées en quantité proportionnée aux besoins de la Nature, vû la foiblesse de cet agent conservateur. Dans ces cas, on s'applique à relever ses forces, à seconder ses vues, & l'on va même quelquefois jusqu'à chercher à diminuer son travail, par l'évacuation des matières, dont la quan-

tité le rendroit infructueux. Au reste, ces moyens curatifs sont ceux là qu'on emploie dans toutes les circonstances, où la Nature est absolument passive. Je n'en parlerai que comme s'ils ne formoient qu'une classe, qui est celle des *altérants*, *internes* & *externes*. Dans cette classe sont les *expécorants*, les *cordiaux*, les *diaphorétiques*, les *anti-péridés*, les *anti-spasmodiques*, les *calmans*, les *diurétiques*, les *apéritifs*, les *toniques*, les *amers*, les *stomachiques*, les *fébrifuges*, &c. les *attractifs*, les *rubéfiants*, les *vésicatoires*, les *bains*, &c.

CXXVIII. Ces différents moyens curatifs (126. 127.) mis en usage dans les circonstances où la Nature, active ou passive, a besoin de secours, deviendroient plus préjudiciables qu'utiles, si le Médecin, peu attentif aux signes qui les indiquent, & trop lent à les saisir, dès qu'ils se présentent, donnoit inconsidérément dans le travers. C'est pourquoi, l'Académie a demandé: "*Quels étoient les signes particuliers qui disent aux Médecins d'agir à propos, ou de rester dans l'inaction?*" Je les ai divisés en cinq Chapitres. Le premier concerne les signes, qui indiquent les évacuations sanguines. Le second traitera de ceux, qui indiquent les évacuations humorales. Le troisième présentera les signes différents, qui demandent l'usage des altérants. On verra dans le quatrième les signes qui indiquent les remèdes externes, & dans le dernier, ceux qui regardent la *Médecine expectante*. C'est pour donner plus d'ordre à la discussion de la matière, que j'ai cru devoir présenter ces signes, sous ces cinq points de vue, où suivant l'exigence des cas & la variété d'indica-

tions, de complications & de contre-indications on pourra faisir les loix de la *Médecine agissant & expectante*, & les préceptes incontestables qu'elle a dictés, d'après l'expérience & les observations de plus grands Maîtres, qui se sont illustrés dans l'art de guérir.

CHAPITRE PREMIER.

Des signes qui indiquent les évacuations sanguines.

CXXIX. **O**N a vu que, dans le premier période des fièvres aiguës, il arrive fréquemment que les mouvements de la Nature sont trop tumultueux, relativement à l'âge, au tempérament du malade, à la saison, au climat qu'il habite. C'est ce qui fait que souvent dans la première impétuosité d'une fièvre simplement *phlogistique*, on doit au moins pratiquer une saignée, si le sujet est pléthorique (i), s'il a essuyé des fatigues, ou s'il s'est exposé à la chaleur du soleil, ou à tout ce qui peut incendier le sang; si le sujet est jeune, robuste, s'il s'est nourri d'aliments de bons sucs, s'il mène une vie sédentaire, s'il est dans le cas d'une suppression d'évacuations sanguines. Les maux de

(i) In acutis morbis venam secabis, si vehemens appareat morbus, & qui ipsum habeant, in ætatis vigore fuerint & robur ipsis adfuerit. HIPPOC. de vict. acut. §. 36. vers. 15. art. 35. [GLASS. de febribus, pag. 59. 60. Ibid. pag. 86. 87.]

tête & de reins, les lassitudes spontanées, l'accablement extrême, la rougeur, le gonflement du visage, de la gorge, du col, le délire, une ardeur intérieure, avec un battement incommode des artères, les yeux rouges & enflammés, le pouls plein, plus ou moins tendu, la difficulté de respirer, indiquent d'autant plus la saignée, que la fièvre passe les bornes d'une éphémère & prend le caractère d'une synoque simple. Alors on répète la saignée, dans le premier période, jusqu'à ce qu'il y ait moins d'éréthisme, moins d'irritation, moins de chaleur, de sécheresse, d'aridité à la peau, moins d'anxiétés (*k*), que la langue s'humecte, que le pouls devienne plus souple, plus mol, moins accéléré. Cette répétition de la saignée doit correspondre aux forces du malade.

CXXX. La même conduite (129) doit avoir lieu dans la fièvre ardente, où à peine une saignée trouve quelquefois place dans cette circonstance, qui annonce une pléthore marquée, les signes d'une inflammation, une ardeur intolérable, une rarefaction excessive (*l*), comme le remarque BOERHAAVE & son illustre Commentateur.

CXXXI. C'est surtout dans les fièvres du genre de inflammatoires, où le sang a acquis une diathèse phlogistique, qu'on doit être attentif à di-

(*k*) Conformit. de la Méd. des Anc. & des Modern^{es} pag. 141.

(*l*) V. S. Si morbi initium, plethoræ indicia, inflammationis singularis signa, calor intolerabilis, rarefactio nimia, revulsio necessaria, &c. BOERRH. Aph. 743. VANSWIET. tom. 2. pag. 496.

riger les mouvements de la Nature. Si l'intensité des symptômes (129.) (m), qui caractérisent la violence de la fièvre prouvent qu'il y a à craindre des transports au cerveau, des engorgements & des stases, dans les viscères, d'où resulteroient des ruptures des vaisseaux, une gangrène prompte, sans qu'il y ait à espérer le moindre signe de coction, on ne doit point hésiter de pratiquer les saignées, en raison de l'excès de l'action de la Nature, d'autant plus qu'on est en droit d'appréhender les désordres, quand le sujet est à la fleur de l'âge, fort en embonpoint, accoutumé à la bonne chère & très-vigoureux; parce qu'alors ses fibres ont plus de tension que de relâchement. La saison, le climat, présentent quelquefois la même indication: les fièvres ont alors un début véhément, la raréfaction, jointe à la densité inflammatoire du sang, prouvent qu'il est indispensable de désemplir les vaisseaux, dans ce premier période (n), surtout si les redoublement sont accompagnés des symptômes alarmants (129.). Un mal de tête insupportable, des yeux vifs, animés, un visage rouge, enflammé, si le sang est couvert

(m) Ut ut sit convenit V. S. potissimum in eis febribus, in quibus repentina & impetuosa est sanguinis nimium quantum turgentis urgentisque commotio cum pectoris oppressione, pulsu valido, duro in subjectis præcipue junioribus, sanguine turgidis, valde plethoricis, temperamento calido præditis & vehementi animi aut corporis commotione REGA, method medend pag 388.

(n) Vide CELS fol. 78. [Ergo vehemens febris, ubi rnet corpus, plenæque venæ tument, sanguinis detractionem requirit, omnesque acuti morbi, qui modò non infirmitate, sed onere nocent. REG ibid.

d'une coëne ténace, épaisse, &c., s'il y a assouplissement, délire, des pulsations aux carotides, plus accélérées que celles du pouls, si une hémorragie est imprudemment arrêtée, comme j'ai vu arriver, ou si elle ne s'annonce que goutte à goutte. Sans la saignée, il se fait un transport, une irruption du sang au cerveau, ou vers un autre viscère essentiel à la vie, & le danger est pressant. Ici la saignée du pied, celle de la jugulaire, sont préférables à toute autre.

CXXXII. Tel étoit (131.) la règle d'*Hippocrate*, qui ne saignoit que pour réprimer les efforts trop violents de la Nature. Les hémorragies qu'il avoit observé très-avantageuses, les premiers jours de ces maladies, quand il y avoit trop de véhémence dans les symptômes, quand elles étoient accompagnées de grande douleur, d'une difficulté de respirer, étoient pour lui des indices d'aider en cela la Nature, principalement si rien ne promettoit ces effets salutaires (o), s'il y avoit trop de confusion dans la marche des symptômes. C'étoit là le moyen de la rappeler aux bornes requises, pour obtenir une bonne coction.

CXXXIII. La saignée peut-elle avoir lieu, si le malade est dans cet abattement dont parle *SYDENHAM* (p), & qui n'a d'autres causes qu'un engorgement de tous les vaisseaux, par une abon-

(o) C'est ici le cas de lui ouvrir par la lancette une route plus ample, à moins qu'on ne puisse rendre l'hémorragie assez abondante par le relâchement des parties. *Abus de la saignée.* pag. 51.

(p) *SYDENH.* de nov. febris ingref. pag. 541. 542.

dance de sang si considérable, que les forces du cœur ne fussent pas pour s'en décharger ? Alors le pouls est si petit, si concentré, qu'on a peine à le sentir. Les veines ne paroissent pas gonflées, la face est naturelle, la chaleur est modérée, le mouvement du pouls n'est guères accéléré ; dans ce cas, les causes de la pléthore ont précédé, le tempérament & le genre de vie du malade, annoncent l'abondance du sang. La suppression des évacuations sanguines a eû lieu. Alors on sent que les forces de la Nature sont trop opprimées par réplétion (*q*), que la saignée les ranimera, que le pouls se développera, & que la fièvre deviendra suffisante (*r*). C'est de là, dit BOERRHAAVE, qu'il arrive que la saignée est souvent un moyen de ranimer les esprits, & de rétablir dans toute sa force, un malade foible & languissant dans le commencement (*f*).

CXXXIV. C'est donc dans le premier période (132. 133.) des fièvres aiguës sanguines, quelquefois dans le commencement du second, qu'on doit ainsi modérer les efforts trop vifs de la Nature. La violence de la fièvre doit encore y engager dans l'accroissement de la maladie ; à moins de cela, il n'est plus tems de la pratiquer, surtout

(*q*) A repletionē, quicumque morbi sunt, evacuatio sanat. HIPPOCR. Aph. 22. Sect. 2.

(*r*) Scilicet tunc onere humorum levato, corporis vis agilior fit promptiorque ad residui morbi depulsionem, quæ posterioribus diebus, cum venæ sectio inutilis est, futura laboriosa est. LOMMIUS, de febribus. pag. 19.

(*f*) Conformité de la Médecine des Anc. & des Mod. pag. 358. 359.

si l'on n'est guères éloigné du 3^e. période. Alors c'est tout bouleverser & la coction & la crise (a). Les anciens, attentifs à ne pas troubler la Nature dans son ouvrage, ne saignoient presque jamais après le 4^e. jour (b).

CXXXV. Ces fièvres (134.) sont les *synoques simple & putride inflammatoire* de BOERRHAAVE (c). La petite vérole n'en est pas exceptée, si dans la première invasion, elle prend le caractère de ces fièvres, s'il y a une pléthore vraie ou fausse. Dans ces cas, dit HUXHAM (d), le pouls fréquent, plein & dur, la respiration courte & laborieuse, la chaleur excessive, l'urine haute en couleur, la soif extrême, la langue sèche & sale, les yeux rouges, étincelants, la douleur extrêmement aiguë de la tête, du dos, des reins & des lombes, le bâtement sensible des carotides, exigent la saignée. Avec de tels symptômes (129), il faut saigner même dans la peste, ou dans toute autre maladie que ce soit, pour prévenir les suites dangereuses de la diathèse inflammatoire du sang, toujours à craindre, quand on néglige les saignées. Il arrive même que dans la fièvre secondaire de la petite vérole confluente, où quelquefois les signes d'une agitation excessive de la masse du sang (ibid.) se rencontrent,

(a) Scilicet, cum patris humor, iam penè totius vi Naturæ concoctus, separat usquè est, turbatis, missione sanguinis, succis venarum. cum benigno permiscetur, totumquè Naturæ subvertitur institutum. LOMMIUS, ibid. pag. 20. (b) Abus de la saignée, pag. 35. (c) VANSWIETEN, de Synocho putridâ. (d) HUXHAM, Essai sur les fièvres, pag. 154. 164.

on ne peut, de l'aveu des plus grands Maîtres de l'art, se dispenser de la saignée. C'est ainsi que dans la rougeole on a dû recourir à cette méthode, & même dans la convalescence, où la toux, l'oppression, la fièvre lente, qui menaçoit d'une phthisie pulmonaire, cédoient à la saignée. C'est ainsi que dans la fièvre miliaire, FORDYCE, à l'exemple d'un grand Médecin, a fait ouvrir la veine, malgré une éruption complète, pour secourir un malade, qui suffoquoit presque, tant il étoit pressé par une douleur très vive du côté (e). MOLINARIUS, qui, il y a quelques années, a donné un traité de la fièvre miliaire, rapporte des observations, par lesquelles il démontre le succès le plus heureux de la saignée en pareilles circonstances (f).

CXXXVI. Si à ces symptômes (129. à 135.), qui annoncent la trop grande impétuosité de la circulation, se joint une douleur plus ou moins vive, lancinante, pungitive ou gravative dans une partie quelconque, avec chaleur, tension, gonflement, avec des anxiétés, la fréquence de la respiration, la toux, l'insomnie, la soif, l'abattement, des inquiétudes, un pouls tendu, dur, accéléré, on a à combattre une maladie inflammatoire (61. à 64.), dont la marche est d'autant plus dangereuse, que le viscère attaqué est essentiel à la vie. Ces fièvres portent avec elles un danger manifeste : le moindre est la suppuration, qu'on peut éviter par la saignée. Le même remède

(e) FORDYCE, de febre miliari. pag 51. 52. (f) MOLINARIUS, de febre miliari. pag. 71 & seq. § 32. 33. 34.

peut prévenir la gangrène, qui, sans son secours, termine souvent les jours du malade.

CXXXVII. La saignée, faite à propos dans le principe de ces maladies (61.), & répétée autant que leurs symptômes (136.), produits par la phlogose du viscère, l'indiquent, débarrasse les vaisseaux, du sang, qui y est arrêté, prévient de nouveaux engorgements sanguins, diminue la tension, le gonflement, la douleur, la pulsation, & fait que l'humeur morbifique repasse dans le sang : la Nature la subjugué, la cuit & l'évacue (66.), s'il ne s'en est pas fait une assimilation aux sucs homogènes & une résolution : car alors le malade guérit sans une évacuation sensible.

CXXXVIII. Si l'on n'est pas assez heureux pour pouvoir employer ce remède (137.) dans le premier période de la maladie (61. 63.), on doit y avoir recours, même le 8^e. le 10^e. 11^e. 12^e. jour (64.) & tant que l'humeur morbifique est dans l'état de crudité; que les symptômes de l'inflammation (136.) persistent ou reviennent après avoir été calmés (64.); qu'il n'y a aucuns signes de suppuration, aucune horripilation sensible & répétée, aucuns frissons manifestes, qui la dénotent. Quel n'est pas quelquefois le succès de la saignée, quand le mal ne fait que de naître? Alors la saignée, faite jusqu'à la défaillance prochaine, arrête les progrès du mal (g). La saignée, pratiquée dans la pleurésie inflammatoire, du côté

(g) Conformité de la Méd. des Anciens & des Mod.
pag. 347.

affecté, au moment que le malade se plaint d'un tintement d'oreille du même côté, décide de la résolution prompte & parfaite de l'inflammation de la plèvre. C'est une observation que nous devons à M. NICOLAS, Médecin (*h*). Ce moment, saisi à propos, met, dit il, le malade à l'abri d'un plus grand nombre de saignées.

CXXXIX. On voit (138.) qu'on exposeroit le malade, si l'on négligeoit la saignée dans ces affections inflammatoires. L'inflammation de la poitrine est une de ces maladies, où l'on doit surtout la pratiquer; on la répète même, si les crachats se suppriment tout à coup, sans d'autres évacuations, avec beaucoup d'oppressions & d'angoisses, parce que le danger est pressant. Alors si le malade est robuste & n'a pas été beaucoup saigné (64.), s'il y a du sang dans les crachats, surtout s'ils sont écumeux, semblables à de la salive mousseuse, si le pouls est fort & dur, s'il y a beaucoup de douleurs, une difficulté de respirer, des étouffemens, une menace de suffocation (*i*), la saignée est le seul remède, qui puisse arracher le malade à la mort.

CXL. La saignée ne suffit pas toujours pour faciliter la coction de l'humeur morbifique & la résolution d'une inflammation bien décidée. Soit que la stase inflammatoire soit dans les vaisseaux capillaires, qui ne sont guères subordonnés aux effets de la saignée, soit que ce soit un engorgement veineux, ou que les forces du malade soient

(*h*) Gazette de santé. 1775.

(*i*) TISSOT, Avis au peuple. pag. 56. 57.

trop affoiblies pour la réitérer, ou que la maladie soit trop avancée, il faut encore avoir recours à d'autres évacuations sanguines, si la phlogose des viscères exige une déplétion des vaisseaux. C'est ainsi, que, lorsque le cerveau demeure embarrassé, malgré la déplétion des vaisseaux, que le délire, l'assoupissement, les yeux rouges, enflammés, la douleur de tête, la face assez animée annoncent l'engorgement des capillaires trop engoués (*k*); que les viscères du bas-ventre (*l*) enflammés & engorgés, ne promettent pas une heureuse résolution après les saignées, quoiqu'il n'y ait pas de suppression de règles, de lochies, d'hémorroïdes, on en vient à l'application des sangsues aux tempes, derrière les oreilles, le long du trajet des jugulaires, à l'an us, aux parties sexuelles, si l'on veut débarrasser la tête, le bas-ventre, ou la matrice.

CXLI. Il en est de même (140.) des maux de gorge inflammatoires, qui menacent de suffocation. C'est pour les mêmes raisons (*ibid.*) que BAGLIVI faisoit appliquer des ventouses scarifiées sur les épaules, vers le 4^e. jour de la petite vérole, lorsque les pustules commençoient à paroître & que la matière variolique se portoit à la tête avec beaucoup de chaleur, d'inquiétudes, de mouvements convulsifs aux tendons. Le moment d'après, dit-il, la fougue du sang est réprimée par la résolution, & l'éruption se fait (*m*).

CXLII. Ce sont-là (141.) des raisons, qui exi-

(*k*) Abus des saignées. pag. 277 (*l*) Journal de Méd. tom. 18. pag. 410 (*m*) BAGLIVI, pag. 61

gent des évacuations sanguines, qui n'affoiblissent pas & qui cependant dégagent le viscère engorgé, enflammé, ou menacé de phlogose (140.) : mais il est des cas, où elle seroit inutile, où une saignée, qui peut rendre la vie, en termineroit d'autant plutôt le cours, que le danger est déjà pressant. Cette fâcheuse circonstance se présente quelquefois dans la fièvre ardente, la pleurésie, &c. Tandis que le malade ne paroît guères capable de supporter des saignées ultérieures, la douleur vive du côté, l'oppression, la difficulté de respirer, la suffocation prochaine indiquent encore cette évacuation. Cependant la maladie est avancée : les saignées ont été multipliées : les forces du malade sont affaiblies & la mort est inévitable, si l'art ne vient au secours d'une Nature opprimée. La saignée paroît le seul moyen capable d'empêcher une terminaison aussi funeste : mais dans un cas aussi urgent, le succès est douteux. L'événement tourneroit au deshonneur du Médecin, si le malade mouroit sous la lancette. Pour éviter cette disgrâce, on doit prévenir les parens, du danger pressant que court le malade, & du seul secours, qui puisse l'arracher à la mort. Alors si malheureusement elle arrive, elle ne doit pas être attribuée à l'ouverture de la veine, mais à l'engorgement extrême & insurmontable des vaisseaux des poumons. VANSWIETEN (n) fait observer cette précaution d'après CELSE (o). Je connois un Médecin, qui

(n) VANSWIET. tom. 2. pag. 297.

(o) Fieri tamen potest ut morbus quidem id (*venæ sectionem*) desideret; corpus autem vix pati possit videatur : sed, si nullum tamen appareat aliud auxilium, peri-

dans une circonstance aussi douteuse, a sauvé la vie à un malade. A peine la veine étoit ouverte, qu'il respira mieux & qu'il fut délivré des angoisses de la mort.

CXLIII. On a vu jusqu'ici (129. à 142.) quels étoient les signes, qui indiquent les évacuations sanguines dans les fièvres *phlogistiques* & *inflammatoires*, même *impures*, dont l'invasion est souvent plus ou moins tumultueuse. On a vu (*ibid.*) dans quel tems de ces maladies, on devoit procurer ces évacuations. Il est cependant des circonstances particulières, comme les dépôts laiteux inflammatoires, dont parle M. Puzos (p), qui se jettent sur le bas-ventre, les cuisses, &c., & qu'on combat par des saignées répétées longtems après leur invasion. On lit dans le Mémoire de ce célèbre Accoucheur, que la lenteur avec laquelle ces dépôts suppuroient, lui en a facilité la résolution par des saignées révulsives qu'ils pratiquoient alors, malgré le cours des lochies. La pratique nous fait observer tous les jours des fâcheuses suites de couches, dûes à la déroute du lait, déposé sur la matrice & le bas-ventre, compliquées avec la suppression des lochies.

turusque sit, qui laborat, nisi temerariâ quoque viâ fuerit adjutus in hoc statu, boni Medici est ostendere quàm nulla spes, sine sanguinis detractiōe sit, faterique quantum in hac re melius sit & tùm demùm, si exigatur, sanguinem mittere, de quo dubitare in ejusmodi re, non oportet. Satius est anceps remedium quàm nullum. CELS. lib. 2. cap. 10. pag. 79.

(p) Puzos, Mémoire sur les dépôts laiteux, dans son traité des accouchemens.

Dans ces cas, il n'y a que les saignées révulsives, répétées *pro re nata*, qui sauvent ces tristes victimes, sacrifiées à la douleur & au plaisir d'être Mère.

CXLIV. Il suit de tout ce que j'ai dit jusqu'ici (139. à 143.), que les évacuations sanguines, faites dans des sujets propres à les supporter, doivent avoir lieu, surtout dans le commencement des maladies. Quoique VANSWIETEN rapporte d'avoir pratiqué la saignée le 40^e. jour d'une fièvre aiguë (q), l'expérience journalière prouve assez que lorsqu'une maladie est dans sa vigueur, il n'est plus tems d'agir par ce moyen, à moins que ce soit un renouvellement d'inflammation, dont on veut éviter les suites, ou une phrénésie imminente, quelques douleurs vives à la tête, au côté, &c. ou un redoublement extraordinaire de fièvre avec un pouls dur, tendu, accéléré, beaucoup de chaleur & d'agitation. Une saignée du pied, en pareil cas, a plus d'une fois, sous mes yeux, décidé du sort heureux du malade. La saignée de la jugulaire n'est pas moins nécessaire & efficace dans le cas d'une phrénésie ou d'une affection comateuse survenues tout-à coup, dans le courant d'une fièvre aiguë-inflammatoire, & que des saignées répétées n'ont pû éviter.

(q) Scio quidem per febres accidere ut ne ante 14 diem, imò nec ante 20, sanguis sit missus, qui tamen tunc mitti utiliter possit, si quidem plenitudinis atque cruditatis signa immorentur, atque etiam ipse permittant vires, neque vetustate ægritudinis sint collapsæ : verum scire licet hæc intelligi non posse morbis prorsum acutis &c. LOMMIUS, de febr. pag. 23.

CXLV. On conçoit bien que dans toutes ces maladies (143. 144.), on ne doit guères différer les saignées. Leur marche est si irrégulière, si prompte & si rapide, qu'elle trouble tout-à coup l'ordre de l'économie animale, qu'il est bien difficile & souvent impossible de rétablir, d'autant plus que la force de la vie est, pour-ainsi dire, étouffée dans sa source. D'ailleurs, je l'ai déjà dit, c'est dans le premier jour de ces fièvres qu'il faut ouvrir la veine (*r*), si l'on veut que la Nature puisse faire une bonne coction, & opérer une crise salutaire (*f*).

CXLVI. En saisissant ainsi le moment précieux pour porter un secours si efficace dans ces circonstances (*ibid.*), il faut aussi ne jamais perdre de vuë les signes (144.), qui obligent à réitérer la saignée, surtout si déjà le mal a fait des progrès & que les forces commencent à diminuer. Trop de saignées, dans ces cas, deviennent meurtrières; elles mettent la Nature hors d'état de combattre. C'est donc au calme, au relâchement, à la diminution de la chaleur, à l'humidité de la langue, au peu d'ardeur de la peau, au peu de soif, à la rémission de la douleur, qu'on doit être attentif & borner là ses soins, qui poussés plus avant, disposent à la gangrène & éteignent les forces de la Nature (*t*).

(*r*) Incipientibus morbis, si quid movendum, move. Hipp. S.2. Aph. 29 (*f*) REGA, *ibid* Aphor. 760. pag. 403. 404.

(*t*) Quod si dictis evacuationibus pertinaciter insistimus usquedum symptomata omnia prorsus ablegaverimus, sapius ægro, non nisi morte, medebimur. SYDENHAM.

CXLVII. Il est des maladies aiguës sans fièvre, où les mouvements de la Nature sont, pour ainsi dire, annulés par l'engorgement sanguin des vaisseaux du cerveau, dont il résulte des affections soporeuses, le coma, l'apoplexie, &c., une irrégularité dans la sécrétion des esprits animaux, d'où partent ces spasmes, ces convulsions, qu'on observe chez les personnes, sujettes à accumuler trop de sang, à l'incendier. C'est ce qu'on voit quelquefois chez celles, qui sont dans le cas de suppression de mois, d'hémorroïdes, d'hémorragies, ou qui souffrent des retards de ces évacuations sanguines, auxquelles elles étoient habituées : enfin chez celles qui sont dans les circonstances désignées (143.), & dont les humeurs sont dans un état phlogistique. Alors, si l'effort de l'action se porte vers l'organe des sens, les vaisseaux capillaires s'engorgent, se distendent, compriment ainsi les nerfs, & donnent lieu au désordre dont je viens de parler. L'hémorragie du nez, qui termine ces maladies, les règles, le flux hémorroïdal, sont des indices, qui, en pareils cas, ont décidé en faveur des évacuations sanguines, que l'art a soin de pratiquer, quand la Nature est en défaut. C'est pourquoi dans ces circonstances, où l'on observe un tein vif, rouge, animé, un visage enflé, le pouls plein & dur, le gonflement du col, la respiration gênée, brûlante, un engourdissement d'un bras, d'une jambe, dont le mouvement ou le sentiment se perd ou s'évanouit, où à ces signes se joignent quelquefois des éblouissements, des vertiges, des pesanteurs de tête, ou des douleurs plus ou moins gravatives ou pulsatives de cet organe, le Médecin ne tarde pas

à vider les vaisseaux par les saignées, même de la jugulaire, par l'artériotomie, par les morsures des sangsues, ou par les ventouses scarifiées.

CXLVIII. Il en est de même (147.), lorsque par un transport rapide du sang vers les poumons, on a tout à craindre des suites d'une hémophthysie, à laquelle on ne tarde pas de succomber, si l'on ne réprime la fougue & l'impétuosité des fluides vers les vaisseaux par lesquels ils se sont fait jour. Alors on n'a d'autres égards qu'aux forces du malade. La déplétion des vaisseaux, la révulsion ou la dérivation du sang est indispensable, si l'on veut arrêter ces pertes. Les saignées sont également nécessaires dans toute autre hémorragie, qui ne dépend point de la dissolution, dans les grandes douleurs & dans presque toutes les affections spasmodiques; ne dépendissent-elles que d'une distribution inégale des liquides (v). Ainsi les suffocations, les catharres suffocants, l'asthme sec, convulsif, l'humoral même, s'il survient à un sujet d'un tempérament sanguin, avec des symptômes plus ou moins sensibles, désignés (147.), à des personnes encore dans l'âge de supporter la saignée, dans le cas de la suppression des mois, &c., sont des circonstances pressantes, qui exigent la saignée, lorsque la foiblesse, l'inanition & le

(v) Cum V. S. fit proprium accommodatumque remedium sanguinis qui copiosius impetuosiusque ad partes aliquas abripitur, quatenus eundem avertendo, sistit; summum est eadem remedium in hæmorrhagiis, quibusvis doloribus, inflammationibus, &c. quæ contingunt ob inæqualem fluidorum distributionem. REGA, *ibid.* pag. 400. Aph. 752.

trop grand relâchement des forces ne la défendent pas.

CXLIX. Non seulement ces secours (148.) sont nécessaires dans ces différens cas (ibid.), mais on doit également y recourir dans ces engorgements (*infarctus*) sanguins & lymphatiques (*x*), où les vaisseaux capillaires sont particulièrement engoués, comme on observe dans les affections rhumatismales aiguës, quelquefois dans les chroniques; comme on voit dans les fluxions catharrales, la goutte même, surtout si elle est anormale & si le sujet peut supporter la perte de quelques onces de sang. Alors une ou deux saignées du pied, sont un secours prompt & efficace, s'il est aidé de ces remèdes, qui donnent plus d'activité à la Nature pour porter l'humeur goutteuse vers les extrémités. Dans ce cas, j'ai

(*x*) Ex Aph..... Inferimus venæ sectioni posse esse locum, si alibi hæreant & morentur fluida in vasis capillaribus sive lymphaticis sive sanguiferis, sive denique partibus fibroso-porosis, adeò ut vel hinc pateat quomodo mederi possit sanguinis missio in morbis, qui insident partibus quas tantùm perfluit, irrorat & insuccat serosus latex. Innotescit ergò hinc quâ ratione venæ sectio tam proficua deprehendatur, sæpiùs in catharris, malo schiatico, rhumatico, &c., & potissimùm si opporrunè & ab initio instituat, si quàm proximè juxtà partem affectam sanguis detraharur. REGA, ibid. pag. 400. 401. Aph. 753. 755.

Oportet venæ sectiones doloribus dorsi ac coxendicum de poplitibus facere & malleolis forinsecus.... in doloribus lumborum ac testium, V. S. poplitibus ac malleolis facere intrinsecus oportet. HIPPOC. de *Naturâ humanâ*, art 70. 71. Quicumquè dolores ex dorso ad cubitos descendunt, V. S. Solvit, id. Aph. 22. Sect. 6.

fait appliquer plusieurs sangsues sur le pied malade, dont l'effet fut de rappeler l'humeur goutteuse vers son siège & de calmer les symptômes que la goutte remontée avoit procurés; tels que les vomissemens, la diarrhée, les vertiges, l'éblouissement, la suffocation, les langueurs, l'évanouissement, &c. On fait que les douleurs arthritiques, rhumatismales, chaudes, sans être anormales, ont cédé plus d'une fois à l'application de plusieurs sangsues sur les parties affectées (y).

CL. Enfin, on peut dire avec BOERRHAAVE, que dans plusieurs maladies, comme la fièvre ardente, les grandes inflammations, les douleurs violentes, nos succès les plus grands dépendent de cette évacuation (z). C'est pourquoi on désemplit les vaisseaux par quelques saignées répétées *pro re natâ*, pour éviter les accidents, les inflammations & ses suites, où il y a des blessures qui n'ont point fourni trop de sang, comme dans celles, qui attaquent les parties nerveuses, tendineuses, membraneuses, aponeuvrotiques, dans les grandes contusions, qui intéressent particulièrement les parties intérieures. On y a recours après des chûtes considérables, soit qu'il y ait fracture au crâne, soit qu'il n'y ait qu'une simple commotion au cerveau. Par ce moïen, on rétablit l'équilibre dans le cours des humeurs, on s'oppose à leur épanchement dans quelque cavité, ou l'on prévient, autant que la Nature seconde

(y) Journal de Méd. tom. 32. pag. 99. & suiv.

(z) Conformité de la Méd. des Anciens & des Mod.
pag. 347.

le Médecin, les suites funestes qu'on est dans le cas de redouter.

CLI. Quel secours plus prompt que la saignée pour éviter les rechûtes des défaillances, duës à la pléthore réelle & évidente, & même pour les guérir dès la première invasion ? Dans le premier moment le sang coule avec peine, mais en employant quelques secours, qui raniment, on facilite son écoulement & on rétablit le malade. La saignée est surtout nécessaire, & même le principal moyen à employer, lorsqu'on a des secours à donner à des personnes, qui se sont penduës. Dans ces cas, celle de la jugulaire est préférable à toute autre ; elle doit être aussi quelquefois employée, lorsqu'on tente de rappeler un noyé à la vie (a).

CHAPITRE DEUXIÈME.

Des signes qui indiquent la nécessité des évacuations humorales.

CLII. **S**l'usage de la saignée est plus borné aujourd'hui qu'il ne l'étoit autrefois, celui des évacuans doit être rappelé à des bornes aussi étroites. Le préjugé public, les faux principes de quelques Médecins, dont la plûpart ne portent jamais leur vuë au-delà des premières voies ; quelques succès heureux absolument dûs aux efforts victo-

(a) DE BOISSIEU, ibid. pag. 301.

rieux de la Nature, malgré la manœuvre vicieuse du Médecin, ont tellement accrédité le système d'évacuer dans presque toutes les maladies, qu'on voit tous les jours d'une fièvre aiguë, putride, inflammatoire, &c., sans égard à la coction, aux jours critiques, à la crise, à la foiblesse du malade, au désordre de l'économie animale, prescrire des purgatifs plus ou moins actifs, après avoir prodigué l'émétique. Sans entrer dans les raisons spécieuses de ceux, qui suivent une pratique aussi incertaine, dangereuse & suivie des accidents les plus graves, quand elle est dictée par le préjugé & l'impéritie, pratique qui n'est pas celle des vrais sectateurs d'*Hippocrate*, je vais présenter les signes, d'après lesquels on doit employer ces remèdes, non seulement dans les maladies aiguës, mais aussi dans les chroniques. On verra quel doit être leur usage dans le tems de l'irritation, où la crudité de la matière morbifique ne permet guères d'y recourir, & dans quelles circonstances ils doivent avoir lieu, lorsqu'elle a acquis quelque degré de maturité, ou que la coction est faite & la crise achevée.

CLIII. On fait assez que je veux parler avant tout, des fièvres aiguës, où les évacuans doivent avoir lieu, & si l'on en considère toutes les causes, on s'apperçoit bientôt, qu'on ne doit point attribuer ces maladies à la seule saburre des premières voies. Les *phlogistiques simples, ardentes, putrides-malgnes*, soit quelles soient le produit de ce qui peut incendier le sang, le charger d'une surabondance de molécules ignées, soit que celui-ci soit vicié par les humeurs excrémentielles ré-

tenues, ou qu'il n'y ait qu'une simple pléthore mise en mouvement, ces fièvres, dis-je, ne présentent pas toujours les signes, qui indiquent les évacuants. On observe la même chose dans les *inflammatoires pures*, qui attaquent tout-à-coup une personne saine à tout autre égard. Il est donc de la dernière importance d'apprécier les signes, qui demandent & obligent le Médecin d'agir par les évacuants, & de déterminer dans quel tems ils sont indiqués.

CLIV. La première règle que nous ait donné le Pere de la Médecine, paroît être formelle. Il veut qu'on n'évacue que les humeurs, qui ont acquis une parfaite coction, & non celles qui sont encore dans leur crudité, fauf, qu'il y ait turgescence qu'il est, dit-il (b), rare d'observer. Cette dernière circonstance n'est pas aussi générale qu'il nous l'annonce. Dans ces Provinces nous voïons la bonne chère d'une part & les mauvais aliments de l'autre, précéder souvent les maladies aiguës, & la turgescence en être une suite inévitable, surtout, si l'on a donné dans l'excès, ou mené une vie sédentaire, qui fait accumuler beaucoup d'humeurs indigestes. Cette turgescence confirme le sentiment de GLASS, qui la regarde comme une matière, qui croupit dans les premières voies, qui doit être évacuée par les vomissemens ou les selles, & qui irrite assez l'es-

(b) Concocta medicari atque movere oportet, non cruda, neque in principio, modò non turgeant, plurima verò non turgent. HIPPOC, Aph. 22. Sect. 1.

tomac ou les intestins, pour exciter souvent son expulsion (a).

CLV. Mr. Tissot reconnoît deux fortes de turgescences : l'une consiste dans la quantité & l'autre dans la mobilité de l'humeur morbifique, soit qu'elle soit encore dans sa crudité, soit qu'elle ait acquis quelque degré de coction, soit que par son acrimonie & sa fluxilité, quoique peu abondante, elle agace violemment & procure des mouvements vivement irréguliers (b). Il s'agit principalement de la première, dans le commencement d'une maladie aiguë, où les premières voies, chargées de saburre, font une complication désavantageuse au malade, par la putridité, qui doit nécessairement infecter les excréments, qui y croupissent, & les humeurs, qui s'y épanchent (c). C'est pourquoi on ne doit jamais perdre de vue les indices de cette matière hétérogène, bilieuse, putride, glaireuse, miasmatique, &c., indices qui se montrent, dès l'invasion même.

(a) *Materia turgens est aliquid molestum circa primas vias hærens, quod aut per os aut alvum plerumque excuti potest, atque haud rarò ventriculum aut intestinum ad idipsum expellat, dum excitat.* GLASS, *Comment. de febribus* 7. pag. 102.

(b) Duplex est quoque turgescencia, alia ad molem, alia ad motum. Turgent humores tum crudi, tum cocti, si copia omnes vel aliquas præpediant functiones, turgere adhuc dicuntur & tunc turgent ad motum, quando acrimonia & mobilitate vehementer partes stimulant & irregulares motus cient, ut ut sæpè parca adsit quantitas. Tissot de Feb. Laus. pag. 25.

(c) Conformité de la Médecine des Anc. & des Mod. pag. 904.

CLVI. Ces indices (155.) font une langue extrêmement chargée, un goût amer, des rapports fétides, une haleine puante, des nausées continues, & même des vomissements, surtout, dès qu'on prend quelques boissons. Ajoûtons à ceux-ci, ces défaillances, qui accompagnent le premier début, spécialement des fièvres *putrides malignes*, où une bile putride, porracée, croupissante dans l'estomac, donne lieu à ce symptôme effrayant. Il y a des vertiges, une douleur de tête avec pulsation aux tempes, le visage est pâle & défiguré, & ce qu'il y a de remarquable, dit BAGLIVI (*d*), ceux qui font la fièvre mésentérique, souffrent plus de la tête, que du bas-ventre, où la cause réside; celui-ci se boursoufle, il y a des borborigmes, des petites tranchées, &c. Dans toutes ces circonstances, les Praticiens expérimentés n'ont jamais négligé, soit qu'on ait dû saigner ou non, d'employer un vomitif, qui, en chassant cette matière corrompue, soulageoit le malade. On peut assûrer, d'après *Hippocrate*, qu'il seroit dangereux de temporiser (53.) en pareil cas (*e*).

CLVII. C'est surtout dans le premier période des fièvres aiguës, où l'on peut, avec sûreté, placer quelques évacuants; car, s'il est besoin,

(*d*) BAGLIVI, pag. 707. *Epist. ad Nicol. Andry.*

(*e*) Purgandum in valde acutis, si turgeat materia, eadem die, morari enim in talibus, malum. HIPPOC. Aph. 10. Sect. 4. Voyez le Journal de Médecine, tom. 30. pag. 140. & suiv. où Mr. BALME a donné des détails intéressants sur cette matière.

dit *Hippocrate*, d'émouvoir la Nature, il faut le faire dans le commencement de la maladie (53.). Quand elle est dans sa vigueur, il vaut mieux rester dans l'inaction. C'est pourquoi dans une fièvre ardente, dans une pleurésie, si la douleur se faisoit sentir à la partie inférieure du diaphragme, il purgeoit le 4^e. jour (*f*): il purgeoit également dans une fièvre tierce, si le corps étoit plein d'humeurs (156.), afin d'empêcher qu'elle ne dégénérât en continue, suivant l'observation de *MARTIAN* (*g*). Il en faisoit de même le 3^e. ou le 4^e. dans les fièvres d'été, du genre bilieux (*h*). Enfin, s'il est besoin, dit-il, de purger dans les intermittentes irrégulières, on le fait avec la scammonée, avant le 5^e. jour: on en reconnoît la nécessité par la commotion dans les intestins, & par les excréments bilieux (*i*).

CLVIII. Bien des raisons engageoient *Hippocrate* à différer la purgation jusqu'au 4^e., la violence de l'éréthisme fébrile, le défaut de mobilité de la matière morbifique, la nécessité de reconnoître qu'elle étoit l'espèce de fièvre. Il croioit donc que le 4^e. jour étoit le plus propre pour évacuer, pourvû qu'il y eût des signes, qui montraient que l'humeur fébrile étoit en mouvement. De-là vient cette règle générale, qu'on a toujours suivie (*k*), que si l'urine est chargée, ou si elle dé-

(*f*) HIPPOC. de victûs ratione.

(*g*) Id. ibid. & de morbis. lib. 3. Conform. de la Méd. des Anc. & des Modern. pag. 208.

(*h*) MARTIAN, annot. in HIPPOC.

(*i*) HIPPOC. lib. de affection.

(*k*) Id. de victûs ratione.

pose un sédiment blanc & léger, dans le premier état de la fièvre, il faut donner un purgatif, pourvu que rien ne s'y oppose. Néanmoins dans les maladies fort aiguës, il observe qu'on ne doit point attendre jusqu'à ce que l'urine soit chargée, mais que s'il y a orgasme & turgescence d'humeurs, on purge le jour même de l'accès, de crainte de laisser échapper l'occasion favorable de le faire (1). (154. à 157.)

CLIX. On conçoit de ce que j'ai dit (158.), que la turgescence (156. 157.) ne demande aucun délai, qu'il ne faut jamais laisser croupir une humeur dans les premières voies, dont le séjour ne peut qu'être préjudiciable à l'économie animale (m). Telle est la conduite qu'on doit tenir dans le commencement des fièvres *bilieuses*, *putrides-malignes*, *épidémiques*, des *inflammatoires impures*, connues sous le nom de fièvres *éruptives*, dont la cause ou le miasme a vicié les sucs digestifs, & donné lieu à la saburre putride, aux vomissements, à la diarrhée, aux défaillances, à la prostration de forces, &c. Tous les Praticiens les plus célèbres ont trouvé dans les vomitifs, quelquefois les émético-cathartiques, donnés dans le tems de l'irritation, un soulagement prompt.

(1) Conformité de la Méd. &c pag. 209. HIPP. *ibid.*

(m) Lorsque les saignées sont indiquées pour désemplir les vaisseaux, il est prudent de ne pas éloigner le vomitif, & de le donner peu d'heures après, afin, comme dit LIEUTAUD (†), de ne pas laisser aux mauvais sucs croupillants dans les premières voies, le tems de s'insinuer dans le sang, la saignée leur en ouvrant la route. BOISSIEU, *ibid.* pag. 136. 137.

(†) LIEUTAUD, *Précis de la Médecine pratique* pag. 41.

C'est ainsi qu'ils facilitoient la coction, la crise & la dépuracion de la masse du sang (*n*). En secondant les vûes de la Nature, soulageant l'estomac par l'évacuation des matières putrides & des suc infectés, ils prévenoient les cours de ventre immodérés, & dispofoient aux fueurs, excretion de la dernière importance, à laquelle la diarrhée met un obstacle. Ce précepte est tout-à-fait opposé à la doctrine que DI HAEN a établie dans le 2^e. chapit. du 1^r. tom. de sa *Ratio medendi*, dans lequel il cherche à improuver l'usage des vomitifs, dans le commencement des maladies, quelques indiqués qu'ils soient.

CLX. Le second période des maladies étoit encore un tems, où *Hippocrate* purgeoit. Alors la matière fébrile a acquis de la mobilité. On doit faire attention, si elle est d'une Nature à passer par les premières voies. Les modifications du pouls, qui doit être plus intestinal qu'autrement, irrégulier, intermittent, & les autres signes rapportés (154.), décident assez la chose. C'est ce qu'on observe assez souvent dans les fièvres intermittentes, les bilieuses, les ardentes & les putrides, comme l'expérience le démontre tous les jours, ainsi que le rapporte Mr. ROBERT (*o*). A la fin de toutes les maladies, dit il, qui ont pris la voie de la guérison, on observe constamment l'excretion d'une matière jaune, claire, liée & de consistance de purée. Ce tems d'excretion est le

(*n*) Voyez PRINGLE, HUXHAM, VANSWIET. SYDENHAM, &c.

(*o*) Traité sur divers objets de Méd. tom 1. pag. 171.

feul , où les purgatifs aient un grand succès. Aussi est-on bien assuré de la guérison d'une maladie , quand elle a paru. Je l'ai observée dans toutes ces circonstances ; je l'ai vue également dans les *inflammatoires pures* , après que la crise s'étoit faite , ou se faisoit par les sueurs & l'expectoration.

CLXI. On doit toujours , autant qu'il est possible , donner de la mobilité à l'humeur fébrile. C'est ce que recommande Mr. Tissot ; il fait voir dans son *Traité des fièvres de Laufanne* , qu'après avoir , par des sels digestifs , rendu mobiles les matières cruës & les suc bilieux , dont les premières voies , le système hépatique étoient surchargés , engoués , il les évacuoit avec succès par un vomitif , ou un émético cathartique (*p*). VANSWIETEN fait la même remarque (*q*). Un vomitif , donné avant cette espèce de coction , n'évacuoit que des humeurs , dont le malade n'étoit guères soulagé. Il en est de même des fièvres ardentes , qui , parvenues au second période , donnent des signes (154.) d'une surabondance d'humeurs bilieuses. Comme elles sont une des principales causes du feu intérieur , qui consume , & des autres symptômes , qui accompagnent cette fièvre , il est certain qu'en évacuant cette matière morbifique par un émétique en levage , par des laxatifs savonneux , comme la manne , la casse , on débarrasse la Nature , qui en est surchargée. La diminution des accidents est une preuve de leur utilité , pourvu qu'on observe le moment de l'exacerbation pour les pres-

(*p*) TISSOT , de febre Laufannenfi. pag. 26.

(*q*) VANSWIET. tom 2. pag. 225. § 744.

crire (r). J'ai très souvent donné un émético-cathartique, le 4^e., le 5^e. jour, avec tout le succès possible, dans un tems, où la Nature paroissoit accablée par surcharge & ne panchoit vers aucune évacuation. Il n'y avoit que l'enduit jaunâtre ou blanchâtre de la langue, un goût amer, un sentiment de pesanteur à l'estomac, une espèce d'anxiété précordial, qui m'y déterminoit.

CLXII. On voit (161.) que les signes de la turgescence ne sont pas toujours attachés au premier période, surtout, dans les fièvres *putrides-malignes*, que l'on fait communément se terminer par une diarrhée, qui souvent jusqu'à ce que la maladie ne soit à son comble, n'a pas la consistance requise (161.). Ce sont plutôt des déjections de matières crues, brunes, noires, claires, d'une fétidité extrême, quelquefois grises, jaunâtres, aqueuses, accompagnées de borborigmes, de gonflement du bas ventre, & qui ne soulagent guères, à moins que les selles ne soient peu considérables & peu fréquentes. Dans ce cas, il seroit dangereux de trop purger, comme de ne pas évacuer légèrement (f), avec les tamarinds, la casse, la manne, la rhubarbe à petites doses, soit que cette diarrhée ne soit que l'effet de l'irritation, que procure sur les entrailles cette matière en turgescence, soit qu'elle soit le produit de l'affluence des sucs trop acrimonieux, qui sont en pareil cas l'action d'un purgatif. Alors loin de la supprimer, il faut la modérer, tandis qu'on corrige l'acri-

(r) BOISSIEU, *ibid.* pag. 160.

(f) BOISSIEU, *ibid.* pag. 141.

monie putride, par des *antiseptiques*, qui facilitent la coction.

CLXIII. C'est donc dans les fièvres de la classe des *continuës-putrides & rémittentes*, que les évacuants peuvent avoir lieu, si les circonstances mentionnées (155. à 162.) se présentent. Il est des *inflammatoires*, où l'on doit avoir les mêmes égards (*ibid.*), dès qu'on a fait précéder les saignées suffisantes. C'est ce que j'ai dû pratiquer plusieurs fois dans ces fièvres produites par des causes, qui, en donnant au sang une diathèse inflammatoire, se compliquoient avec la saburre des premières voies. C'est ce qu'on observe quelquefois dans les *inflammatoires-pures*, telles que la pleurésie, la fluxion de poitrine, &c. Cependant à l'exemple d'*Hippocrate*, on doit se dispenser de purger, jusqu'à ce que la matière fébrile soit devenue mobile. La limpidité ou la crudité des urines nous doit être, comme à lui, un signe, qui nous dit que la matière est fixe, dans ces maladies, qui ne sont pas au-delà du premier période. Ces urines doivent être notre boussole (*t*): car, dès qu'elles sont troubles & chargées, on peut prescrire un purgatif avec succès, si la Nature cherche & tend à évacuer par les selles, & si l'éréthisme fébrile est diminué. C'est ce qu'on remarque à l'humidité de la langue, à la détersion de ses bords, qui deviennent rouges, à une ligne

(*t*) Quotiescumquè enim urinæ sunt tenues, signum est nil materiæ morbificæ cum urinâ excerni, vel quia unâ parte conculcata est & adeò tenaciter fixa, ut nulla inde portio segregari possit. MARTIAN, pag. 301.

de séparation , qui paroît sur son milieu ; ces derniers sont des signes , qui annoncent une coction presque achevée (*u*). La mollesse & le relâchement de la peau prouvent encore qu'il y a moins d'irritation.

CLXIV. Les maladies *inflammatoires pures* se terminent souvent par résolution. J'en ai vû qui se sont usées, pour ainsi dire , & terminées en 14. & 17. jours, sans aucune crise sensible. Des moiteurs, des urines chargées, étoient toutes les évacuations qu'il y eût. Ces maladies n'exigent des évacuans, qu'autant qu'elles sont d'une nature à se juger par un cours de ventre. BOERRHAAVE nous fait faire cette remarque pour les inflammations de la poitrine & du foie (*x*). Celle du bas-ventre en est une, surtout, qui n'a d'autre crise à avoir, qu'un cours de ventre de matière cuite, de consistance dépurée, &c. On voit la nécessité de n'en venir aux évacuans, qu'après que la coction est faite. Alors on aide la Nature par les plus doux, qui, loin d'aigrir le mal, l'allègent. C'est ce que j'ai prescrit plusieurs fois dans ces dépôts laiteux-inflammatoires du bas-ventre, dès que l'humeur étoit en mouvement. Une once de manne, deux gros de sel de duobus, un grain de tartre stibié, pour huit onces de véhicule, donné par cuillerée, de deux heures en deux heures, est un purgatif fondant, propre à purger la matière mor-

(*u*) HIPPOC. Coac. n^o. 230. [BORDEU, recherches sur le tissu muqueux. pag. 112. à 114.

(*x*) BOERRH. & VANSWIET. tom. 2. 3. de peripneum. pleurit. hepatide &c.

bifique, sans causer de trouble. C'est un moyen d'aider la Nature dans cette occasion.

CLXV. Il y a cependant des maladies de la classe des *inflammatoires* (y), où *Hippocrate* donnoit des purgatifs, sans aucunes saignées précédentes; comme dans la pleurésie, quand la douleur étoit en dessous du diaphragme, c'est-à-dire dans ces pleurésies moins inflammatoires qu'humorales, bilieuses, où la saburre des premières voies est notoire (z). Il faut, pour en agir ainsi, s'assurer du relâchement, de la diminution de l'éréthisme fébrile (163.). C'est pourquoi *Hippocrate* le faisoit le 4^e. jour d'une pleurésie, quand la douleur étoit inférieure. Alors les évacuations qu'on procure, deviennent d'autant plus salutaires, qu'à mesure qu'elles se font, la fièvre diminue & cesse enfin. On a vû de ces fausses pleurésies, qui n'avoient pour cause principale, qu'un amas de matières fécales dans la courbure du colon. Aussi les purgatifs anti-phlogistiques suffisoient pour les guérir. Souvent la constipation ou l'excrétion de peu d'excréments, qui fait dire qu'on n'a pas le ventre libre, a précédé & accompagne cette maladie. La vie sédentaire, l'inertie de la bile, les aliments visqueux, indigestes, &c., en font les causes éloignées. Dès que le mal est déclaré, le siège de la douleur répond à la région de la rate & se

(y) Conformité de la Méd. des Anc. & des Mod. p 217.

(z) Journal de Méd. tom. 10 pag. 37 [Nec timendum in hujusmodi casibus incommodum quia, quotiescumquē in acutis morbis cacochimia viget; hæc biliosa est, prout plurimum, quæ ob humoris tenuitatem, non adeo parte impingitur. MARTIAN, pag. 268.

trouve sous les fausses côtes : le ventre est gonflé & plus ou moins tendu. Alors les saignées ne donnent que de la détente, sans rien diminuer de la douleur du côté. C'est ce que j'ai observé.

CLXVI. Il est de cette maladie (165.), comme de l'inflammation des viscères du bas-ventre, telle que celle du foie, où la douleur du côté droit monte quelquefois fort haut. Son augmentation à la moindre inspiration, la toux sèche & importune, le hoquet, les nausées, les vomissements quelquefois érugineux, joints à la difficulté de respirer, des urines épaisses, rouges & troubles, un tein jaune, la difficulté de coucher sur le côté droit, une diarrhée précoce & symptomatique (*a*), sont les signes qui distinguent cette maladie, d'une vraie pleurésie. Elle se termine assez souvent par des déjections bilieuses, dont on doit faciliter la cœction & l'écoulement par des laxatifs savonneux & par des lavements, à l'exemple de BOERRHAAVE (*b*). Enfin, dès qu'on s'aperçoit d'une cœction parfaite, par les signes, dont j'ai déjà parlé (169.), & que les déjections ont la consistance de purée, qu'elles sont jaunes, que l'effort des entrailles, le gonflement du ventre, ainsi que l'observe Mr. ROBERT (*c*), prouvent que l'humeur morbifique se décharge, on peut évacuer avec succès. Il y a, à cette époque, & c'est presque le tems d'excrétion, un pouls irrégulier, quelquefois intermittent (*d*). La maladie a presque passé sa

(*a*) LOMMIUS, Observ. médicinal. pag. 133. 134.

(*b*) BOERRH. de Hepatide.

(*c*) ROBERT, ibid. tom. 1. pag. 264.

(*d*) BORDEU, Essai sur le pouls. tom. 1. pag. 86. 87

vigueur, ou du moins elle y est; elle ne défend pas cependant quelques purgatifs, qui doivent aider la Nature, ou la débarrasser d'une portion de l'humeur morbifique qu'elle tarde d'évacuer, parce que ses efforts sont croisés par des complications fâcheuses, ou se sont épuisés, pour ainsi dire, à l'élaboration de cette matière étrangère.

CLXVII. Hors ces circonstances (166.), *Hippocrate* interdit dans ce période tout remède actif (*e*). Mais dès que la maladie est à son déclin, il conseille souvent d'évacuer, pour éviter les rechûtes, qui ne sont pas à craindre, dès que la fièvre finit par assimilation (*f*), ou par la coction parfaite de l'humeur morbifique, suivie d'une évacuation critique, qui ne laisse rien après elle. Si la crise est imparfaite, la récurrence, ou la récrudescence de la maladie est à craindre (*g*). On voit de-là, pourquoi *Hippocrate* ordonnoit des purgatifs sur le déclin de la fièvre. Quoiqu'il ne reste souvent rien de l'humeur morbifique, on doit presque toujours nétoier les entrailles & leurs couloirs, des fucs, qui pouvoient y avoir acquis un caractère d'âcreté & de putréfaction, par le feu même de la fièvre. Au reste, la foiblesse des organes digestifs dispose à la saburre des premières voies, qui résulte des aliments imparfaitement digérés. Quelques doux purgatifs évitent bien des rechûtes. Le malade même, dont les gencives, la

(*e*) HIPPOC. Aph. 20. Sect. 1.

(*f*) Conformité de la Méd. pag. 22.

(*g*) Quæ post crîsim relinquuntur recidivam facere solent. HIPPOC. Aph. 12. Sect. 2.

langue, l'estomac & les intestins sont plâtrés d'un limon pâteux, demande assez souvent à être purgé (*h*). Il se plaint alors de pesanteur d'estomac, l'appetit languit, le dégoût arrive bientôt, il survient des indigestions fréquentes, des accès de fièvres, les forces ne se réparent pas, au contraire le malade paroît plus foible qu'auparavant, quoiqu'il prenne des aliments plus forts, & en plus grande quantité (*i*).

CLXVIII. Telles étoient (167.) la méthode de SYDENHAM. Il donnoit également un purgatif les derniers jours d'une pleurésie, comme d'une petite vérole confluente & de la fièvre dépuratoire (*k*). Il observe cependant, qu'il est plus nécessaire de le faire après les fièvres d'automne, qu'après celles du printemps, & qu'alors la négligence de la purgation produit plus de maladies, que toute autre cause (*l*). De-là, FREIND a établi la doctrine, d'après sa propre expérience, de purger dans la petite vérole confluente, dès qu'elle est parvenue vers son 4^e. période; c'est-à-dire, quand la suppuration est presque achevée (*m*). Il entraînoit par là l'humeur variolique, qui infectoit le sang, le corrompoit, sans attendre l'exsiccation des pustules. Il donnoit à ce pus, un égoût par le canal intestinal, & il évitoit les désordres de la fièvre secondaire, souvent trop fu-

(*h*) Conformité de la Méd. pag. 223. 224.

(*i*) Corpora impura quò plus nutries, eò plus lædes.
HIPPOC. Aph 10. Sect. 2.

(*k*) SYDENH. pag. 75.

(*l*) SYDENH. ibid. pag. 76.

(*m*) FREIND, de febribus, comm. 7. histor. 1.

nefte. La même règle a lieu pour le déclin des autres fièvres éruptives. Le tems de la desquamation est celui de la purgation, qu'on doit répéter plus d'une fois, selon l'âge, la force & la constitution du malade. Il est des épidémies, où l'observation & l'expérience ont démontré que les purgatifs, avant le déclin des fièvres exanthématiques, & même dans leur vigueur, devoient avoir lieu : leur usage prévenoit les accidents, l'éruption pétéchiale, dont la cause, selon Mr. STRACK (*n*), étoit une saburre des premières voies. C'est cette saburre, qu'il reconnoît pour cause des fâcheux symptômes de la petite vérole, & qu'il faut évacuer, pour les éviter (*o*). Mr. MENURET, enhardi par ce principe, que son expérience a confirmé, prescrit les purgatifs dans le cours de la petite vérole (*p*).

CLXIX. Les purgatifs sont donc indiqués, en général dans les maladies aiguës humorales, méfentériques, comme dit BAGLIVI, pourvu qu'on respecte toujours les signes des crudités, de cotion & de crise, dont nous parlerons dans un autre chapitre. On fait assez que, tandis que les matières sont claires, tennës, limpides, qui ne sortent qu'en petite quantité & avec irritation, on ne peut guères profiter de l'avantage des évacuans. Cette crudité se manifeste généralement dans ces cours de ventre, suscités par l'art ou

(*n*) Journal de Méd. tom. 29. pag. 110. 111.

(*o*) Id. ibid. tom. 22. pag. 31, 32, 33

(*p*) Voyez les Lettres de Mr. MENURET, sur la petite Vérole.

par la force du mal, dans ces sueurs accablantes, dans ces expectorations pénibles, dans ces urines claires & transparentes, ou dans celles, qui sont rouges & briquetées, dans toutes ces excrétiions, en un mot, qui ne sont point le fruit du travail de la coction, & qui en aggravant le mal, ne se font qu'au détriment du malade. Mais, dès que ce travail est achevé, cette humeur ne se montre, non seulement, comme j'ai dit (160.), sous la forme d'une matière liée, jaune & de consistance de purée, que fournissent les excrétoires du bas-ventre, & dans les urines, sous l'apparence d'un sédiment blanc & bien lié, mais on la voit aussi dans les crachats, d'une consistance & d'une forme à peu près égale à celle du pus, dans une sueur critique, sous la forme d'une rosée, comme onctueuse & plus ou moins fétide, &c. (q).

CLXX. Dans ces dernières circonstances (169), si la langueur, le défaut de tension, la puanteur de l'haleine & des évacuations, si leurs mauvaises qualités se rencontrent, on doit les regarder comme des signes, qui déterminent à évacuer, & qui prouvent la turgescence des matières cuites (r).

CLXXI. On peut, à l'exemple d'*Hippocrate*, de SYDENHAM, évacuer dans quelques fièvres inflammatoires, dans les vues de faire une révulsion. Cette méthode, dit BOERRHAAVE, peut être fort utile dans une phrénésie, dans une esquinancie avec inflammation, dans le tems même de l'irri-

(q) Journal de Méd. tom. 30. pag. 139. 140.

(r) Conformité de la Méd. pag. 38.

tation (*f*), & dans un rhumatisme avec fièvre (*t*). Ils n'attendoient pas les signes de coction, pour employer alors les purgatifs. Hors ce cas, dans les maladies inflammatoires, il est absolument nécessaire d'y faire attention & de s'assurer que la matière morbifique est la plus mobile des humeurs, qu'elle est toute prête à céder à l'impulsion que lui donne le purgatif.

CLXXII. En récapitulant tout ce que j'ai dit jusqu'ici (152. à 171.) des signes de coction, on voit que rien ne la prouve mieux, que la remission des symptômes, la facilité des sécrétions & excrétions. Il y a moins d'ardeur & de fêcheresse à la peau, la langue est plus humide, elle se dégraisse sur ses bords; le pouls est mol & large; il y a moins de roideur dans la pulsation des artères, & celles-ci sont plus régulières; les muscles du bas-ventre sont plus mols & plus flexibles; le ventre quoique gonflé, cède à la pression, principalement vers les hypocondres; il y a des borborigmes & des envies d'aller à la selle; les déjections deviennent presque naturelles, elles ont plus de consistance, elles sont plus jaunes & moins fétides (*u*),

(*f*) Conform. de la Méd. pag. 197. 354.

(*t*) Venæ sectio larga... dein purgantia antiphlogistica, BOERH. de cognoscend. & curand. morb. Aph. 781.

Itaque cita, magna repetita missio sanguinis..... valida alvi subductio per purgantia ore hausta Id. ibid. Aph 809.

Les purgatifs trouvent leurs places dans les maladies les plus inflammatoires, souvent ce n'est pas en tirant des sucs grossiers & indigestes, qu'ils guérissent, mais en rendant plus libre & plus copieuse, la transpiration intestinale. SAUVAGES, *Dissert. sur l'inflam.* pag. 288.

(*u*) HELVETIUS, idée de l'économie animale. pag. 74.

& souvent en p tite quantité, relativement à la violence des symptômes de la maladie. Ce n'est point par l'abondance des déjections, mais par leur bonne qualité, qu'il faut en juger, surtout lorsque le malade en est soulagé (a). Les urines marquent infailliblement la mobilité des humeurs, contenues dans les vaisseaux sanguins (b); elles entraînent les particules putrides & excr menteuses du sang. De-là vient qu'on assure qu'une urine, qui a un sédiment bien marqué, est une preuve que la matière fébrile est en mouvement; que celle, qui est trouble, avec ou sans sédiment, annonce la surabondance des humeurs, l'absence de l'éréthisme, la prochaine coction de la matière morbifique (c); enfin, qu'il n'y a d'autre tems, dans la plupart des maladies aiguës, que celui de la coction, marquée dans les urines, ou celui de la turgescence d'humeurs dans les premières voies, où l'on puisse placer un purgatif, à propos & sans danger.

CLXXIII. Par cette récapitulation (172), on juge aisément, quand on doit convenablement prescrire un vomitif dans les maladies aiguës, qui ne sont encore que dans le tems d'irritation. La turgescence & la mobilité des sucres croupissants dans l'estomac & le duodenum, dans tout le système hépatique, sont une raison, qui suffit pour s'y déterminer, non seulement dans le commence-

(a) Qu  prodeunt, non copié sunt  stimand , sed si prodeant, qualia oportet, & facill  ferat, & ubi ad animi deliquium ducere oportet, hoc etiam faciendum, si  ger sufficiat. HIPPOC. Aph. 22. Sect. 1.

(b) Conformité de la Méd. pag. 197. (c) Id. ibid.

ment, mais encore dans le tems de la coction, quand celle-ci est traversée par des soulèvements d'estomac, des nausées fatigantes, des vomissements, qui ne soulagent pas, par un mal de tête assommant, qui n'est que sympathique. Les plus célèbres médecins ont pratiqué cette méthode & l'ont enseignée; Mr. Tissot, entre autres, l'a démontrée dans sa dissertation sur les fièvres bilieuses (*d*). La Nature est ainsi débarrassée du poids, qui l'opprimait; elle n'en est plus traversée dans l'ouvrage de la coction & de la crise; on en voit une preuve dans les fièvres éruptives, la petite vérole, la rougeole, la miliaire. On facilite par là une éruption bénigne (*e*); on évite, comme l'a remarqué SYDENHAM, un cours de ventre, qui trouble tout. Alors la Nature jouit de toute son activité, qui est souvent troublée ou suspendue, tandis que les premières voies sont surchargées de saburre. Cette Nature, auparavant opprimée par cette cause étrangère, se trouve, par une suite de l'évacuation, plus allégée, plus libre, plus en état de terminer le travail de la coction. Par ce moien, elle est réveillée ou retirée de cette inaction dangereuse, où elle est, surtout dans le commencement des fièvres putrides (*f*). Il en est de même de l'usage des purgatifs, qui déterminent l'humeur fébrile, déjà cuite & propre à être évacuée par les excrétoires du bas-ventre, comme nous voyons arriver le plus souvent dans nos Provinces (*g*). La masse du sang se décharge

(*d*) De febre Laufannensi. pag. 32.

(*e*) Journal de Méd. tom. 19. pag. 133. 134.

(*f*) Journal de Méd. tom. 10. pag. 524, 525, 526.

(*g*) Conformité de la Méd. pag. 206.

d'une bonne portion d'humeurs hétérogènes, qui, sans cela, pervertiroient toutes les autres. On en voit une exemple dans la petite vérole confluyente, où l'activité de la Nature est souvent vaincue par la septicité de la matière varioleuse. Mr. HELVETIUS, a, comme FREIND, prescrit en pareil cas, des évacuans avec succès.

CLXXIV. Les lavements sont mis à juste titre dans la classe des évacuans. L'art a trouvé dans leur usage, un moyen, qui n'est pas indifférent pour aider l'action de la Nature, ou la modérer; ils peuvent même la déranger. On a vu, par des exemples fréquents, qu'ils tourmentent quelquefois violemment. Donnés à propos dans les maladies aiguës, ils procurent des effets merveilleux. *Hippocrate* en donnoit pour tenir le corps libre, le rafraîchir & le baigner intérieurement dans les maladies *phlogistiques* & les *inflammatoires* (h), pour ralentir les mouvements trop vifs & calmer les douleurs. C'est ainsi qu'il ordonnoit de tenir le ventre libre, dans une péripneumonie, durant les cinq premiers jours (j); mais après ce tems-là, il ne veut plus qu'on les mette en usage, de crainte d'empêcher l'expectoration; c'est-à-dire, qu'on ne doit ni souffrir que le corps soit tellement resserré & constipé, que la fièvre en augmente, ni le tenir si lâche, que cela empêche l'expectation, épuise les forces du malade (i). Les lavements sont, de l'avis de *BOERRHAAVE* (k), le moyen à employer, pour modérer la fièvre, dès qu'il n'est plus

(b) BOISSIEU, *ibid* (j) Conformité de la Méd. pag. 129.
 (i) HIPPOC. de morb. lib. 3. Conform. de la Méd. *ibid*.
 (k) Conform. de la Méd. pag. 352, 353.

permis de saigner; il est le plus infailible & le plus capable de calmer les mouvements trop impétueux de la Nature. La dîreté, le gonflement du ventre, la constipation, les chaleurs d'entrailles, l'inflammation de quelqu'un des viscères abdominaux, les ténèsmes, les douleurs de coliques, les éprintes, la dysurie, la strangurie, les douleurs hémorroïdales, sont autant de signes, qui indiquent cette sorte de remèdes.

CLXXV. On doit surtout recourir aux lavements émollients, rafraîchissants, dans la force du redoublement, si la Nature ne procure aucune évacuation, ou s'il y a encore dans les gros intestins, des excréments qu'ils sollicitent à sortir. Hors ce cas, ils ne contribuent pas peu à accélérer la coction de la matière fébrile, & à disposer le canal intestinal à l'y recevoir, s'il doit servir d'égoût pour l'évacuer, comme dans l'inflammation du bas-ventre, ou l'extrême tension, le phlogose des entrailles, ou leur sensibilité ne permettent pas d'employer jusqu'au moindre laxatif (1). Il est indispensable quelquefois de les rendre purgatifs; c'est quand ces fièvres humorales, dont la crise se fait par une diarrhée, sont accompagnées d'un resserrement de ventre, qui tend à la constipation, avec météorisme, & que l'usage intérieur des laxatifs ne relâchent point. A ce mal se joint la tension, & les

(1) Ità si is.... ægrotus, siccâ admodum alvo sit, medicamento purgante abstinêbo, quantum-vis timeam humorum naturam, nisi prius clisteribus mollibus... alvus aliquantum emollita sit. FRANCISC. VALLES. *Method. med.* pag. 252.

accidents augmentent à chaque instant. La casse, le sel epfom, les plantes laxatives, donnés en lavement, sont le moïen d'éviter ces défordres, & de procurer des évacuations, qui soulagent.

CLXXVI. Il n'est point de maladie aiguë, où l'indication d'un lavement émollient, rafraîchissant ou laxatif, ne se présente quelquefois. On le fait souvent succéder à la saignée; ils viennent à propos pour détendre, assouplir les fibres, & pour calmer l'éréthisme des nerfs, pour détourner le sang, qui se porte trop à la tête, en l'attirant vers les parties inférieures. C'est pourquoi ils sont d'un si grand secours dans les maux de tête violents, le délire, l'assoupissement, les inflammations des parties supérieures, la phrénésie, l'angine, l'érésipèle au visage, &c. Dans tous ces cas, ils soulagent toujours; les évacuations qu'ils procurent, diminuent la résistance au cours du sang vers le bas.

CLXXVII. C'est dans ces dernières vuës (176.), qu'on les met en usage dans ces accidents graves, où l'action de la Nature est gênée dans son principe par les affections soporeuses, convulsives; soit qu'elles soient idiopathiques, ou par sympathie; dans ces affections nerveuses, qui ne sont que l'effet de l'ataxie des nerfs, où la suffocation, l'étouffement, les tremblements, les évanouissements troublent l'harmonie des fonctions. C'est dans ces cas, où Mr. POMME a tantôt recours aux lavements tièdes ou froids, selon l'état de relâchement, ou de tension des fibres du sujet confié à ses soins. Enfin dans tous ces cas, où en

cherchant à détendre & à calmer (176.), il faut délaier, émouffer l'acrimonie des humeurs, qui ont pris leur cours par les entrailles, on ne peut se dispenser de recourir de tems en tems à ce remède. C'est ce qu'on pratique, par exemple, dans les dysentéries, ou les tranchées cruelles, les ténesmes constants & douloureux, font souffrir violemment. C'est dans les lavements, qu'on trouve un secours presque assuré, quand un purgatif plus ou moins âcre cause des douleurs d'entrailles sans évacuation, quand il tarde trop longtems à opérer. Ils font un secours également efficace, dans les indigestions, qui sont accompagnées de cardialgie, de flatuosités, de gêne, d'inquiétudes, de vomissemens, &c. On y a recours encore, dans les vomissemens, qui dépendent de quelque autre cause, pour changer le mouvement péristaltique défordonné, dans le *miserere*, dans toutes les coliques, dans le cas d'étranglement d'hernie, où, après avoir employé les adoucissans & les émolliens, on en vient avec succès aux irritans, aux purgatifs, comme ceux qui sont composés de feuilles de tabac, de feuilles de fenné, de sel epfom. Quelquefois on a recours aux injections de fumée de tabac. On répète ces remèdes, selon l'opiniâtréte, l'urgence des douleurs, les forces du malade & le soulagement qu'il en retire. Il n'est personne de l'art, qui ne les ait répétés plusieurs fois. Ce remède est efficace pour accélérer l'accouchement, en réveillant les douleurs, qui ne sont encore que fausses, en relâchant l'organe, sur lequel porte tout l'effort & l'activité de la Nature.

CLXXVIII. S'il est des tems où l'on doit aider la Nature, toujours *active* & toujours occupée de l'œuvre de la coction & de la crise, & enlever les obstacles, qui s'y opposeroient, en prescrivant à propos les évacuans (155. 156.), il est bien plus souvent nécessaire d'y recourir, lorsqu'elle est, pour ainsi dire, toute *passive*. C'est ce qu'on observe & qu'on pratique dans la plupart des maladies chroniques, dont la cause est un empâtement des viscères du bas-ventre, dû à l'obstruction de la veine porte, qui conduit souvent à la mélancolie : dans les dérangemens des premières voies, surchargées de crudités : dans les hydropisies & autres maladies froides, dûes à l'infiltration du tissu cellulaire, à une surabondance de pituite, dont le sang est abreuvé, & qui engouë quelquefois les viscères essentiels à la vie, ou s'y jette, *ex abrupto*, par méthastase, comme dans l'apoplexie pituiteuse, la paralysie, l'asthme humide, &c. : dans ces affections, dûes à l'âcreté de la lymphe, que tous les efforts de la Nature n'ont pû dompter : affections qui attaquent ordinairement les parties membraneuses, nervoso-aponévrotiques, dont la cause est éloignée du centre, sans cesser d'agacer. C'est ce qu'on observe dans les rhumatismes chroniques, qu'on guérit plutôt, dit LIEUTAUD, par les purgatifs, que par les saignées (*m*).

CLXXIX. Dans presque toutes les maladies chroniques, les digestions sont lésées, parce que

(*m*) LIEUTAUD, Précis de Méd. pratique ; chapitre du rhumatisme.

souvent elles ne dâtent que du premier instant, où les organes digestifs ont cessé de bien élaborer le chyle, qui devoit être animalisé, soit dans les maladies d'*épuisement*, soit dans les *froides & pituiteuses*. Les causes, qui les ont précédées & y ont donné lieu, ont porté leurs premiers effets sur l'estomac, & les aliments mal digérés ont suivi leur nature. De-là les crudités acides, glaireuses, nidoreuses, putrides, qu'il faut ou corriger ou évacuer. C'est pourquoi, dans le premier période des maladies d'*épuisement*, on n'obtient aucun effet des remèdes *toniques & analeptiques*, si l'on n'a évacué la saburre des premières voies, qui est presque toujours inséparable de ce dérangement. On doit donc faire précéder les purgatifs, si l'on veut rendre la Nature à elle-même, & ne pas perdre de vûe les signes, qui les indiquent & que je rapporterai plus bas (185.). On doit toujours se souvenir de la remarque de tous les Praticiens, que ces signes ont lieu, lorsqu'on a usé des aliments, en trop grande quantité, relativement à l'état des viscères, d'où il a résulté souvent des indigestions lentes, ou fâcheuses. Dans ces cas, l'expérience a prouvé que les purgatifs fortifiants, comme la *rhubarbe*, l'*aloës*, &c. étoient les plus appropriés, & qu'on devoit les donner avec précaution, en évitant de porter trop de trouble & trop d'agacement, quand la Nature a presque perdu le pouvoir de se relever de l'affaîssement où elle est.

CLXXX. Quelles que puissent être les causes des maladies *séreuses, cachectiques & mélancoliques*, elles ont souvent commencé, ou par le relâchement des solides, dû au mauvais régime, aux

boissons tièdes , aqueuses , à l'abus des spiritueux , à un air humide , froid , tiède , putrescent ; ou par un vice dans le sang , que les mêmes causes , la suppression des évacuations sensibles ou insensibles , une acrimonie dans les humeurs , la vie oisive & sédentaire , un sommeil trop long , les passions tristes , ont produit. Toutes ces causes surchargent la Nature , de fucs hétérogènes , qui dérangent les fonctions animales , énervent le tissu des fibres , le tissu celluleux , qui se laisse infiltrer , & rendent les plus petits vaisseaux inhabiles à exercer leurs fonctions. C'est pourquoi ces maladies ne finissent guères , que par des épanchements dans l'une ou l'autre des cavités , par une infiltration plus ou moins générale du tissu muqueux. On conçoit aisément qu'on ne les guérit guères , qu'autant qu'on procure une décharge des fucs séreux , pituiteux , qui tapissent les premières voies , ou qui inondent la masse du sang : parce que leur transpiration , ou l'évacuation du superflu , ne se fait plus ; ils servent à éteindre , chaque jour plus ou moins , la chaleur vitale , ou ils diminuent la quantité , le développement & le mouvement des molécules ignées , ou ils entarissent la source. De-là , l'action des viscères est dérangée , les sécrétions & excrétions sont troublées , ralenties , suspendues. La Nature enfin est tout-à-fait *passive*.

CLXXXI. Si l'on veut lui rendre son action , on doit obvier aux premières causes & remédier à leurs effets. La saburre existe dans les premières voies : la laissera-t-on croupir , en lui donnant la mobilité , qui lui est nécessaire , ou l'évacuera-

t-on d'abord ? On doit ici avoir les mêmes précautions que dans les maladies aiguës. La matière doit être mobile ou en turgescence, & même si l'état des fibres est trop roide, sec, tendu, comme on observe chez les mélancoliques-atrabilaires, l'on doit se rappeler cet aphorisme d'*Hippocrate*, qui dit de donner de la mobilité aux humeurs, de la souplesse aux fibres, si l'on veut purger avec facilité & sans trouble (*n*). Cette précaution est toujours nécessaire, dès qu'il s'agit de purger l'humeur atrabilaire, dont la veine porte est farcie & engouée. Les purgatifs âcres, dont on se sert alors, portent trop d'irritation avec eux, si l'on néglige d'y préparer les malades (*o*). C'est pourquoi, l'on doit bien ménager leur usage, afin d'éviter ces grandes évacuations, qui fatiguent les malades sans les soulager, mais, dès qu'ils y sont préparés, ces remèdes, donnés à des doses modérées & répétées souvent, fondent l'humeur mélancolique, l'entraînent, à mesure qu'ils l'atténuent. Ils réussissent, quand les entrailles sont amollies, les nerfs relâchés, & les spasmes diminués par les délaïants, les savonneux, les bains tièdes, &c.

CLXXXII. L'épaississement des fluides dans les hydropisies; est notoire & c'est une raison pour laquelle les boissons désignées (181.), doivent précéder & accompagner l'usage des évacuants hydragogues, qui y conviennent. Il en est de même, lorsque

(*n*) Corpora si purgare volueris, ea fluidibilia reddere oportet. HIPPOC. Aph. 9. Sect 2.

(*o*) ROBERT, *ibid.* pag. 99. tom. 2.

ces maladies *froides, pituiteuses*, ont avec elles de la roideur, de la sécheresse, ou que ces dernières conditions, y ont donné lieu. Mr. BACHER a fait observer cette règle de pratique (p), pour établir l'heureux usage de ses pilules toniques, composées d'extrait d'hellebore noir, de myrrhe & de feuilles de chardon bénit(*). Aussi cet auteur Praticien, loin de défendre les boissons à ses hydropiques, il les leur recommande spécialement, en les faisant varier, selon le relâchement & l'atonie, la tension ou la roideur des fibres.

CLXXXIII. Si l'on doit souvent préparer les humeurs infiltrées ou épanchées, à être heureusement évacuées par les hydragogues, il est arrivé plus d'une fois, que ces remèdes ont rétabli ce désordre, sans aucune préparation. Dès qu'on s'apperçoit que les sérosités ou la pituite cèdent à leur *stimulus* & se portent vers les entrailles, l'on doit y revenir : c'est ainsi qu'*Hippocrate* en a établi le précepte (q). Il faut souvent exciter la Nature dans ces maladies. Si elle se prête à l'action des purgatifs, on doit suivre cette route. On réveille ainsi le tissu muqueux, tombé dans l'inaction; on l'excite à la décharge des humeurs surabondantes. C'est pourquoi, dans l'apoplexie, & la paralysie pituiteuse, où l'activité de la Nature est gênée dans son principe, par l'épanchement ou l'infiltration de ces mêmes humeurs,

(p) Précis de la méthode d'administrer les pilules toniques. pag. 9 10. 11. (*) Journal de Méd. tom. 41. p. 211.

(q) Si qualia purgari oportet, purgentur & facile sunt, si verò contraria, difficulter. HIPPOC. Aph. 25. Sect. 1.

on ne doit point perdre de tems, pour dégager le principe de la vie de ce qui l'opprime. C'est dans ces vuës, qu'on insiste sur les évacuans, plus ou moins actifs, & les lavemens, plus ou moins stimulans; au lieu que les purgatifs antiphlogistiques sont préférés dans ces affections de la tête, qui sont plus sanguines que pituiteuses.

CLXXXIV. Il seroit trop long de parcourir toutes les maladies chroniques, où les évacuans sont indiqués. Les règles générales suffisent pour saisir le moment de les donner à propos. Je me contenterai de rapporter les signes, qui annoncent la saburre des premières voies, & d'après lesquels l'on doit se conduire dans l'usage des évacuans.

CLXXXV. Ces signes (r) s'observent par rapport à l'estomac, à la bouche, à la tête, à la poitrine, au cœur, aux intestins, & enfin il y en a, qui s'observent par rapport à tout le corps.

1°. PAR RAPPORT A L'ESTOMAC. L'inappétence, d'autrefois un appétit excessif, un sentiment de pesanteur à la région de ce viscère, les nausées fréquentes & même les vomissemens spontanés, la cardialgie, les douleurs mordicantes, des rapports fréquents à la bouche, avec ou sans goût particulier, comme acide, nidoreux, fétide, amère, pâteux, &c.

2°. PAR RAPPORT A LA BOUCHE. Un goût amer, puant, douceâtre, désagréable, la langue chargée

(r) Ces signes sont presque tous tirés de la matière médicale MSS. de feu Mr. FERREIN, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

d'une crasse grisâtre, blanchâtre, jaune, &c. L'enduit blanchâtre est un signe infailible de saburre, surtout muqueuse, un crachottement plus abondant que dans l'état naturel, qu'on appelle puitte, une salive épaisse, visqueuse, insipide, une vapeur chaude dans la bouche, une haleine mauvaise, tirant sur l'aigre, une salive acide, &c.

3°. PAR RAPPORT A LA TÊTE. Des vertiges, une disposition au sommeil après le repas; car cette disposition ne vient alors que de deux causes, ou de la pléthore ou de la saburre. Quelques-uns ont peine à dormir, ce qui marque une saburre chaude, au lieu que la pente au sommeil, marque une saburre froide.

4°. PAR RAPPORT A LA POITRINE. Une difficulté de respirer, qui n'est pas habituelle, mais de 5. à 6. heures. Il faut bien distinguer cet effet ordinaire de la saburre, de la difficulté de respirer, qu'on remarque dans certaines maladies de poitrine. Cette distinction est d'autant plus intéressante, que la saignée seroit souvent nuisible, si cette difficulté venoit de la saburre: on juge que les crudités en sont la cause, lorsqu'on sent en même tems un poids sur l'estomac, & qu'elle augmente après le repas. Une respiration gênée, sans pouvoir tousser; une toux jointe avec le sentiment de pesanteur à l'estomac; ce qui fait qu'on y rapporte le siège de la toux. Une toux convulsive, fréquente chez les enfants, & qu'on appelle *coqueluche*.

5°. PAR RAPPORT AU CŒUR. Son mouvement est diminué, le pouls devient lent & petit, le sang se porte moins au cerveau, on se sent abbatu, appesanti, sans aucune cause évidente. Cet affoi-

blissement, cet abattement, sont toujours un signe de saburre, qui exige les évacuants, & souvent un vomitif. La palpitation, un sentiment de défaillance & de syncope. De dix personnes, qui y sont sujettes, la purgation en guérit neuf.

6°. PAR RAPPORT AUX INTESTINS. Les borborigmes, les coliques, des flux de ventre, précédés de constipation, des dyssentéries, les inflammations, telles que celles, qui viennent en automne pour avoir trop mangé de fruits. On reconnoît ces inflammations d'avec les autres, parce qu'elles sont presque sans tension & sans douleurs. Une douleur dans les genoux, & spécialement dans les muscles jumeaux; ce dernier est un signe que j'ai observé plusieurs fois : il vient de la sympathie qu'il y a entre le plexus mésentérique & les nerfs des jambes. J'ai vu à la suite de quelques fortes tranchées, dûes à un purgatif, survenir une contraction de ces muscles, prompte & douloureuse, qui empêchoit de marcher, & qui ne cessoit que par le calme de l'irritation.

7°. PAR RAPPORT A TOUT LE CORPS. Un froid ou un frisson, qui dénote une saburre acide, certaines fièvres longues ou éphémères, une fièvre d'accès ou avec redoublement, une espèce de pâleur passagère, une moiteur ou des sueurs nocturnes, sans cause manifeste, qu'on guérit ordinairement en purgeant (/). Un pouls inégal, irrégulier, intermittent, qu'on appelle ordinairement pouls

(/) Sudor multus à somno, citrà causam manifestam, factus, corpus uberiori alimento uti significat; si verò cibum non capienti hoc fiat, evacuatione indigere significat. Hipp. Aph. 4. Sect. 4.

embarrassé, qui dépend souvent d'une saburre glaireuse, soit qu'on suppose le passage de cette saburre dans le sang, soit qu'on attribue cet état du poulx à l'impression qu'elle fait sur les nerfs mésentériques & à la sympathie des entrailles avec le cœur. Ce poulx est l'intestinal, dont parlent MM. BORDEU, FOUQUET, &c.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des signes qui indiquent les remèdes altérants.

CLXXXVI. **Q**UOIQUE la Médecine agissante ne semble spécialement regarder que la saignée & les évacuans, comme étant les deux principaux moïens de modérer les mouvements tumultueux de la Nature, de la débarrasser des entraves, où elle est, ou de réveiller son activité engourdie, &c. & que c'est d'eux, qu'à voulu parler le Pere de la Médecine, quand il nous donne ce précepte d'agir dans le commencement des maladies aiguës, & qu'il est préférable d'être spectateur, dès qu'elles sont dans leur vigueur (1), l'expérience journalière fait voir, qu'il faut dans bien des circonstances, que le Médecin saisisse le moment de porter d'autres secours essentiels. Si la Nature se suffit à elle-

(1) In principio morbi, si quid movendum, move. In vigore finire oportet. HIPp. Aph. 29. Sect. 2.

même, tandis qu'elle est *active*, combien de travers ne viennent point la troubler? Et si elle est vraiment *passive*, elle attend tout de l'art.

CLXXXVII. Si les moïens curatifs, dont j'ai parlé jusqu'ici (129. à 186.), ne suffisent pas, ceux que je nomme *altérants*, doivent être prescrits, suivant les signes, qui leur sont propres.

CLXXXVIII. Je ne parlerai que peu de ceux, qui composent le régime, principalement des maladies aiguës, comme sont les *délaïants*, les *adoucissants*, sans lesquels la maladie la plus légère ne se passe guères. La Nature, laissée à elle-même, trouve dans ces boissons, un secours dont elle a besoin. Le malade en est rafraîchi, nourri, ses fibres trop tendues, trop crispées, ses nerfs trop irrités par le feu de la fièvre, en sont relâchés, assouplis & moins irritables. Ces boissons sont indispensables, tant que l'éréthisme fébrile dure, ou qu'il fait des progrès, qu'il augmente & que l'humeur morbifique n'a pas acquis toute sa mobilité, & n'est pas évacuée. Ainsi la soif, la sécheresse de la langue & de sa peau, la toux, la chaleur intérieure, l'aridité, la sécheresse des fibres, la crispation des nerfs, l'inflammation de quelques viscères ou de quelques parties, sont les signes, qui dénotent qu'il faut délaïer, adoucir, émousser les pointes acrimonieuses des humeurs hétérogènes.

CLCIX. Les remèdes *altérants*, dont je veux ici parler, sont ceux-là, qui sont doués d'une propriété particulière, & dont l'effet est marqué.

CLXC. Les saignées ne modèrent pas toujours les mouvements trop violents de la Nature. Un sang trop incendié, surchargé de molécules ignées, qui le consument, ou du moins le raréfient trop, roulant avec soi un miasme septique & des principes putrides, qui le corrompent, ou vraiment phlogistiques, dont la densité est telle, qu'il est lui-même un obstacle à son libre cours; ce sang, dis je, exige, dans le principe des maladies aiguës, des *rafratchissants*, qu'à l'exemple d'*Hippocrate*, on ne doit point porter au delà du degré nécessaire, pour s'opposer à la violence de la fièvre & ne point empêcher la coction (a). C'est ainsi que dans les fièvres *phlogistiques simples*, *ardentes*, *putrides* & *malignes*, & les maladies *inflammatoires*, l'on donne avec succès les *acides végétaux*, délaïés dans les boissons tempérées par les *nitreux*. Ils éteignent la soif ardente & l'ardeur intérieure dont se plaignent les malades. Ils diminuent les mouvements trop impétueux de la circulation, & facilitent d'autant mieux la coction de la matière morbifique, qu'ils font de doux *fondants*, propres à atténuer la viscosité des humeurs, à corriger l'acrimonie des suc bilieux trop exaltés.

CLXCI. C'est surtout, du premier au second période de la plupart de ces maladies (190.), & dans le tems du redoublement, que ces remèdes viennent à propos; dans un tems, où la langue, les lèvres sont noires, gercées, séches; quand la bouche est amère, brûlante, la soif inextinguible; quand les urines sont très-

(a) Conformité de la Méd. pag. 162. 349. SYDENH.
Opera omnia. pag. 72.

exaltées, rouges, brunes, & lorsque les boissons ordinaires ne calment qu'à peine. Le malade alors desireroit souvent des *boissons froides, anti-septiques*, surtout, lorsqu'il sent une douleur, une chaleur des plus vives à la région de l'estomac (a).

CLXCII. Ces symptômes (191.), l'aridité d'une peau brûlante, prouvent combien le sang est surchargé de molécules ignées & de matières trop phlogistiquées & trop âcres. La Nature cherche à s'en débarrasser, en augmentant la force de la circulation, & fait naître ce besoin de recourir aux *boissons froides*, pour lesquelles l'instinct seul décide & fait que le malade y a recours malgré soi, comme à un moyen propre à le rafraîchir. Ce seroit un signe plus funeste, s'il ne sentoient point alors ce besoin. Il annonçeroit que l'ame n'éprouveroit plus aucune sensation, ou que les organes, propres à la lui transmettre, seroient trop desséchés. Tel est l'effet de la chaleur fébrile, qui dessèche les vaisseaux & les liqueurs, & les rend inhabiles à la circulation & les dispose à la putridité.

CLXCIII. Ajoutons à ces signes (191. 192.), les nausées, les vomissements, dûs à l'irritation des matières contenues dans les premières voies & à l'impression vive des suc bilieux. La dépravation de ces humeurs établit la nécessité de les noier dans un torrent de boissons, qui soient d'une nature à tempérer la fièvre & à prévenir par-là, les maux que leur surabondance occasioneroit. Les boissons, dont j'ai parlé (190.), sont

sans contredit très-propres à disperfer, à abforber les molécules ignées, à tempérer la chaleur que leur réunion produit, à ralentir les mouvements trop véhéments de la Nature, à la décharger par le cours des urines, des principes phlogiftiques, qui la confumoient, tandis qu'elles diminuent l'expansion & la raréfaction des humeurs.

CLXCIV. Il eft une de ces *boiffons rafraîchiffantes*, dont on peut attendre cet effet (193.), furtout dans les premiers périodes des *fièvres ardentes*; c'eft l'*eau froide*. Plusieurs grands Praticiens ont décidé qu'elle étoit contraire à cette époque. Mais fi nous confultons *Hippocrate*, *Galien*, *Paul d'Ægine*, *Arétée de Capadoce*, *Fernel*, *Prosper Alpin*, *Lommius*, *Vallesius* (*b*), il y a des obfervations à faire fur fon ufage. L'habitude, le bon tempérament, trop échauffé, le bon état de la poitrine & des autres vifcères, nullement affectés d'ailleurs, font des raifons pour la prefcrire dans ces maladies (190.), furtout lorsque les malades, comme je l'ai dit (191. 192.), font excédés par la foif, par la chaleur & la violence de la fièvre : mais on doit s'en défier, lorsqu'il y a tumeur ou douleur dans les parties précordiales, inflammation ou difpofition inflammatoire, ou autre affection quelconque dans les poulmons ou les autres vifcères; fi le malade touffe, s'il a peu de fang, s'il eft fatigué par des anxiétés avec froid des extrémités, s'il n'eft pas tourmenté par la foif, fi le pouls eft petit & concentré, s'il n'y a aucun figne de coction (*c*).

(*b*) BOISSIEU, *ibid.* pag. 103.

(*c*) *Id.* *ibid.* pag. 106.

CLXCV. On doit donc employer l'eau-froide, hors ces dernières circonstances (194.). Plusieurs Praticiens célèbres ont imité en cela l'exemple des gens de la campagne, qui, sans d'autres secours, ont bû à longs traits cette simple boisson, même dans le premier période de la fièvre. Le feu intérieur, dit GALIEN (d), défend la Nature de la trop forte impression & des mauvais effets de l'eau froide. Au reste, on tient un certain milieu dans son usage : on ne la donne que peu-à-peu & de tems en tems, après en avoir donné des tièdes, des relâchantes & des tempérées, & pourvu qu'il n'y ait point une transpiration abondante, ou une sueur déjà établie que cette boisson pourroit supprimer. Mais avouons-le de bonne foi, dit l'Auteur des abus de la saignée (e), tous nos raisonnemens sont confondus par l'expérience, & tel remède, jugé mortel par le premier, est déclaré spécifique par le second. L'eau froide seroit nuisible dans ces *maladies inflammatoires*, où la densité phlogistique du sang est notoire, surtout dans le premier période, parce que le froid resserre, augmente les forces & l'action des solides, en condensant les fluides. Ce seroit s'exposer à augmenter la disposition inflammatoire (f), en augmentant la tension & la rigidité des fibres, trop irritées déjà par l'éréthisme fébrile. Il n'en est pas de même dans les fièvres *putrides-malignes*, où le sang tend à une dissolution plus ou moins prompte. Il y a donc moins à craindre

(d) GALIEN, method. med. lib. 9. cap. 5.

(e) Abus de la saignée, pag. 35.

(f) VANSWIET. tom. 2. pag. 197.

la coagulation, surtout quand le malade semble desirer cette boisson. L'instinct l'y porte. C'est bien le meilleur signe, qui l'indique.

CLXCVI. Quoiqu'il y eût bien des occasions où l'eau froide, donnée, les deux premiers périodes des fièvres *continues*, spécialement des *bilieuses* & des *putrides*, ait produit tout l'effet qu'on en attendoit, cependant le tems, où les maîtres de l'art la prescrivoient, étoit le troisième période, après avoir observé les signes de coction (160. à 169.), lorsque les humeurs sont atténuées, comme dit *ÆTIUS*, *præattenuati humores* (g), & que les solides sont relâchés & affoiblis. Buë abondamment, elle facilite alors les évacuations critiques, en procurant ou des vomissements ou des déjections bilieuses, ou des urines ou des sueurs abondantes. Le météorisme du bas-ventre, produit par la putridité des humeurs, cède assez souvent à l'usage de cette boisson. C'est ainsi que le combattoient *Hippocrate*, *Arétée*, *Aurelianus*, *Tissot*, *Kloëkof*. Sa froideur arrête les progrès de la putridité, fortifie les solides. Ils pourront, par ce moyen, agir avec plus d'avantage sur la matière morbifique, & produire une crise plus parfaite. Mais on doit faire attention, que si le malade ne rend par aucune voie cette quantité d'eau froide qu'il a bûe en peu de tems, il en peut résulter de grands maux.

CLXCVII. C'est donc dans le tems de la coction

(g) Nequè in principio, nequè in augmento danda est frigida, sed in ipso vigore. *ÆTIUS*, de frigida aquæ exhibitione. cap. 72. pag. 242.

(*h*) déjà établie, qu'on doit attendre le bon effet de l'eau froide, qu'on boit jusqu'à ce qu'on en soit assez rafraîchi. On ne doute pas qu'elle ne doive être proportionnée au tempérament du malade & à la véhémence de la fièvre (*i*). GALIEN la regardoit comme un grand remède en ce cas, & conseille d'en faire usage jusqu'à ce qu'on s'aperçoive de quelque évacuation (196.), que la froideur de l'eau favorise beaucoup, en diminuant la surabondance du feu fébrile (*k*).

CLXCVIII. Quelques aient été les raisons, qui ont introduit & accrédité l'usage de l'eau froide, on fait que, dès que la maladie est dans son état, l'humeur morbifique est presque parvenue à son dernier degré de coction, & qu'elle est toujours à charge à la Nature. De-là viennent l'intensité & la véhémence des symptômes, la chaleur excessive de tout le corps, les douleurs de tête, la soif extrême, les insomnies, les délires, les inquiétudes & les jactations, &c. La Nature en est des plus affectée, elle en est agitée & tellement

(*h*) Bibiturus itaque frigidam, non antè id facere potest, quàm ipsa febris, concocto humore, vacuationique idoneo, ad statum accessit suum, jamquè ipse homo, maximis affectus caloribus summaquè siti, die judicatorio, summum febricitationis impetum experitur. LOMMIUS, de febris. pag. 53.

(*i*) Id. ibid. (*k*) Quare accidit ut protinùs humor, jam tùm coctus & evacuationi opportunus, vomitu, vel alvi dejectione, maximequè sudationibus assatim excludatur, ad quem Naturæ motum haud parùm etiam juvat frigidi vis, quod naturaliter calorem pellit, fugatquè. Id. ibid. pag. 58.

troublée, qu'on ne peut guères s'assûrer d'une heureuse crise, & même quelquefois elle succombe à ces assauts, quand les viscères consumés, pour ainsi dire, par le feu immodéré de la fièvre, perdent de leurs forces, & sont d'autant plus dérangés dans leurs fonctions. Alors la matière fébrile, mobile & prête à être évacuée, ne peut plus être dirigée vers une issue favorable, par une Nature excédée de fatigue & de trouble, & presque vaincue. Qu'arrive-t'il ? cette humeur se jette sur un viscère essentiel à la vie, & la mort est inévitable. C'est de-là qu'*Hippocrate* a prononcé, que les prédictions dans les maladies aiguës sont toujours incertaines (1). C'est pourquoi, dit LOMMIUS (m), il est si utile, à cette époque, de faire boire copieusement de l'eau froide. Cette boisson donnera à la Nature un secours efficace, en facilitant l'évacuation d'une humeur cuite & prête à faire des ravages funestes. Les viscères, brûlés par la fièvre la plus ardente, sont rafraîchis par l'affluence de cette eau ; & la chaleur naturelle des parties, renouvelée, reprend de nouvelles forces pour favoriser l'expulsion des matières hétérogènes.

CLXCIX. *Hippocrate* paroît avoir suivi cette méthode (198.). „Il convient que les malades, „pressés par la soif, dans les fièvres aiguës, sans „égard à l'opinion des Médecins, qui s'opposent „roient à l'usage des boissons, ou sans s'en abstenir par leur propre mouvement, ne doivent

(1) HIPPOC. Aph. 19. Sect 2.

(m) LOMMIUS, ibid. pag. 58.

„ pas se dispenser de boire beaucoup. L'eau froide
 „ alors, bûë jusqu'à ce qu'ils vomissent, leur est
 „ salutaire. Ils rendront des humeurs bilieuses „
 (*n*). VALLESIIUS fait observer , que pour ne point
 abuser de ce précepte d'*Hippocrate*, on doit at-
 tendre, comme je l'ai déjà fait observer (197.198.),
 le tems de la coction, si l'on ne veut pas en avoir
 de mauvais effets. Plusieurs, dit-il, on paru fen-
 tir du soulagement, en la buvant à bonne heure,
 dans cette maladie qu'elle a éteinte, mais elle
 fut cause ensuite, qu'il survint une autre fièvre,
 plus forte & plus opiniâtre; parce qu'on l'avoit
 donnée dans le tems que la matière morbifique
 étoit encore dans sa crudité, & qu'elle en avoit
 empêché la coction & l'évacuation (*o*). Ce Pra-
 ticien étoit réservé sur l'usage de cette boisson;
 il l'évitoit dans les inflammations internes (196.);
 il ne l'ordonnoit dans les fièvres ardentes, qu'à
 des sujets robustes, chez qui la chaleur naturelle
 avoit de la force (194.); dès qu'il y avoit des
 signes de coction (196.197.) dans les urines;
 parce que tout l'exigeoit, l'intempérie, la cause
 & les symptômes, & que rien ne s'y opposoit
 (194.195.). Il la faisoit boire en quantité. Don-
 née à petite dose, elle devient inutile, elle est
 absorbée par le feu de la fièvre (*p*). Enfin tous
 les Anciens sont d'accord sur l'usage de cette

(*n*) In acutis febribus, siticulosi, à Medicis vexati in
 potu aut etiam suâ sponte abstinentes, videntur posse bi-
 bere multum. Aqua frigida, data ut vomant, prodest:
 biliosa enim aderunt. HIPPOC. Epid. lib. 4. ex VALLESII
 Comment. pag. 449

(*o*) VALLES. Comment in HIPPOC. Epid. lib. 4 pag. 450.

(*p*) Id. Method. med. lib. 4. pag. 271.

boisson, & semblent s'être répétés sur ses effets, d'après le rapport de GALLIEN. VALLESIUS ose affûrer qu'elle guérit promptement, si tout concourt à en favoriser l'usage (q). LOMMIUS vient à l'appui de son assertion & de son expérience. Les malades, dit-il, après avoir bû jusqu'à trois ou quatre pintes d'eau, vomissoient, ou rendoient par les selles, des matières jaunes, bilieuses, & suoiient & dormoient pendant toute la nuit, & s'éveilloient sans fièvre (r). CELSE confirme les observations de ces derniers (r).

CC. C'est ainsi (194. à 199.), que les Anciens aidoient la Nature, au moment qu'elle étoit prête à procurer des évacuations critiques, ou que le feu de la fièvre la consumoit, dans ces fièvres aiguës (ibid.). Mais dans les *putrides malignes*, la dissolution & la putridité des sucs exigent des secours plus efficaces, dès qu'il y a des évacuations spontanées, excessives, qui dénotent l'acrimonie extrême des matières morbifiques, ou leur dissolution, l'irritation, ou le relâchement des vaisseaux excrétoires. Dans ces circonstances, aux délaïants & aux adoucissants, on ajoute avec succès les acides végétaux & minéraux, qui, donnés avec prudence, neutralisent les matières contenues dans les premières voies, & rendent au sang son air fixe, qui se dissipe à chaque instant. (s) On doit de plus considérer, que les premières voies, surchargées d'une humeur acrimonieuse, comme il arrive dans les fièvres *bilieuses-putrides*, ne s'évacuant pas en entier, une partie de cette humeur repasse dans le sang,

(q) Id. ibid. pag. 272. (r) LOMMIUS, de febr. pag. 58. (r) CELS. Lib. 3. cap. 7. (s) MACBRIDE, Essais d'expérience pag. 39. 150.

qui, déjà corrompu & assez dépravé par lui-même, reçoit encore par ce passage un nouveau degré d'altération, d'où résultent des symptômes de plus en plus allarmants. La dissolution du sang devient de plus en plus septique. L'acrimonie se communique même au fluide nerveux. De-là le délire, l'affection comateuse, le grand abbatement, les langueurs, les angoisses, l'insomnie, les jactations, les convulsions, &c. Preuve non équivoque du conflit de la Nature avec la matière morbifique, qui tient, pour ainsi dire, l'activité de cet agent dans des entraves dont il a peine à se débarrasser. A cette époque, on observe encore des douleurs spasmodiques, un spasme universel. Le pouls est accéléré, déprimé, d'où l'on peut prévoir que la dissolution des liquides est déjà portée à un degré éminent. Dans ces cas, on a trouvé dans les *acides minéraux*, de quoi leur rendre, en partie, plus de consistance & en même tems, de quoi relever le ton des solides affaiblés. C'est ainsi qu'on retarde & qu'on s'oppose à la putridité, & que l'on calme à un certain degré, l'irrégularité du genre nerveux trop agacé. Telle est la pratique des grands Maîtres de l'art, de SYDENHAM, de HUXHAM, de VANSWIETEN, de TISSOT, &c., spécialement dans la petite vérole confluente. Il est à présumer, que ces acides, parvenus dans le sang, s'unissent aux fucs putrides, y causent une espèce d'effervescence, d'où se dégage un air fixe. Il devient alors un nouveau lien pour réunir les molécules dispersées par la perte de celui, qui les cimentoit.

CCl. C'est ainsi qu'on s'oppose (200.) au dé-

l'ordre que produit la dégénérescence des fluides, & qu'on facilite la dépuration du sang, qui se fait insensiblement par les couloirs des reins, de la peau & du canal intestinal. Alors les urines sont abondantes, les sueurs plus ou moins copieuses & les déjections plus ou moins fétides, de diverses couleurs, plus ou moins cuites, jaunâtres, avec un mélange de quelques matières blanchâtres. Ces évacuations, étant l'effet d'une espèce de coction, produite chaque jour par la fièvre, on les soutient, sans cependant les exciter. On préfère, en cette circonstance (200.), les *acides austères*, aux *acides végétaux* ordinaires, parce que ceux-ci, quoiqu'*anti-septiques*, sont trop relâchants & ne condensent pas assez les liquides, qui tendent à la dissolution. On fait que dans ce période (ibid.) des fièvres putrides, le relâchement des fibres intestinales est joint à la putridité des fluides, qu'il est conséquemment nécessaire de restituer à celles-là le ton que la putridité affoibliroit encore, & qu'on ne peut mieux remplir cette indication, que par les *acides austères*, qui sans supprimer la diarrhée, qu'on doit regarder comme critique, ont la propriété de la modérer. WALCARENGHI donnoit à ses malades le suc de *grénade* dans l'eau, d'après *Alexandre DE TRALLES* & les autres Anciens. Au défaut de celui-là, nous avons le *verjus*, le suc de *coing*, qui, semblables à celui de la *grénade*, ne constipent point dans les fièvres (f), comme en santé. J'ai souvent donné le *verjus*, & quelquefois le suc de *coing*, dans les

(f) Mali punici grana, sanis alvum astringunt, ægris autem non item. ALEXANDER, lib. 2. cap. 8.

fièvres *putrides-bilieufes*, où les felles font diffoutes & fondues. Ces acides épaiffiffent les matières des déjections, fans les ralentir. Le relâchement des intestins eft trop grand, & les fucs gaftriques, hépatiques & entériques trop fondus, pour observer cet effet de conffriktion. Il en réfulte au contraire des déjections moins féreufes, parce que les intestins ont récupérés infenfiblement affez de ton, pour fe prêter à une fécration moins défordonnée des humeurs, qui s'y portent. Alors les efforts de la Nature font proportionnés aux befoins des malades.

CCII. Il eft d'autant plus néceffaire d'avoir recours aux *acides minéraux*, que la diffolution des humeurs eft notoire. La dépreffion du pouls, la langueur, l'affaiffement du malade, la pâleur du vifage, les fueurs colliquatives, une diarrhée féreufe, la prouvent affez, furtout fi l'annéantiffement, les aphtes noires, les tâches pétéchiales, la miliaire criftaline, la petite vérole noire, affaiffée, fanguinolente, les raies livides répandues fur le dos, femblables aux coups de fouët, les hémorragies groffiffent le nombre des fymptômes allarmants de ces maladies putrides. La petite vérole confluyente-maligne eft, par exemple, une de ces maladies, où de l'avis même de Mr. Tiffot, on ne peut trop fe tenir en garde contre les effets de la diffolution. Le miasme variolique, reçu & développé dans la maffe du fang, eft quelquefois d'une fepticité fi grande, qu'elle porte la diffolution avec elle, principalement dans des fujets peu fains, dont le fang eft âcre & fans beaucoup de confiftence, ou dans ceux, qui font fanguins, robustes & très-exercés,

& chez qui elle devient une fièvre doublement inflammatoire. Bientôt toute la masse humorale est en dissolution. Tous les symptômes que je viens de rapporter, le sphacèle de toute la peau, qui précède & accompagne la mort de certains variolés, ne laissent pas en douter. Le Médecin de Lausanne (t), n'attend pas jusqu'au troisième période de cette maladie, pour recourir aux *acides minéraux*. Si la fièvre, chaque jour, s'allume trop fort, il trouve dans ces acides, de quoi calmer le délire & de quoi procurer du sommeil. Il les donne à grandes doses dans la fièvre de suppuration, où la résorption du pus variolique & la rétention de l'humeur de la transpiration insensible, toujours d'autant plus septique, qu'elle est plus agitée par la fièvre, obligent à tout tenter, pour s'opposer aux progrès de la dissolution, qui, à cette époque, est déjà bien avancée. Par leur usage, on procure aux malades une salivation plus facile, un cours d'urines plus abondant, une liberté modérée du ventre. Il n'y a point de diarrhée colliquative. La fièvre n'a plus autant d'intensité. Il n'y a plus tant de chaleurs, tant d'anxiétés à combattre & à craindre, & la soif est beaucoup moins pressante.

CCIII. Ces *acides* (207. à 202.), donnés dans ces périodes, modèrent l'agitation tumultueuse de la circulation, & viennent au secours d'une Nature en désordre; ils l'aident d'autant mieux, que les forces sont diminuées, autant par les émanations putrides des humeurs corrompues, que

(t) TISSOT, Epistol. ad HALLER, edit. Lovan. pag. 30.

par le trouble du principe vital. Ces remèdes, réunis aux *anti-septiques* fortifiants, soutiennent la Nature dans cet affaiblissement extrême. Mais comme on ne doit point trop éteindre le feu de la fièvre, ces acides ne doivent point être donnés trop longtemps. Ils prolongeroient la maladie, suivant la remarque de SYDENHAM (u) & ils diminueroient les forces nécessaires à la coction.

CCIV. Dès que la fièvre touche au tems d'excrétion critique, caractérisée par le changement du rithme du pouls, tel que le rapportent SOLANO, BORDEU, FOUQUET, &c., ces rafraîchissants *anti-septiques* (203.), s'il n'y a plus rien à craindre de la dissolution des fluides, répriment trop les forces vitales. Ils donnent des entraves à l'activité de la Nature, qui travaille alors à l'évacuation de la matière critique, ils empêchent la guérison & ils éloignent la convalescence (x). (190.).

CCV. Ces *anti-septiques* (203.) cependant, hors cette circonstance (204.), font d'autant plus nécessaires, que sans eux, les remèdes indiqués ailleurs, font sans effet, dès qu'il faut résister à la dissolution putride des humeurs. C'est pourquoi, ils font si efficaces dans ces maladies chroniques, où la même cause a lieu, comme dans le dernier degré de cette espèce de *scorbut*, que j'appelle *aigu*, vû la promptitude avec laquelle il parcourt ses tems (y). Ce dernier période est marqué par un nombre infini de tâches noires, qui se répan-

(u) SYDENH. *ibid.* pag. 72. (x) SYDENH. *ibid.*

(y) Journal de Méd. tom. 32. 34. pag. 512. 532.

dent sur l'habitude du corps, tandis que le sang passe par les couloirs de la salive, par le nez, par les poumons, & constitue cette hémorragie, d'autant plus funeste, qu'elle dépend de la fonte du sang, à laquelle j'ai vû succomber en peu de jours, parce qu'il ne fut pas possible d'engager le malade à prendre aucun remède. Tous les autres que j'ai traités & qui voulurent faire usage de l'*acide vitriolique* & du *quinquina*, se sont tirés d'affaire en peu de tems. Dès que cette espèce d'hémorragie a lieu, au troisième degré du scorbut, de la jaunisse, de l'hydropisie, le Médecin ne peut se dispenser de diriger son action vers ces acides, & d'en faire un usage prudent, quoique dans ces dernières circonstances, ils deviennent souvent inutiles, parce que le mal dépend d'une cause indestructible.

CCVI. S'il faut modérer les efforts trop violents de la Nature, dans les maladies aiguës, comme je l'ai démontré dans les chapîtres précédents, il faut aussi les soutenir, quand elle est trop affoiblie, & l'aider, quand elle est en défaut (56. à 58.). De tous les périodes, où cet état d'action ralentie se présente, c'est le 3^e. & le 4^e., quoiqu'on l'observe quelquefois plutôt. La Nature a agi puissamment pendant le cours des deux premiers, ses forces sont affoiblies, autant par les évacuations, qui ont lieu, que par les boissions qu'on a mises en usage, la diète qu'on a faite & la fièvre qui les a consumées. Elles sont d'autrefois annéanties, parce que le principe de la vie, est vivement attaqué. L'issue est douteuse, parce que l'on ignore, si les efforts suffiront pour vain-

cre. S'il y a beaucoup de trouble, du délire, des foubresauts de tendons, une prostration de forces, un pouls petit, accéléré, ou lent & embarrassé, une langue noire & gercée, des apthes, des évacuations séreuses, brunes, noirâtres, d'une fétidité insoutenable, comme on l'observe dans les fièvres malignes, lentes-nerveuses, il est à craindre qu'elle ne succombe. C'est pourquoi le Médecin, qui observe la marche chancelante de la Nature, la soutient par des *anti-septiques fébrifuges amers*, qu'on unit à quelques cordiaux. Le *quinquina* infusé dans le vin blanc, son extrait, agissent sur les fibres relâchées de l'estomac & du conduit alimentaire, en corrigeant le désordre produit par la putridité, les effets de la dissolution du sang, à laquelle on a déjà opposé les *acides minéraux* (200. à 203.), ce puissant *anti-septique* facilite la coction. Les évacuations critiques se font avec moins de trouble & le succès en est souvent heureux, si on le donne à bonne heure, si on le continue assez longtems. Cette écorce remplit toutes les indications; elle augmente l'action des solides, en quelque sorte éternés; elle donne plus de consistance aux fluides; elle favorise les évacuations, qui ne se font point, parce que l'activité de la Nature est gênée. Si par les signes de turgescence d'humeurs (154. à 172.) déjà cuites, on s'apperçoit qu'il faut multiplier les déjections, on ajoute à son usage quelques purgatifs, comme la *rhubarbe*, & l'on y associe les cordiaux & les légers diaphorétiques, si la peau doit fournir & que les forces du cœur manquent pour repousser vers l'habitude du corps, l'humeur morbifique. La dépression du pouls, son ralentif-

fement, les langueurs, les angoisses, les foiblesses
suffissent pour nous y déterminer (a).

CCVII. De tous les cordiaux, le vin est peut-être le moins nuisible & le plus convenable. Son usage est recommandé par tous les grands Médecins (b). Indiqué par les desirs du malade, qui sont ceux de la Nature, desirs que font connaître ceux même, qui n'y sont pas habitués, il convient, dans les circonstances désignées (206.), lorsque la maladie est longue, la voix foible, éteinte, la langue humectée, sans soif, & même lorsqu'elle est sèche & que le malade le boit avec plaisir & le redemande encore. Il est nuisible dans les cas contraires. Il peut trop échauffer, causer du délire. Alors le malade a de l'indifférence & de l'aversion pour cette boisson. Mais, s'il y a des sueurs excessives, ou d'autres évacuations, qui épuisent, s'il y a une anxiété inexprimable, à la veille surtout d'une éruption, telle que la miliaire, le vin est un cordial que prescrivait HUXHAM, d'après le conseil de CELSE (c). Le vin n'est pas le seul dont on puisse se servir alors. On donne encore, lorsque la maladie est longue & le malade affoibli, des alexipharmques, tels que la contrayerve, la serpentinaire de Virginie, le camphre, &c. Ces remèdes sont efficaces pour soutenir la Nature & l'aider au moment de la crise: & même, à cette époque, dans les maladies inflammatoires, je prescris toujours, à l'exemple de M.

(a) BOISSIEU, ibid. pag. 151. (b) Id. ibid. pag. 150.

(c) Vinum austerum, meraculum in morbo cardiaco.
Cels. lib. 3. cap. 19.

Tissot (d), un peu de vin trempé, que je fais donner toutes les trois heures au moins. Ainsi, sans tumulte & sans trop de chaleur, il soutient les forces de la Nature abbatue.

CCVIII. L'état de forces & du pouls du malade (206.), chez qui, il est quelquefois effacé, tant la circulation est ralentie; son tein, ses yeux languissants, chassieux, larmoians, ternis, sans vigueur, enfin la face *Hippocratique*, les soupirs, les anxiétés précordiales, les extrémités froides, la fétidité des excrétiions, prouvent que la Nature ne peut absolument rien, surtout, si la sécheresse de la peau n'annonce qu'un éréthisme général, & si la langue, toujours gercée & aride, prouve que la distribution de sucs séreux & lymphatiques ne se fait plus qu'imparfaitement. On voit, dans ce cas, un sang sans beaucoup de consistance, privé de son air fixe & prêt à former des stases gangréneuses dans les viscères. Quels moyens d'éviter ce désordre funeste, & d'obtenir alors des évacuations salutaires? Il n'est que l'écorce du Pérou (206.), qui puisse produire un tel effet. Je l'ai vû unie au camphre, rendre presque la vie, en pareille circonstance, à un malade, qui paroïssoit perdu sans ressource.

CCIX. On doit, de l'aveu des plus grands Mé-

(d) In ipsis morbis inflammatoriis, tempore criseos accedentis, pulchrè mihi successit, si ægro cohear unum vini mollis & gratè cardiaci omni trihorio propinarem, inde enim sinè tumultu mirè erectæ vires felicissimè hostilem materiam expellebant. Tissot, de *febre biliosa*, pag. 56.

decins, insister sur ces remèdes (205. à 208.) pendant tout le tems du 3e. période, & les unir à ceux, qui facilitent les évacuations salutaires, que la Nature tâche de procurer. C'est donc principalement quand la coction est faite, quand il y a du relâchement dans les solides, quand les humeurs sont divisées, quand la putridité fait des progrès, quand la Nature chancelle, que le Médecin doit renouveler ses efforts. Alors le pouls devient plus petit, plus foible, plus inégal, plus précipité. Il survient des syncopes, des tâches gangréneuses, des hémorragies, des sueurs colliquatives, froides (206. 208.), & les autres signes vont en augmentant. Tout paroît désespéré. Il faut pourtant tenter de ranimer le feu vital. Si les organes, propres à le fomentier & à le rallumer, ont encore quelque activité, on ne doit pas désespérer : on en a vû des exemples dans les fièvres malignes, dans les maladies inflammatoires impures, comme la petite vérole, où le tissu des solides avoit encore conservé un reste d'activité, nécessaire à la Nature surveillante.

CCX. Il est des circonstances, où les *cordiaux*, les *fortifiants* & les *fébrifuges* sont nécessaires, dès le premier période de la maladie, où la Nature est presque vaincue, dès l'invasion même, à la première attaque. Telle est, entre les autres de cette espèce, la fièvre *intermittente maligne*, dont chaque accès est si violent, que le malade court le risque d'y succomber. Tantôt c'est une affection soporeuse, qui dure quelquefois 48. heures. Ce sont des suffocations extrêmes, une toux convulsive, des syncopes allarmantes, un délire presque

phrénétique. Ce sont des vomissements presque continuels, un cholera, une diarrhée, qui épuisent & mettent les malades aux abois. On doit d'autant plus craindre que le malade ne périsse dans le paroxysme suivant, que les accidents ont été portés à un degré plus haut d'intensité. Le *quinquina*, est le seul spécifique, qui puisse arracher le malade à la mort, qui le menace. On doit le donner d'abord à grande dose, n'eût on même pas encore évacué. C'est ici le cas de saisir le moment précieux : sans quoi, la Nature, dont l'activité est opprimée dans son principe, par un ennemi pernicieux, ne peut rien : ses mouvements, quelque'ils puissent être, ne vaincront jamais la matière fébrile, indomptable, ou par son abondance, ou par sa causticité. J'ai vû dans ce cas, rendre une bile porracée, dont le système hépatique paroïssoit inondé. VOÏÉS TORTI, WERLHOF, & le *Traité de reconditâ febrium intermittentium & remittentium, naturâ & curatione.*

CCXI. L'atteinte du principe de la vie, l'anéantissement des forces, le relâchement des solides & la dissolution des humeurs, comme on voit dans les fièvres *lentes-nerveuses*, ont toujours été une preuve que la Nature étoit autant *passive* qu'*active*. Cette foiblesse extrême, dont le malade se plaint, avec un pouls, qui correspond à cet état, jointe aux signes (207. 208.) dont j'ai parlé, sont, sans contredit des raisons, qui décident pour les remèdes (207. à 209.), qui relèvent l'activité presque éteinte de la Nature. Il en est de même des *fièvres éruptives*, telles que la miliaire, la petite vérole confluente, &c., où dans le pre-

mier période même, déjà le malade est aux abois, soit à raison de sa délicatesse & de sa sensibilité, soit parce que le miasme porte avec lui quelque chose de si délétère, que la Nature est presque vaincue par la putridité & la dissolution. Si avec les signes de foiblesse (207. 209.), les pustules restent comme ensevelies sous la peau & ne font aucun progrès à l'avantage du malade, comme il peut arriver à des personnes épuisées par des évacuations excessives, on ne doit point hésiter sur le parti qu'il y a à prendre. C'est le tems de prescrire des échauffants, qui suppléent au défaut de la Nature. C'est dans ce cas que Mr. Tissot (e) fait un heureux usage de l'*opium*, jusqu'à la fièvre secondaire; de même que, si pendant l'éruption, les humeurs se portent avec trop d'impétuosité & sans phlogose vers les intestins, d'où il résulte une diarrhée, qui abat les forces & trouble l'éruption. Cette diarrhée, pendant l'exsiccation, cause l'affaiblissement subit des pustules, l'annéantissement des malades & donne lieu au délire, aux convulsions, aux syncopes, &c. Il n'est que l'*opium*, qui puisse s'opposer aux suites funestes de ce désordre.

CCXII. Les autres exanthèmes fébriles qu'on observe dans les *inflammatoires impures*, disparaissent quelquefois tout-à-coup, dans le tems qu'on s'y attend le moins, si les circonstances (211.), dont je viens de parler, ont spécialement lieu. Telle est, par exemple, la miliaire cristalline, où l'on doit être en garde contre la rétro-pulsion (*). Plus putride qu'inflammatoire, plus

(e) Epistol. ad HALL. pag. 22. 23. (*) Dissertation sur la fièvre miliaire, par M. PLANCHON, pag. 106. 107.

lymphatique & nerveuse que sanguine, elle s'accommode bien aux calmants, tel que le camphre, qu'on doit regarder comme spécifique, dans les affections cutanées-érésipélateuses (f). C'est aussi ce remède que, de l'aveu de Mr. VANSWIENTEN (*), l'on doit mettre en usage, dès qu'il y a apparence de la disparition des pustules, annoncée par des anxiétés fugaces, un délire passager, une parole brève, la jactation des membres, & surtout par des urines, dont la nuance s'assombrit & se décolore d'heure en heure & tend à la crudité aqueuse (g), enfin par un sentiment de foiblesse & d'inanition. L'apparition de la miliaire me suffit pour prescrire le camphre, sans attendre l'événement de la disparition. Car bientôt alors, il survient un délire obscur : les extrémités se refroidissent : les jactations & les anxiétés sont plus pressantes, & le malade meurt paisiblement. C'est ce qui prouve que la matière fébrile s'est jetée sur l'origine des nerfs & que le cerveau est tombé en gangrène. On sent bien que ces circonstances n'ont lieu que dans la miliaire maligne, où l'activité de la Nature ne peut rien contre l'abondance & la septicité de la matière fébrile. La *Médecine agissante* doit ici présider à ces écarts, & diriger, s'il est possible, la marche de l'être bienfaisant, qui, avec quelques secours, se sauve du danger qui le menace. L'usage du *camphre*, uni aux autres remèdes (205. à 212.), & donné à bonne heure, pousse & soutient à la peau, la matière de la miliaire. Il est d'une nature si vo-

(f) Id. ibid. (*) *Maladies des Armées*. pag. 182.

(g) MARTEAU, *Traité des bains*. §. 17. pag. 118.

latile & si pénétrante, qu'il perce jusqu'à l'origine des nerfs, s'amalgame avec le fluide éthéré, qui les parcourt, le rend moins irritant. Par-là il calme l'éréthisme des uns, ranime la circulation languissante des autres, celle de toute la masse des fluides, sans trop échauffer. C'est un diaphorétique assuré, qui procure des sueurs, qui ne sont point le produit d'une circulation trop rapide.

CCXIII. Dès que la Nature est parvenue au tems d'excrétion, & que malgré les évacuations qu'elle procure, les symptômes allarmants subsistent, surtout, si la crise ne se fait que par reprise, à mesure qu'elle élabore la matière fébrile, on ne peut la laisser à elle-même, sans courir le risque de la voir en défaut. Epuisée de forces, elle demande d'être aidée, spécialement, si c'est par les sueurs que se fait la crise. *Quò Natura verget, èò ducenda est.* (h) Ainsi dans ces maladies putrides inflammatoires quelconques, le Médecin prescrit, sans crainte de trop échauffer, des légers diaphorétiques, des sudorifiques même, si le génie d'une épidémie porte son miasme vers la peau, comme on a vû dans la peste & les fièvres pestilentiellles. Ainsi sur la fin des inflammations de poitrine, quand la crise se fait imparfaitement par les sueurs, après avoir pratiqué inutilement tous les remèdes ordinaires, lorsque la fièvre est légère, que le tempérament est si foible & si délicat, qu'il ne supporte pas aisément les saignées multipliées, & que le malade se trouve dans un état

(h) HIPPOCR. Aph. 21. Sect. 1.

de foiblesse considérable, un sudorifique médiocre, dit Mr. VARNIER (i), tarit en quelque sorte la source de la matière morbifique; il la détourne par les sueurs, il ranime les forces épuisées & il donne la faculté d'expectorer. D'autre part, il dégage l'embarras de la plèvre & ranime la vigueur de la circulation. Il résout bénignement & promptement l'engorgement phlegmoneux de cette membrane, surtout, si la cause vient d'une transpiration supprimée. Ce qui engagea Mr. VARNIER à prendre ce parti, fut l'épanchement de sérosités dans la poitrine, qu'il découvrit par l'ouverture des cadavres. L'usage prudent & modéré du *kermès minéral*, donné à petites doses, dans ces circonstances, & marié avec l'*opium* ou le *diacode*, suffit souvent & procure des sueurs copieuses, qui soulagent, & sert à faciliter une expectoration critique, pour laquelle on prescrit quelquefois les *expectorants* incisifs, la *gomme ammoniac*, l'*oximel scillitique*, comme dans les fausses péri-pneumonies, où la viscosité des crachats empêche & obstrue les poumons qu'il faut dégager par ces remèdes. C'est ainsi qu'HUXHAM se conduisoit dans cette maladie, pour laquelle il conseille beaucoup la teinture d'*antimoine*, l'*eau bénite* de RULAND, données à très petites doses, à quelques gouttes dans un véhicule approprié (k).

CCXIV. Il semble que plus une maladie est à son déclin & touche à la convalescence, plus on doit laisser la Nature à elle-même & ne rien prescrire. Mais l'état des viscères, de l'estomac sur-

(i) Journal de Méd. tom. 7. pag. 262. & suiv.

(k) HUXHAM, Essai sur les fièvres, de la fausse péri-pneumonie. pag. 277, 278.

tout, & de tout le système des solides, fatigués du trouble qu'ils viennent d'essuyer, sont dans une espèce d'atonie, à laquelle il faut remédier chez la plupart des malades (1). Rien de mieux indiqué, pour remplir cette indication, que l'*écorce du Pérou*. C'est le remède que conseille M. Tissot, dans son *Avis au Peuple* (m), quand dans la convalescence, il reste beaucoup de foiblesse, si l'estomac est dérangé, s'il y a de tems en tems un peu de fièvre. Par ce moïen, il rétablit, il rappelle les forces & il s'oppose au retour de la fièvre. C'est ainsi qu'après avoir évacué ce qui reste de l'humeur morbifique, ou de la saburre, dont les premières voies se sont chargées dans le cours de la maladie, ou pendant la convalescence, on s'oppose aux sueurs nocturnes, comme il arrive à la suite de la fièvre miliaire, des fièvres intermittentes, pour lesquelles, VANSWIETEN (n) conseille la *sauge* infusée dans le vin rouge, ou un verre de vin de *Malaga*, si efficace, au rapport de SYDENHAM, pour calmer cette toux importune, qui fatigue quelques convalescents, surtout, s'ils sont dans un âge avancé. C'est ce que j'ai donné plus d'une fois avec succès. L'estomac trop relâché, se trouve bien d'un cordial aussi doux, & la toux, qui dépend de cette cause, cesse bientôt. Voyez SYDENHAM. pag. 77. 291.

CCXV. Par ces remèdes (214.), qui donnent

(1) Nunc de firmandis dicam visceribus, quorum vis multum à morbo lacerata & laxata fuit. Materiae autem mediocri praeditae astrictione atque refrigeratione, ejus beneficium roboris praestant. LOMMIUS, *de febrib.* pag. 65.

(m) Tissot, *Avis au peuple*. pa. 45. (n) T. 2. pa. 370.

plus de consistance aux humeurs trop tenues, on empêche la déperdition journalière des sucs séreux, avec lesquels une bonne portion d'air fixe s'échappe. Ces cordiaux prescrits avec prudence, & seulement, lorsque le défaut d'appétit, les digestions languissantes, les pesanteurs d'estomac, les gonflements après le repas, fatiguent, & qu'on s'est assuré qu'il n'existe plus de saburre; ces cordiaux, dis-je, soutiennent les forces & mettent à l'abri de la récurrence. Dans la rechûte même, on doit en faire un usage modéré, lorsque l'on reconnoît par quelques signes (207. 208.), que la Nature a perdu ce qu'il falloit d'activité, pour subjuguier le reste de la matière morbifique, qui a causé la récurrence. On sait qu'elle est d'autant plus fâcheuse, que cette Nature ne peut plus rallier ses forces, comme avant, pour vaincre, & qu'à cet égard, on doit l'aider dans ses mouvements, qu'on doit considérer comme les derniers efforts qu'elle fait. J'ai vu de ces récurrences, qui duroient autant de jours que la maladie qu'on avoit essuïée, & qui se terminoient de même par une sueur ou une diarrhée.

CCXVI. J'ai fait voir (78. & suiv.) combien la Nature étoit *passive* dans les maladies chroniques, & que c'étoit là, où la *Médecine agissante* jouissoit spécialement de tous ses droits. C'est ainsi que dans les maladies d'*épuisements*, où les signes d'un estomac affoibli & vraiment *passif*, ceux d'une mauvaise digestion, comme le dégoût, des pesanteurs, des rapports fétides, acides, &c., des lassitudes, un pouls petit, plus ou moins fréquent, des urines crues & pâles, un sentiment de four-

millement le long de l'épine du dos, & spécialement des lombes, s'il dépend de l'*onanisme*; c'est ainsi, dis-je, qu'on a recours aux *toniques fortifiants*, surtout au *quinquina*, au *fer*, aux *amers*, par lesquels, à l'aide du régime & des aliments propres à rendre au sang, plus de molécules ignées, les solides reprennent leur ton nécessaire pour animaliser les sucs nourriciers. Ils réparent ainsi le désordre de l'économie animale.

CCXVII. Il est d'autant plus nécessaire d'insister sur ces secours (216.), que la maladie est déjà parvenue au second période, où l'état de langueur & de foiblesse augmente. La respiration devient gênée, plus courte, plus fréquente, plus laborieuse, quand on hâte sa marche, ou quand on monte. A cette époque, le malade est chagrin, triste, assoupi, hébété. Il est sensible au froid, le pouls est plus foible & assez souvent fébrile. Il n'y a plus d'appétit, quelquefois un cours de ventre, ou des sueurs, suites de la foiblesse, de mauvaises digestions & de la ténuité des humeurs. Les urines coulent avec abondance au commencement; sur la fin elles se ralentissent & se suppriment. Les jambes s'enflent, la bouffissûre succède à l'amaigrissement. Dans cette augmentation de l'état de foiblesse & des autres symptômes, on doit avoir plus de soin & de circonspection dans le choix qu'on fait de ces remèdes, des *cordiaux*, des *aromatiques* & des *analeptiques*. Ils sont encore nécessaires & souvent donnés à pure perte dans le 3^e. période, où le malade est désespéré, chez qui on voit tous les symptômes (216.) portés à un degré plus haut d'intensité. Les sentimens de

défaillance se rapprochent, les syncopes sont fréquentes, la diarrhée est colliquative, ou les sueurs épuisent. L'estomac ne digère plus. Il y a des vomissements. Le pouls est si petit & si foible, qu'il est presque imperceptible. Dans cet état déplorable, on ne guérit pas, on soulage & l'on prolonge les jours, en ranimant le feu vital, qui tend à son extinction.

CCXVIII. Ces maladies d'épuisement, soit qu'elles tirent leur origine des évacuations excessives, des pertes séreuses, lymphatiques, soit qu'elles soient dûes aux actes vénériens, trop souvent répétés, à des maladies longues, à des exercices immodérés, ou trop longtems soutenus, à l'excès dans l'étude & à l'application poussée trop loin, au défaut de bons aliments, à l'abstinence; ces maladies, dis-je, énervent les solides. De là le bon effet des remèdes *toniques* (217.), *cordiaux*, *analeptiques*, &c., qui n'agissent que secondairement sur le sang, qu'ils vivifient, en réveillant l'oscillation des fibres & fortifiant le système nerveux, trop susceptible d'ébranlement; de-là enfin les digestions mieux faites & le sang révivifié.

CCXIX. A ce désordre de l'économie animale (216. 217.), succède assez souvent la bouffissure, & déjà la maladie a bien fait du progrès & tend alors à l'incurabilité. Cette augmentation de mal se rapproche des maladies *cachectiques*, dont le principe est déjà bien caché, où non seulement le tissu des solides est trop relâché, mais la constitution des humeurs est viciée, leur mouvement est ralenti. De-là, bientôt l'embarras & les obstruc-

tions des viscères, leur dérangement, la stagnation des sucs, leur infiltration dans le tissu cellulaire, leur épanchement dans les cavités. Ce sont des maladies *froides*, parce que la quantité, le développement & le mouvement des molécules ignées, sont diminués, & conséquemment la chaleur naturelle affoiblie. On reconnoît d'autant mieux ici l'état *passif* de la Nature, qu'on ne lui voit point faire des efforts violents, pour vaincre, chasser & corriger la matière morbifique, parce que les agents de cet être bienfaisant sont viciés. S'il arrive quelquefois, c'est un dernier effort, qui devient salutaire. Telle est la fièvre *intermittente*, qui sert à briser, à atténuer la viscosité des humeurs; mais si ces efforts sont foibles, les symptômes paroissent plutôt dépendre de l'action de la cause, que de celle de la Nature, tant parce que la matière morbifique réside dans les vaisseaux séreux-lymphatiques, dans le tissu muqueux, qu'elle ne gêne guères la circulation, & que la vie n'est pas dans un danger prochain, que parce que le fluide nerveux est sans énergie & que les forces manquent.

CCXX. On conçoit de tout ceci, combien l'on doit aider la Nature, qui attend tout de l'art & peu d'elle-même. Les évacuations qu'on procure (180. à 185.) & qu'indiquent le dérangement des premières voies, & des digestions dans les premiers périodes de la maladie, les rapports, les pesanteurs d'estomac & les autres symptômes (185.), les crudités présentes, le régime peu convenable, sont des raisons pour corriger ce dernier & le composer d'aliments presque animalisés, ou prêts à l'être.

Ils aident les secours que l'art doit employer & qui doivent rendre & réveiller l'action des viscères; donner de la force aux fibres, du mouvement aux liqueurs. Tel est l'effet des *stomachiques-amers* & *aromatiques*, des *martiaux*, qu'on prescrit, après les évacuations nécessaires, lorsque le malade se plaint de digestion difficile, de langueur, d'étouffement, d'une respiration gênée, après le repas. A ces signes se joignent un pouls lent & embarrassé, une face pâle, des yeux languissants avec bouffissure, le matin, en dessous des paupières, des douleurs de tête, un penchant au sommeil & au repos, des urines limpides, laiteuses, des inquiétudes dans les jambes, un peu enflés le soir. Ces remèdes n'agissent que lentement & à mesure qu'on en facilite le succès par l'exercice, par les frictions & par les secousses que donne une voiture, ou le mouvement du cheval, &c.

CCXXI. Il arrive souvent, que ces signes (220.) du premier degré de ces maladies, sont dûs à l'obstruction de quelques viscères du bas-ventre, où l'on observe de plus, des borborigmes, des chaleurs d'entrailles, la constipation, une douleur gravative à la région du foie ou de la rate, des feux, qui montent au visage, après le repas, dans le tems de la digestion. C'est ce qu'on voit dans l'affection hypocondriaque, chez les personnes sédentaires, sujettes aux hémorroïdes. L'embaras du mésentère, commun aux rachitiques, aux écrouelleux, ajoute aux signes que j'ai rapportés, des selles plus ou moins copieuses, glaireuses, souvent blanchâtres. Dans cet état passif des viscères du bas-ventre, la *Médecine agissante* s'atta-

che à lever les obstacles, à fondre l'épaississement des fluides, ralentis dans leurs cours, à exciter ce dernier, en réveillant l'action des vaisseaux engoués. Après les remèdes généraux, on fait succéder aux *délaïants* & aux *savonneux végétaux* les *apéritifs* & les *toniques*, tels que les *pilules aloétiques-gommeuses*, qui évacuent à mesure qu'elles fondent les humeurs, tandis que par leur douce irritation, elles excitent les vaisseaux à de nouvelles oscillations & à redoubler leurs mouvements.

CCXXII. Si les fonctions sont plus dérangées, les forces s'affoiblissent tellement, que le plus léger mouvement fatigue. S'il y a des palpitations, des oppressions, si la tête est pesante, le sommeil profond, l'esprit engourdi & hébété, s'il y a une respiration difficile & laborieuse, lorsqu'il se couche horizontalement; si l'on observe un dégoût extrême, un appétit dépravé; s'il y a des anxietés continuelles, des défaillances, qui augmentent après le repas, avec un pouls petit, lent, fébrile, le soir, accompagné de frissonnements, on doit d'autant plus insister sur les remèdes indiqués (221.), & en modifier le choix & la quantité, selon l'âge, la constitution, le genre de vie du malade, qu'on voit que chaque jour il rend moins d'urines, qu'elles deviennent plus épaisses, avec un sédiment briqueté. Bientôt la bouffissure est sensible, elle devient universelle. Quelquefois les pieds & les jambes s'enflent. Cependant & surtout le soir la pâleur des lèvres, de la face, qui devient plombée & verdâtre, sont les avant-coureurs des épanchements séreux, dans l'une ou l'autre des

cavités, épanchements qu'on reconnoit par les signes, qui leur sont propres. Voyez LOMMIUS, pag. 142. & suiv. BOERRH. & VANSWIET. *sur l'hydropisie*, & l'*Essai sur l'Hydropisie* par MONRO.

CCXXIII. Quoique les évacuans soient les premiers moïens à employer dans ce second période, les diurétiques agissent avec moins de trouble pour évacuer la surabondance de sérosités infiltrées ou épanchées. On choisit les uns ou les autres, on les varie selon les différentes causes, selon les indices que donnent la Nature & la disposition des organes excrétoires, le succès ou l'inutilité des évacuations, qu'on a procurées, & selon la force & le tempérament du malade. Cependant nous dirons avec BOERRHAAVE, que comme on a vu plus d'une fois, des hydropisies se guérir par un cours d'urines, il vaut mieux porter ses vûes vers les couloirs des reins (o). Les diurétiques actifs, tels que la *scille*, le *colchique*, les *sels neutres*, les *alkalis fixes*, les plantes apéritives & âcres, sont d'un usage journalier, tandis que les purgatifs n'ont lieu, qu'autant que l'humeur paroît affecter la voie des felles, qu'il y a une légère diarrhée, qui soulage, ou que dans un sujet encore en état de supporter un purgatif hydragogue, on peut de tems en tems y recourir. Les sudorifiques ne doivent avoir lieu, que lorsque la maladie vient ou des sueurs ou d'une transpiration insensible, refoullée dans le sang, ou d'une éruption rentrée ou répercutée.

(o) Per urinas evacuati hydropis, quum citentur plurima exempla & hanc viam tentabimus, præeunte Natura. BOERRH. *de cognosc. & curand. morb. Aph.* 1243.

CCXXIV. Le bon succès de ces remèdes (222. 223.), rendent la maladie moins grave, & la rappellent à cet état, où elle doit être dans son principe, qu'on attaque par les moyens employés à cette époque (221.): ils rendent à la Nature toute son *activité*. Sa *passibilité*, due au peu de ressort & d'élasticité des solides & à l'appauvrissement des fluides, qu'il faut corriger & réveiller, demande des remèdes *actifs* & propres à réveiller l'oscillation des fibres, & à rappeler la chaleur que le malade a perdue. C'est l'effet des *apéritifs* (221.), des *toniques*, des *amers-aromatiques*. Ces différents remèdes, unis aux *analeptiques*, aux *échauffants*, sont chargés de molécules ignées, qui raniment le feu vital, prêt à s'éteindre.

CCXXV. Il ne tardera (224.) guères à s'éteindre, si la cause de la maladie l'emporte sur l'effet des moyens curatifs, & le désordre parvient bientôt à son troisième degré. Il survient des palpitations de cœur, des suffocations alarmantes, au moindre mouvement. Si la poitrine est inondée, la difficulté de respirer & l'oppression augmentent, dès que le malade est couché; à la première heure du sommeil, il doit se lever & panacher la poitrine sur le devant. Le tein devient jaune, plombé; les yeux sont ternis, languissants; moribonds; le pouls est foible, très-petit, agité, il s'efface bientôt; il ne coule plus ou presque plus d'urines; les extrémités se refroidissent; les jambes & les cuisses sont extraordinairement enflées, elles coulent, s'ulcèrent & se gangrènent quelquefois, ou du moins il survient un érysipèle, qui s'étend

avec chaleur mordicante & menace de mortification. C'est ici, où la Nature expirante & tout-à-fait *passive*, a besoin d'être ranimée. Le flambeau de la vie s'éteint, les *stimulants*, les *spiritueux*, les *aromatiques* peuvent l'entretenir encore. Les *anti-septiques*, comme le *quinquina*, résistent plus ou moins à la gangrène, en soutenant l'action organique des fibres, qu'on reconnoît être éteinte, si des tâches noires, livides, cadavéreuses, des phlictènes paroissent sur les extrémités gonflées, ulcérées, qu'on ne peut guères rappeler à leur état naturel.

CCXXVI. On voit (220. à 224.), qu'en attaquant le tissu des solides, dont l'action est si nécessaire à l'entretien de la chaleur naturelle & aux sécrétions & excréctions des humeurs animalisées, ici trop peu *actives*, on peut rendre la Nature à elle-même, & réparer le vice des fluides appauvris par le défaut d'action, par la diminution des molécules ignées & le peu d'*animalisation* des sucs nourriciers. Les remèdes, dont j'ai parlé (*ibid.*), sont autant d'*altérants*, propres à changer la constitution des fibres, à réveiller leur irritabilité, leurs oscillations, & à donner par-là plus de mouvements aux humeurs, en facilitant leur séparation & leur expulsion, & en révivifiant ainsi la crase du sang, en portant plus de feu, en réparant la perte de l'air fixe, s'opposant à son évaporation, empêchant les infiltrations, les épanchements, ou leurs reproductions, si elles ont eû lieu.

CCXXVII. Il est plus difficile d'obtenir ces ef-

fets (226.), dans ces maladies, où le mouvement musculaire, & souvent le sentiment est perdu en partie, comme on voit dans la paralysie, dont la cause est le peu de liberté du cours, ou le défaut du fluide nerveux. On fait que l'apoplexie, ou la paralysie, qu'on observe quelquefois dans les maladies d'épuisement, n'a d'autres causes alors, que le défaut du cours des esprits animaux, dans les organes du sentiment & du mouvement (a). Elle a lieu également dans les personnes, qui ont supporté des pertes blanches, des pertes de sang excessives, chez les vieillards: elle met le comble au *marasme sénile*, &c. Il n'y a que les *fortifiants*, les *analeptiques*, les *irritants*, qui puissent quelquefois réparer ce désordre (†). On sent bien qu'il faut ici changer la constitution morbifique des nerfs, viciés à leur origine, ou dans leur trajet: qu'on y parviendra mieux, dès que le mal se déclare par degré, où la foiblesse, l'engourdissement, le tremblement des membres, le sentiment de

(a) Sive spiritus animales secerni impediuntur & distribui, sive exhaustis viribus deficiant, oritur apoplexia, qui morbus est ille, in quo nervorum cessat sensus, & ex sensus defectu, voluntaria actio: nam omnis nervorum actio certè non abolita est. Sed illa tantùm quæ sensibus interfert.... ex sensuum verò obtusione cessat nutus animæ in corpus, cessant quos regit motus. Tissot, Epistol. ad HALLER, pag. 87.

(†) Nova hîc adhibenda medela. Crasis humorum & copia restituenda. Motus vitalis languens excitandus, roborantibus itaque, nutrientibus & solitâ evacuantium evitacione nititur curatio, præcavetur alimenti pleni nutrimenti, eupeptis tamen, sæpè parâ dosi, assumptis. Tissot, ibid. pag. 88.

fourmillement, de douleur & de piccotement, de frissons, la diminution du sentiment & la difficulté du mouvement, sont les signes, qui nous obligent, après avoir employé les évacuans, de recourir à ces remèdes, qui puissent lever l'obstacle, qui s'oppose au cours des esprits animaux, dans les parties paralysées. Eu égard aux causes, qui ont produit ce dérangement de la machine, à l'âge, au tempéramment, à la façon de vivre, à la situation & aux forces du malade, on emploie les *sudorifiques*, les *anti-scorbutiques*, les *mercuriels*, les *aromatiques*, les *amers*, les *toniques*, les *apéritifs*, l'*électricité*, pour exciter une espèce de fièvre, ou mouvement febrile dans tout le corps, ou seulement dans la partie malade. C'est ici qu'il faut imiter la Nature, qui quelquefois emploie le reste de son action, pour diviser, atténuer les humeurs fixées à l'origine des nerfs, & rétablir le libre cours du fluide nerveux. C'est principalement dans le second degré, où l'absence de la douleur & la perte totale du mouvement & du sentiment, annoncent qu'il faut exciter cette fièvre artificielle, ce soulèvement des forces motrices, en rendant plus de chaleur, portant plus de feu dans le torrent de la circulation, réveillant ainsi la Nature engourdie. L'engouement & l'embarras de ces extrémités des vaisseaux capillaires du cerveau, qui pressent une partie de l'origine des nerfs, sont levées, & le cours des esprits animaux reprend sa liberté. Les nerfs même obstrués se dégagent par l'ariétation des fluides contre l'obstacle, quelquefois insurmontable. Alors l'extinction totale du mouvement & du sentiment, l'atrophie ou l'enflure œdémateuse du membre affecté, la diminu-

tion considérable de la chaleur, enfin la gangrène de ces parties constituent le troisième degré de cette maladie, où il est impossible de rendre la vie aux parties affectées. En conserver la chaleur, ou s'opposer à leurs progrès, par des *échauffants*, de la classe des *anti-septiques*, des *cordiaux*, des *analeptiques*, est tout ce que l'art peut dans cette circonstance. Le reste de forces, dont la Nature peut se servir, suffit à peine, pour le soutien de l'économie animale.

CCXXVIII. On peut déduire de ce que je viens de dire (227.), que la Nature est *passive* d'une part, & que de l'autre elle est encore toute *active* & prête à se soulever contre ce qui peut troubler l'harmonie des fonctions, qui s'exercent encore. On a vu des personnes attaquées, de paralysie, essuyer des maladies aiguës, dont la terminaison étoit heureuse, mais sans que la cause de la perte du mouvement ou du sentiment eût été détruite.

CCXXIX. On doit considérer cette Nature tout à fait *passive*, dans ces maladies de défaillance, dont le premier degré, dit M. DE BOISSIEU (b), est appelé léypothymie, qui se déclare quelquefois par une vive cardialgie, ou par des anxiétés précordiales; par une sensation de malaise inexplicable. Le visage pâlit, les yeux languissent. Il semble qu'une vapeur monte à la tête, elle est suivie de tintement d'oreilles, d'un léger vertige; la vue s'obscurcit un peu, le pouls s'affoi-

(b) DE BOISSIEU, *ibid* pag. 225.

blit, il se ralentit, si le malade a la fièvre. Une sueur, presque froide, se répand parmi tout le corps, & surtout à la face. Quelques soient les causes de cet état, auquel les femmes sont sujettes, ainsi que les vaporeux, les personnes faibles & sensible, les convalescents, les cachectiques, les phthitiques & les vieillards, sans parler des moïens externes dont on se sert, on sent que tout ce qui ranime & donne du jeu à la circulation & au cours des esprits animaux, comme le vin, les cordiaux, les nervins, sont les remèdes, qui soulagent alors la Nature en défaut, tandis qu'on doit s'occuper de la cause principale, calmer les douleurs par les narcotiques, si c'est l'effet d'une sensation trop vive, comme de la cardialgie, de la colique, ou de l'irritation extraordinaire de quelques nerfs.

CCXXX. Ces moïens (229.) sont bien plus nécessaires encore, s'il y a syncope. Dans cet état, les forces vitales & animales s'affoiblissent tout-à-coup, les pulsations des artères, les mouvements de la respiration sont à peine sensibles. Tout mouvement musculaire est annéanti, dit M. DE BOISSIEU (c), tout sentiment s'évanouit, la connoissance se perd, la chaleur diminue, un froid glaçant se fait sentir, & les malades, qui reviennent de cette fâcheuse situation, se plaignent d'un froid excessif. Ils ont des frissonnemens, qui vont jusqu'au tremblement, & rien ne peut quelquefois les réchauffer, pendant quelque tems.

CCXXXI. Tel est (230.) le tableau d'un homme

(c) Id. ibid. pag 295.

en syncope, pour laquelle le Médecin ne suggère des remèdes internes, que ceux qui raniment & réveillent le mouvement du cœur & des artères. Les causes particulières en suggèrent d'autres, qui vont au même but. Ici l'activité de la Nature a perdu ses droits, le feu, qui l'animoit, l'abandonne ou s'éteint, quelquefois pour ne plus se reproduire ni s'entretenir.

CCXXXII. Ces mouvements vitaux (231.), sont bien autrement *passifs*, dans le 3^e. degré, qui est l'*asphixie*; l'apparence de la mort est caractérisée par tous les signes de celle-ci. Tout à coup on est sans pouls, sans sentiment, sans mouvement; celui du cœur est suspendu, ou, s'il agit encore, il se fait si peu sentir, qu'il est imperceptible. Le corps est un cadavre en apparence, pâle, plombé, quelquefois livide, froid, glacé. Cet état dure plus ou moins longtems, d'où il est arrivé, qu'on a enterré plusieurs personnes, qu'on eût pû rappeler à la vie (d). Voici les seuls signes, qui prouvent que le feu vital peut se rallumer. Les yeux ne sont point troubles, il s'y trouve encore quelque chose qu'on ne sauroit exprimer, & qui dit, qu'il y a encore quelque souffle de vie. Tel est l'état quelquefois des personnes vaporeuses, sensibles & irritables à tous égards. On a vû une joie excessive, une consternation, une fraïeur, un saisissement, les faire tomber dans cet état allarmant. Enfin, tout ce qui peut vivement attaquer l'ame, ou irriter fortement le genre nerveux, produit ces maladies,

(d) Voyez LANCISI, WINSLOW. DE BOISSIEU, *ibid*. pag. 296.

qui marchent avec tout l'appareil d'une mort prochaine. Ce danger est d'autant plus grand, que tout ce trouble allarmant arrive souvent dans les maladies aiguës, dans les chroniques, duës à l'épaississement & aux grandes évacuations.

CCXXXIII. Si la *Médecine agissante* rallume, en ce cas (232.), le foier de la vie, par des nouveaux feux qu'elle lui fournit, elle ne doit pas moins prévenir les retours de ces assauts périlleux, en réparant le désordre de l'économie animale. C'est ainsi, que si chez quelques-uns, il faut des *suignées* ou des *évacuants* (119. à 185.), il faut chez les autres des *analeptiques*, comme aux personnes épuisées. Tantôt ce sont des *toniques*, des *anti-spasmodiques*, donnés dans l'intervalle des accès, tantôt des *relâchants*, des *anodins*, lorsqu'il y a trop d'irritation, d'éréthisme, de crispation, des douleurs vives. Ce sont quelquefois des *antiseptiques* : c'est lorsque ces accidents sont produits par la gangrène, par les émanations putrides dissolvantes. D'autres fois, on doit employer la section de quelque partie nerveuse trop irritée, des incisions, des scarifications, &c.

CCXXXIV. Ces maladies (229. à 233.), sont souvent les symptômes des autres. Elles intéressent toujours les organes vitaux, soit essentiellement, soit sympathiquement, & sont du district des affections de la poitrine, ou du bas ventre. Ces circonstances bien reconnues décident du danger où se trouve le malade, ou de l'espoir de le voir se relever d'un état aussi fâcheux.

CCXXXV. La Nature ne succombe pas toujours aux maladies *chroniques*, par le défaut & l'extinction du feu vital (*ibid.*). Ces affections semblables, pour ainsi dire, par leurs effets, aux maladies aiguës, & qui ne sont que le produit d'une lymphe dégénérée, âcre & putride, fournie par une ulcération de quelques viscères, ou entretenue par cette même lymphe viciée dans ses propres vaisseaux, constituent un désordre de l'économie animale, un soulèvement de la Nature, qui, loin d'élaborer & évacuer l'humeur morbifique, est plus pernicieux qu'efficace. Cette matière fébrile n'est point d'un caractère à être assimilée à nos humeurs. L'agitation de la fièvre, au lieu de l'adoucir, la rend plus acrimonieuse; sa putridité augmente, à mesure qu'elle s'accroît, elle augmente d'autant plus, qu'elle est entretenue par la suppuration d'un viscère, d'où la dissolution ne tarde guères à faire des progrès plus rapides.

CCXXXVI. Ce désordre (235.) est connu, comme fièvre *hectique* ou *purulente*. Si nous jettons un coup d'œil sur les trois degrés de ces fièvres & les causes qui les ont produites, on voit que la Nature se détruit elle-même, en voulant dompter l'humeur hétérogène, qui gêne & trouble ses fonctions. La dégénérescence de la lymphe n'existe pas longtems, sans qu'une fièvre lente, bien peu sensible dans son principe, ne se déclare bientôt. Le pouls est bon, il est même augmenté, quoique le malade commence à perdre son embonpoint. Les sucs nourriciers, loin d'être animalisés, confondus dans la partie muqueuse du sang, dé-

pouillés de leur partie balsamique, sont dépravés, à mesure qu'ils y abordent. C'est pourquoi le malade s'affoiblit, & les forces ne se racommodent pas. Le sommeil est tracassé, la chaleur à la peau augmente après le repas, elle est sèche, aride. La fièvre devient bientôt plus sensible, quoique le malade ne s'en apperçoive pas. Le pouls est plus fréquent, plus fébrile, s'il y a de la suppuration, il y a souvent des frissons irréguliers. De là l'exacerbation de la fièvre, qui arrive le soir. Indépendamment des *rafraîchissants* & des *humectants*, des *délaïants* & des *adouçissants*, tant internes qu'externes, employés pour modérer la chaleur & suspendre la dégénération de la lymphe, on a recours aux *anti-septiques-stomachiques*, unis aux *analeptiques*. On fait usage des *anti-scorbutiques âcres*, si elle dépend d'une âcreté scorbutique, si cette lymphe est encore dans son épaississement. On doit la corriger par les *mercuriels* & les *antimoniaux*, donnés avec prudence, si c'est un vice syphilitique & scrophuleux. On prescrit des *apéritifs*, des *martiaux*, des *toniques*, si elle dépend de quelque obstruction, cause fréquente des fièvres *hefiques*, surtout chez les enfants rachitiques. On a soin d'entretenir l'évacuation du pus, tandis qu'on prémunit la masse du sang, contre les effets de la résorption, si la fièvre est *purulente*. C'est dans ce cas, que l'ouverture d'un abcès, que l'opération de l'empîème, dès qu'elles sont praticables, arrêtent souvent les progrès de cette fièvre, & que les *spécifiques* appropriés, & les *anti-putrides*, corrigent les effets de l'infection & facilitent la réparation du désordre de la partie lésée.

CCXXXVII. Ces secours (236.) variés, ne sont pas moins indiqués dans le second degré de ces fièvres, (*ibid.*), où la maigreur se manifeste visiblement. Le malade s'affoiblit de plus en plus, il y a plus de sécheresse, d'aridité & de chaleur à la peau, elle est âcre & mordicante, elle est plus sensible à la paume des mains & à la plante des pieds. Le pouls est dût, resserré, foible & précipité, plus ou moins petit. On voit sur la surface des urines, une matière grasse, huileuse, souvent de la couleur de l'arc-en-ciel, spécialement dans le scorbut. Le dépôt des urines varie, il est briqueté, blanc, quelquefois semblable à du son, peu abondant, quelquefois il n'y en a pas. Il est des urines, qui sont décolorées, aqueuses, citronnées, blanchâtres, verdâtres; il en est, qui sont hautes en couleur. L'appétit diminue, se perd; le malade est enfin dégoûté, sa salive a un goût salé. Bientôt les selles sont plus légères & annoncent une diarrhée prochaine. Les redoublements de la fièvre, sont plus marqués & plus accablants. L'excrétion du pus est plus abondante, il est jaunâtre, fétide. On en doit favoriser l'évacuation, en évitant les remèdes propres à exciter la fièvre & l'ulcération, comme sont les *balsamiques*, qu'on ne doit prescrire, qu'autant qu'il n'y a guères de fièvre, peu d'irritation, peu d'éréthisme, peu de chaleur. C'est à cette occasion, que Mr. Tissot (*e*) se récrie, contre ses derniers, & qu'il leur substitue le *quinquina*, comme le seul, qui puisse résister à la dissolution, & présider à la cicatrisation des parties, qui suppurent.

(*e*) Avis au Peuple, pag 69. 70.

CCXXXVIII. Mais quelles ressources pour sauver la Nature, du péril qui la menace, quand dans le 3^e. degré, la foiblesse du pouls, qui est fréquent, ferré & inégal, quand les aphtes, les sueurs, la diarrhée colliquative, les urines fétides, hautes en couleur, la sécheresse brûlante de la peau, annoncent la corruption la plus décidée. Les yeux languissants & ternis supportent à peine la lumière, les orbites sont faillies, les tempes se creusent, le nez s'allonge & s'amincit, le visage se tire de plus en plus. Il est pâle, desséché, sur la fin il devient livide, plombé & jaunâtre; les cheveux tombent, les ongles deviennent bleuâtres, le marasme est universel; la peau dure, aride, est collée sur les os; il y a quelquefois démangeaison, si elle est chargée de petites pustules gâleuses. Quand la poitrine est intéressée, la toux fatigue depuis le commencement de la maladie. Elle devient des plus importunes, avec anxiétés, inquiétudes. L'expectoration est languissante & difficile. La voix est éteinte. L'oppression redouble. Les évacuations colliquatives augmentent. La soif est pressante. Les foibleses arrivent. Les angoisses vont en croissant. Il survient des disparates, du délire, & bientôt l'agonie se déclare. On se contente alors, dans un mal incurable, où la Nature absolument *passive*, ne peut résister à sa destruction, de donner des *anti-septiques*, des *cordiaux*, qui retardent la mort, sans espoir de détruire jamais une cause aussi indestructible. Prolonger les jours d'un moribond, qui voit la mort s'approcher lentement, c'est adoucir des maux, qu'il croit encore susceptibles de guérison.

CCXXXIX. Tels sont (186. à 238.) en général, les signes, qui indiquent les remèdes *altérants*, tant dans les maladies aiguës, que dans les maladies chroniques. Cependant, dans les unes & les autres, il en est qui en présentent d'autres, qui indiquent un pressant secours, dont la Nature, peu ou point *active*, ne peut se passer. Ce sont, la suffocation, due à l'asthme humide, convulsif, sec; aux vapeurs âcres & piquantes, &c. La toux, le hoquet, &c. Ce sont les hémorragies, telles que l'hémopthysie, le vomissement de sang, la *maladie noire*, les pertes excessives, les douleurs atroces de l'estomac, les coliques, les vomissements, les diarrhées, qui épuisent, le *cholera morbus*, où déjà le malade a des crampes, des convulsions & des spasmes partiels ou universels. Dans tous ces cas, la Nature est excédée. Ce sont de ces efforts, qui ne tendent qu'à sa destruction, & qu'il faut maîtriser, si l'on veut rétablir le calme & l'harmonie dans l'économie animale. Enfin, ce sont de ces maladies, qui sont presque toujours du district de la *Médecine agissante*.

CCXL. C'est pourquoi, un Médecin, qui voit que, par une hémorragie quelconque, les forces s'épuisent, qu'il y a des défaillances, des convulsions, ne perd point de tems pour arrêter le sang, ou par des *spécifiques*, tels que l'*alun de roche*, &c., ou en faisant procéder à la délivrance d'un corps étranger dans la matrice, si c'est une fausse ou vraie grossesse, un polype utérin. Les *astringents spécifiques* sont alors d'autant plus nécessaires, que l'hémorragie intéresse un viscère essentiel à la vie, comme l'hémopthysie, après laquelle on

doit presque toujours s'attendre à une phthysie incurable (f). Dans ce cas, après avoir modéré l'impétuosité & l'orgasme du sang, je n'ai jamais hésité d'employer très longtems les *pilules d'alun* d'HELVETIUS. J'ai ainsi, plusieurs fois, évité les horreurs de la consommation. Doit-on hésiter à y recourir dans les vomissemens de sang, qui épuisent le malade, & qui dérangent les digestions? Doit on craindre de les prescrire dans la *maladie noire*, où l'on voit que la Nature est aux abois? Ne sont-elles pas indiquées dans celles, qui viennent de dissolution, comme dans la petite vérole confluente, dans le scorbut? Dans ces dernières circonstances, on fait que les meilleurs *stiptiques*, sont les *acides minéraux*, unis aux *analeptiques-cordiaux*, aux *anti-septiques-fortifiants*. Peut-on même s'en dispenser dans la *maladie noire*, où les syncopes allarmantes sont produites, autant par les vapeurs putrides & l'irritation que cause sur les nerfs, un sang extravasé & corrompu, que par leur abondance, où le mouvement du cœur & des artères, est ralenti, foible & languissant, où les évacuations noires persistent & affoiblissent de plus en plus, où les extrémités sont froides, où le pouls est des plus foibles & bientôt misérable? Après les évacuans indiqués en pareil cas, j'ai toujours donné avec succès, les infusions vulnéraires, unies aux acides & aux cordiaux.

CCXLI. On doit avoir les mêmes égards (240) dans ces flux sanguinolents, tels que les dysentériques, quand on a dompté l'âcreté de l'humeur,

(f) A Sanguinis sputo, puris sputum. HIPPOCR. Aph. 16. Sect. 7.

par les *délaïants mucilagineux*, & la fougue des symptômes, par les saignées, si elle est inflammatoire (137. & suiv.), par les évacuants, s'il n'y a que de la saburre (185.); Alors le flux persiste plutôt par relâchement, que par irritation, dont il est la suite. Les astringents, tels que la *cascarille*, le *symarouba*, la *racine de Jean Lopez* (g), celle de *Colombo* (h), le *salep*, les

(g) Nous devons à Mr. GAUBIUS les connoissances que nous avons de cette racine. Il en donne l'histoire dans ses *Adversaria*. Il en décrit les propriétés particulières pour les cours de ventre invétérés, opiniâtres & même colliquatifs. On lit dans cet ouvrage, que cette racine est si efficace dans ces derniers, que si les phthysiques en font usage dans la diarrhée colliquative, qui met ordinairement le comble à l'horreur de leurs maux, ils prolongent leurs jours & ils ne succombent point à cette diarrhée. Les effets de cette racine se sont vérifiés sous les yeux d'autres Médecins.

On ignore encore si la racine de *Jean Lopez* est une production de *Goa*, ou si elle vient de l'Isle de *Malacca*. Il est à regretter que ce remède soit si rare & qu'il soit si difficile à s'en procurer. Cette racine est d'un prix si haut, qu'on doit désespérer de pouvoir la procurer indistinctement à tous les malades, qui en auroient besoin. Il est cependant à souhaiter, que sa vertu réponde constamment à sa valeur. Voyez les *Adversaria* de GAUBIUS, & l'*Esprit des Journaux*, des mois de Mai & Juin 1777 pag. 330. & 287.

(h) On lit dans les *Adversaria* de GAUBIUS, que la racine de *Colombo* peut suppléer à celle de *Jean Lopez*. Elle a également des propriétés particulières pour les cours de ventre invétérés, entretenus par le relâchement des fibres intestinales. On nous l'apporte de la Ville de *Colombo*, dans l'Isle de *Ceylan*. La rareté & le prix de cette racine ne permettent pas plus aux Médecins de la prescrire, que celle de *Jean Lopez*. Voyez Mr. WHYT, dans son *Avis aux femmes enceintes*, pag. 11. & 12. & Mr. DUPLANIL, dans une note du 3e. tom. de la *Médecine domestique* de M. BUCHAN. pag. 105. & 106.

acides austères, tels que le *coing*, la *grénade*, l'*acacia*, enfin les *martiaux*, ont guéri ces maladies rebelles, où l'on observe les signes des maladies d'épuisement (217. à 223.) & du mauvais état des viscères.

CCXLII. La Nature demande des secours plus pressants, dans le cas de suffocation. C'est un asthme humide, que la viscosité de l'humeur bronchiale a établi chez un pituiteux, un vieillard. L'accès, malgré la déplétion des vaisseaux, indiquée par l'âge, la constitution, le temperament, ne cède qu'à des *expectorants*, tels que la *gomme ammoniac*, l'*oximel scillitique*, le *kermès minéral*, &c. S'il est convulsif, propre aux vaporeux, aux sujets secs & bilieux, les *anti-spasmodiques*, les *calmans*, l'*extrait de têtes de pavot rouge*, (1) l'*élixir*

(1) Pour préparer l'extrait de têtes de *Coquelicot*, on doit cueillir ces têtes avant leur parfaite maturité, c'est-à-dire un peu vertes, ou avant que les pétales des fleurs ne s'en détachent. La dose de ce remède pour les adultes est depuis six grains jusqu'à trente & même quelquefois au-delà. C'est ainsi que M. FOUQUET, Professeur en Médecine de l'Université de Montpellier l'a donné dans l'*Asthme convulsif*. Voyez la *Gazette salulaire* du 7 Octobre 1773.

On lit dans la même Gazette 25 Novembre de la même année, l'article suivant: "Il y a 60 ans passés, que les Mémoires de l'Académie Royale des sciences ont fait connaître la vertu *narcotique* & *calmante* de ce végétal. C'est M. BOULDUC, qui lui a trouvé toutes les vertus de l'*Opium* sans aucune mauvaise qualité. Ces vertus résident, dit-il, dans la tête & le fruit, & non pas dans la fleur. Quatre onces de ces têtes de pavot vertes & récentes donnent 5 gros d'un extrait solide, dont il ne faut prendre que deux, trois ou quatre grains. C'est un bon remède dans les toux cruelles & opiniâtres. Je peux assurer d'en avoir obtenu de très-bons effets dans les toux convulsives. Je le prescrivais dans le *Coqueluché* avec le *Kermès minéral*. Il calme la violence de la toux, il en éloigne les accès, quand les enfans veulent le prendre constamment.

parégorique, l'*opium*, &c., suspendent l'effet de l'irritation. Dans l'intervalle, on travaille à s'opposer au retour des accès, par des *apéritifs*, par des *béchiques-expectorants*, par des *toniques*. C'est une toux importune, qu'il faut calmer par des *opiat*s, & en dompter la cause, par des *béchiques-adoucissans* ou *incisifs*. Il en est de même du hoquet que rien quelquefois ne peut suspendre, s'il est dû à l'irritation constante des nerfs phréniques, soit qu'elle dépende de l'âcreté du suc nerveux, soit qu'elle provienne de l'irrégularité de son cours, comme on observe chez les vaporeuses. Dans la rémission de ces accidents, sans parler des évacuations à procurer, d'après les indices qu'un Médecin doit saisir, on prescrit les remèdes, qui peuvent retarder & empêcher tout à-fait ce dérangement. Le *quinquina*, le *mars* ont procuré, dans ce cas, des effets merveilleux.

CCXLIII. Si l'on est dans le cas d'ordonner des remèdes contre les douleurs cruelles de l'estomac, d'entrailles, du foie, des reins, de la vessie, nullement inflammatoires, on doit, malgré les causes irritantes, comme la saburre, acide, acerbe, les poisons, les vers, les calculs biliaires, urinaires, on doit, dis-je, prescrire les plus efficaces & les plus prompts à produire leur effet. L'*opium* est le seul, qui soit aussi actif. Il émousse la sensibilité, il calme l'irritabilité des nerfs & prépare des instans pour prescrire les *absorbans*, les *amers*, si ce sont des aigreurs; les *contre-poisons*, si l'on fait qu'on en ait malheureusement fait usage. Par exemple, l'on prescrit des *alkalis fixes*, si c'est le *sublimé corrosif*, ou même le *tartre émétique*,

donné à trop grande dose, d'où résulteroient des vomissemens & des selles à l'excès (a). On donne

(a) Il y a un an, que j'eus l'occasion d'observer avec Mr. DU MONCEAU, Médecin pensionnaire de la Ville de Tournay & deses Hôpitaux, un fait de pratique, qui confirme absolument l'efficacité des *alkalis fixes*, contre les funestes effets que produisent les *sels neutres métalliques* dans le corps humain.

Un homme assez robuste, d'un tempérament sanguin, âgé de 40. ans environ, vers les 10. heures du soir, prit inconsidérément & l'on ignore pour quelle raison, (on l'a attribuée à un déraisonnement bachique), un reste de *sublimé corrosif* qu'il avoit chez lui pour faire crever des rats. La dose n'étoit pas petite: il l'avoit dissoute dans de la bière. Dès l'instant même qu'il eut avalé ce poison, la bouche, l'arrière bouche, l'œsophage & l'estomac se ressentirent de l'effet caustique de ce sel corrosif. Une bouche enflammée, excoriée, une chaleur âcre & brûlante à la région de l'estomac, des douleurs déchirantes succédèrent bientôt à la première impression du poison, & se communiquèrent promptement à tout le canal intestinal, avec des douleurs aussi cruelles que celles de l'estomac. Bientôt le visage devint d'un rouge cramoisi, avec un gonflement extrême; les yeux étoient étincelants, la respiration des plus gênée; il y avoit des anxiétés précordiales, des inquiétudes & des jactations continuelles. Le pouls devint fébrile & petit. Tous ces symptômes étoient l'effet de l'impression & de l'irritation que portoient le poison sur le genre nerveux, spécialement sur le centre phrénique. Dès l'instant même on eût recours à un Apoticaire, qui, sous l'idée d'un empoisonnement, donna d'abord six grains d'*émétique*, dans un verre d'eau, qui ne firent qu'irriter le mal. Il n'en résulta que peu de vomissemens & les douleurs en parurent augmentées. Dans cette perplexité, il eût recours à un gros de *thériaque*, qui n'apporta aucun calme. Le poison faisoit des progrès rapides. On ne tarda plus à demander Mr. DU MONCEAU, qui, vû les circonstances, s'empressa à prescrire un gros de *sel d'absinthe*, dans deux verres d'eau pour décomposer ces deux *sels neutres métalliques*, spé-

des *anti-helminthiques*, si le prurit des narines, un

cialement le *sublimé corrosif*. Il y joignit des *involants* & des *incrassants*. J'y fus appelé en consultation & je ne pus qu'applaudir au remède qu'il avoit administré & nous sommes convenus de le continuer. Les douleurs atroces, malgré son efficacité, reprennoient de tems en tems avec vigueur, & sembloient annoncer une corrosion de la membrane interne de l'estomac & des entrailles. Elle eût effectivement lieu, le malade rendit des selles sanguinolentes. Il trouva cependant dans l'usage de ce sel, dissout dans 2. livres de *décoction incrassante* de FULLER, à la dose de 2. gros, après en avoir pris un gros en deux fois, à peu d'instants d'intervalle, il trouva, dis-je, un soulagement décidé. Les douleurs se calmèrent peu-à-peu, en reprennant de tems en tems avec violence, & le matin, le calme avoit succédé à l'orage. Il ne restoit rien de l'appareil des symptômes, qu'une sensation douloureuse de tout le canal alimentaire & un sentiment de faiblesse de tout le corps, qui avoit été si rudement secoué par l'irritation constante de ce poison. Tout Médecin, qui connoit les affinités chimiques, fait apprécier, en pareilles circonstances, l'utilité des *sels alkalis*: il n'ignore point, que l'*alkali*, ayant plus d'affinité avec l'esprit de *sel marin*, dont l'union avec le *mercure*, fait le *sublimé corrosif*, s'unit promptement à cet acide. Le *mercure* se révivifie, & il n'est plus nuisible à l'économie animale, & de l'union de l'*alkali* à l'*acide marin*, il en résulte un *sel fébrifuge* de Sylvius.

Par la même affinité, le *tartre émétique* est décomposé. L'*alkali* s'empare de l'*acide végétal*, qui, uni au régule d'*antimoine*, constitue sa vertu émétique. Cet acide, dégagé du peu de régule d'*antimoine*, forme un *sel végétal*, & l'autre, quoique vomitif, est en trop petite dose, pour exciter même quelques nausées. C'est pour ces raisons chimiques, que 18 grains d'*émétique*, combinés avec un gros de *sel d'absinthe* & de *sel ammoniac*, triturés pendant 12. minutes dans un mortier de marbre & mariés avec une once de meilleur *quinquina* & suffisante quantité de syrop d'*absinthe*, deviennent un fébrifuge excellent, un fébrifuge décidé dans les fièvres quartes & même dans toutes les inter-

rouge fugace d'une joue, qui succède à la pâleur de l'autre, l'écoulement de quelques gouttes de sang du nez, la sputation fréquente, l'haleine fétide & aigre, le tein pâle, jaune, l'excrétion de quelques vers par le vomissement, par une diarrhée, qui survient de tems en tems, annoncent que le malade est irrité par ces reptiles. On prescrit les *lithontryptique*, si les urines graveleuses, l'ischurie, la strangurie, la dysurie ont souvent lieu. L'expérience a démontré plus d'une fois, que la Nature, aidée des *diurétiques* dans ce dernier cas, a expulsé d'autant mieux un calcul arrêté dans le canal de l'urèthre, qu'ils ont été précédé de l'*opium* (b); que l'*uva ursi*, aidé du même calmant, a suspendu les douleurs occasionnées par l'irritation d'un calcul; que ce dernier a guéri l'incontinence d'urine, survenue après l'opération de la taille. C'est une observation que j'ai faite chez un petit garçon. Depuis qu'il a pris aux environs de dix à douze gros d'*uva ursi*, il retient constamment ses urines.

CCXLIV. Les douleurs de la goutte, du rhumatisme, ne peuvent durer longtems, sans altérer les forces & la vivacité de l'esprit. Qu'arrivera-

mittentes opiniâtres, sans qu'ils excitent même les moindres nausées. L'*émétique* est alors décomposé, & n'est plus qu'un sel neutre antimonie. Nous devons ce fébrifuge, à Mr. BOUCHER. Il l'a communiqué dans le Journal de Médecine, tom. 30. pag. 94.

(b) In hisce affectibus, opiata, seu saltem anodina præmittenda esse calculum pellentibus & alvum ducentibus volunt non minùs veteres quàm recentiores Prædici. REGA. ibid. cap. 6. pag. 475.

r'il, dès que la Nature, privée des facultés nécessaires au dépôt de l'humeur arthritico-rhumatismale sur les endroits, qui lui sont propres, devra en souffrir la méthastase sur un viscère essentiel à la vie? Alors toute son action est suffoquée par l'humeur morbifique. L'estomac, les poumons, ou la tête en font le siège ordinaire. Dans ce cas, SYDENHAM (c), malgré les *révulsifs* & les *attractifs*, trouvoit dans le *laudanum* & le *vin de canarie*, un secours prompt, par lequel la Nature reprennoit son activité & délogeoit l'humeur goutteuse, fixée sur ce viscère. Dans la cardialgie, par exemple, dûë à cette cause, la douleur se calme, la suffocation disparoit, le malade, qui se croit à son heure dernière, respire enfin & voit le danger s'éloigner. La Nature prend le dessus, elle subjugué la matière goutteuse & elle en facilite la coction & l'excrétion, tandis qu'on corrobore les viscères, spécialement l'estomac, par des *fortifiants*, des *amers*, &c. (c)

CCXLV. Les affections convulsives, spasmodiques & les insomnies, dûës à l'ataxie des esprits, produites par le trouble des passions, par un tiraillement douloureux des fibres, par l'impureté de la lymphe nerveale, par la trop grande sensibilité, par la trop vive irritabilité des personnes, qui en sont atteintes, telles que les vaporeuses, les hypocondriaques, les enfans, exigent l'usage des *calmans*. Sans perdre de vûë les causes prédisposantes, la réplétion des vaisseaux, la saburre des premières voies, la foiblesse, qui chez les

(c) SYDEN. *de Podag.* (c) SYDENH. *Ibid.*

enfants, les convalescents, les vieillards, procure ces accidents, on ne les calme souvent, que par l'*opium*; mais chez ceux-ci, suivant la judicieuse observation de Mr. GODART (*d*), le calme qu'on leur procure, leur prépare des douleurs plus vives encore, parce que le relâchement que ce remède établit, augmente celui, qui est attaché à la constitution du sujet.

CCXLVI. Néanmoins, deux raisons nous portent, dit REGA (*e*), à calmer la douleur; son atrocité, la force & la dûreté du pouls, principalement si la cause est externe. Il est cependant des cas, où, quoiqu'il n'y ait pas de douleur, nous devons recourir aux *calmans*. Les agitations tumultueuses, le délire furieux, les insomnies fatigantes qu'on observe dans les maladies aiguës, qui ne cèdent pas aux moyens établis pour modérer la trop grande intensité des mouvements de la Nature (*f*), une irrégularité du cours des esprits animaux, une tension spasmodique des meninges, assez fréquente chez les personnes vives, sensibles, irritables, jouets des passions de l'ame, cessent ou se calment plus ou moins promptement par l'*opium*, sauf que ces mouvements ne soient bienfaisants, tels que ceux, qui précèdent une crise. Les *calmans*, qui ne tiennent rien du pavôt, sont alors préférables. Le *camphre*, la *liqueur minérale* d'HOFFMANN, le *sel sédatif* d'HOMBERG, ne suspendront jamais les sécrétions & n'augmenteront point le trouble & le tumulte du cours des humeurs.

(*d*) GODART, *des anti-spasmodiques*. pag. 224.

(*e*) REGA, *ibid* pag. 446. (*f*) *Id ibid*. pag. 447.

CCXLVII. Ce sont enfin des évacuations immodérées, par les vomissements & les selles, qui après avoir entraîné l'humeur hétérogène, persistent, par un effet de l'irritation spasmodique, qui a précédé, ou par le relâchement, qui en est la suite (g), ou par le bouleversement du canal alimentaire, comme dans le *cholera-morbus*, qui, ne tarde pas à mettre le malade aux abois, & que l'*opium* guérit, dès qu'il est prescrit à tems, dès que le malade est menacé de crampe, de foiblesse. Ce remède, uni aux *astringents*, s'oppose à l'affluence des sucs, qui se portent trop vers les entrailles, & calme le trouble du mouvement péristaltique, quand on s'est assuré qu'il n'y a plus de crudité, qui les irritent.

CCXLVIII. Il nous reste à parler des signes, qui annoncent au Médecin le moment de placer des *fébrifuges*, dans les fièvres *intermittentes*, *régulières* ou *irrégulières*, *vernales* ou *automnales*. Tandis que la Nature s'est occupée pendant plusieurs jours à dompter l'humeur fébrile, en excitant différents paroxismes pour la rendre mobile & la disposer à céder au *spécifique*, le Médecin ne doit qu'observer sa marche, l'effet de son travail, &c., & la débarrasser de la saburre, qui peut empêcher la coction que les urines briquetées annoncent. Elles promettent le succès du *spécifique*. La Nature doit exciter plusieurs accès de fièvre pour se rendre maîtresse de cette matière hétérogène que BOERRHAAVE a décidé n'être que la viscosité des humeurs, & que Mr. MACBRIDE

(g) REGA, *ibid.* pag. 447.

(*h*) croit être des fucs putrides amassés dans le duodenum. L'auteur du traité des fièvres, *de reconditâ febrium intermitt. & remittent. naturâ & curatione*, la place dans le système hépatique. Quelque soit son siège, il suffit que l'expérience prouve tous les jours, que la révolution d'une, de deux, trois ou quatre semaines, a suffi plus d'une fois, pour dompter cette sorte de fièvre.

CCXLIX. Cependant, dès que plusieurs paroxismes nous assûrent que la cause de la fièvre est en partie atténuée; que des urines chargées & déposantes un sédiment briqueté, nous prouvent que la cause est mobile, on s'oppose avec sécurité à son opiniâtreté, en employant dans l'intervalle des paroxismes, le *quinquina* qu'on rend légèrement purgatif, par les sels neutres & par de petites doses de *rhubarbe*, à l'exemple de MEAD (*i*), à moins qu'il n'y ait une diarrhée. Si les symptômes de cette fièvre annoncent, dès le principe, la putridité & la colliquation, il faut employer, à bonne heure, ce *fébrifuge anti-septique*. On doit agir de même, si par la foiblesse du tempérament ou par des sueurs trop abondantes, le malade s'affoiblissoit chaque jour. Dans l'une ou l'autre des circonstances, il est le *stomachique* le plus assuré pour s'opposer à la reproduction d'une nouvelle cause, à la récurrence, pour réparer les effets du relâchement des fibres, suite inévitable d'une fièvre, qui a duré quelque tems.

CCL. Au reste, tandis qu'on ne veut pas en-

(*h*) Essais d'expériences. pag. 201.

(*i*) MEAD, monita & præcepta medica. pag. 29. 30.

core emploïer le *spécifique*, on aide la coction de cette humeur fébrile, par les *amers* & les *salins*, qui, pendant que la Nature repose, portent de nouveaux coups à la cause qu'elle attaque par les paroxismes, qui reviennent à leur tems marqué.

CCLI. Les fièvres *automnales*, les *quartes* surtout, produites par un embarras des viscères du bas ventre, & par des humeurs épaissies par les chaleurs de l'été, n'exigent le *spécifique*, qu'après qu'on s'est assuré que les obstructions sont levées, que les humeurs sont atténuées. Les urines cuites, la liberté des sécrétions & excrétions, les fonctions naturelles moins gênées, l'absence des douleurs à la région du foie & de la rate, l'appétit bon, les digestions moins dérangées, promettent assez qu'on peut recourir au *quinquina*.

CCLII. Dans quel tems peut-on recourir aux *sudorifiques*, sans craindre de rendre la fièvre continue, & de courir le danger d'enflammer les viscères? Ce sera quand la fièvre aura duré longtemps, quand le sujet aura passé d'un état d'éréthisme à celui du relâchement, quand les fluides auront acquis une forte d'atténuation, quand on n'aura aucuns signes de saburre des premières voies, ni de stases dans les viscères, ni d'ulcération intérieure; quand la peau ne sera ni sèche ni aride; quand les sueurs viendront à chaque accès, sans trop de chaleur fébrile, sans labeur. Alors ces remèdes, donnés une ou deux heures avant le retour de la fièvre, mettent l'humeur fébrile tellement en mouvement, excitent tellement le cœur & ses vaisseaux à redoubler leur

action, que la sueur, qui survient, surpasse celle des autres accès, en emportant avec elles l'humeur fébrile. On doit également y recourir, si la vie est en danger pendant les frissons & les tremblements, ou s'ils sont trop longs, trop violents, comme on a vû arriver à des vieillards, dans la fièvre *quarte*.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Des signes qui indiquent les remèdes externes.

CCLIII. **L'**ART de guérir ne se borne pas seulement aux remèdes *internes*, pour modérer, maîtriser & aider la Nature dans ses mouvements salutaires ou pernicieux; mais il a recours à des moïens *extérieurs*, qui de concert avec les premiers, & quelquefois seuls, ont rétabli l'harmonie dans les fonctions vitales, animales & naturelles. Tantôt ce sont des bains *tièdes*, *chauds*, *frais* ou *froids*; tantôt ce sont des *ventouses*, des *vésicatoires*, un *cautère*, le *moxa*, quelques opérations chirurgicales. Les uns ou les autres sont indispensables, quand la Nature est poussée à bout, ou que des causes invincibles d'ailleurs, s'opposent à l'effet de ses mouvements.

CCLIV. C'est pourquoi, dans les maladies *aiguës-phlogistiques-putrides*, lorsqu'on a inutilement employé tout ce qui peut modérer l'impétuosité

de la circulation, & que le transport du sang vers la tête est démontré, par la cephalalgie, le délire, dans leurs premiers périodes, dans le troisième même, quand on veut faciliter une crise par les sueurs, surtout, si la transpiration supprimée a causé tout le mal, on a recours aux bains *tièdes*, qui relâchent le tissu de la peau, détournent la fluxion de la tête & l'attirent à l'habitude du corps.

CCLV. Nous sommes en cela plus hardis que GALIEN, qui ne les admettoit jamais dans le principe, ni dans l'état de la fièvre, mais dans le déclin, marqué par des signes de coction, pourvu qu'il n'y eût aucune foiblesse acquise ou essentielle des viscères (*k*). Nous devons, au contraire, quand, dans les fièvres, il y a un agacement spasmodique des nerfs, baigner nos malades dans l'eau *tiède*, & par ce moyen, les préparer à la coction que la crispation des nerfs rend douteuse & difficile. Doit-on hésiter, si l'on a à traiter des personnes sensibles & vaporeuses, où cet éréthisme est fréquent? si le malade, robuste, malgré les évacuations nécessaires, demeure avec une peau sèche & aride? si c'est une fièvre éruptive, dont on doit favoriser la crise; par exemple, si dans la miliaire, on veut éviter la rentrée des pustules, que doivent faire craindre des anxiétés fugaces, un délire obscur, les inquiétudes, les jactations, &c. (212.)? Quel remède fixera mieux, dit MARTEAU (*l*), l'humeur à la peau, en soutenant d'un côté l'éréthisme des nerfs, que le bain, au degré de la chaleur animale?

(*k*) GALIEN, lib. 10. pag. 196. lib. 11. pag. 220.

(*l*) Traité des Bains, pag. 120.

CCLVI. C'est souvent dans ces vuës (255.), qu'on prescrit les bains de pieds , surtout dans l'incubation & le 2^e. période de la petite vérole, afin de détourner de la tête, l'humeur variolique. On en facilite l'éruption par des bains *tièdes*, quand ni les saignées, ni les délaïants-rafraîchissants n'ont pû modérer l'impétuosité de la fièvre ; quand la peau est tendue, rouge, sèche, sensible au toucher ; quand il n'y a que peu ou point de pustules à la peau ; quand la respiration & la tête sont fort embarrassées ; quand il y a une soif intarissable, & des urines rouges (*m*). Enfin, les bains d'une chaleur tempérée, conviennent, quand la fièvre n'est pas considérable ; quand le malade est robuste, & lorsqu'il y a des signes de coction dans les urines, surtout, si l'air est froid. Mr. MARET, s'en est très-bien trouvé dans une fièvre lypérie, pour calmer le feu intérieur & ranimer la chaleur extérieure (*n*).

CCLVII. Rien ne prouve mieux que la Nature, quoique victorieuse, est encore languissante, & que ses efforts sont peu actifs, que la convalescence des fièvres éruptives. Cette convalescence est quelquefois longue & troublée par des récidives des fièvres *autonmales*. C'est ce qu'on observe à la suite de la fièvre miliaire, de la scarlatine, de la rougeole, de la petite vérole même, si elle n'a pas suppuré (*o*). Alors, les bains fa-

(*m*) MARET, Mémoire sur les Bains, note 23. pag. 120. 121.

(*n*) Id. ibid. pag. 122.

(*o*) Id. ibid. n^o. 62. du bain tiède, pag. 122.

vorisent les effets des remèdes intérieurs & la dé-puration de l'humeur étrangère, à laquelle la Nature travaille, de concert avec l'art.

CCLVIII. Les ressources de la Nature sont quelquefois épuisées ou du moins traversées par des causes indestructibles, ou très rebelles, telles que celles, qui établissent les fièvres lentes hectiques. Les sucs nourriciers sont pervertis & les parties, arrosées de cette lymphe viciée, se dessèchent, comme on voit par la sécheresse & l'aridité de la peau & la maigreur du malade. GALIEN, dans ce cas, conseilloit les bains *tièdes* qu'indique après lui Mr. DE BOISSIEU (p).

CCLIX. Si l'on considère l'effet des bains *tièdes*, on conçoit, que lorsque le *tétanos*, le spasme & l'aridité des fibres ont lieu, on ne peut pas mieux soulager la Nature, que par ces moyens. Aussi sont-ils un secours efficace dans ces cas, d'autant plus, qu'en détendant le tissu de la peau, r'ouvrant ses pores, l'eau, qui pénètre le corps & se mêle au sang, le délaie & disperse les fels âcres & piquants des humeurs, & leur sert de menstrue, pour être entraînés par les pores cutanés. Les Anciens, comme les Modernes, en ont senti toute l'importance, & c'est d'après leurs effets, qu'on les prescrits dans toutes les maladies, où l'éréthisme des nerfs a lieu, où leur sensibilité & leur irritabilité ne laissent au Médecin d'autres secours pour maîtriser les mouvements déordonnés de la Nature. C'est ce qu'on a pratiqué plusieurs fois,

(p) DE BOISSIEU, des rafraîchiss. & des échauff. pag. 164.

dans les convulsions, les spasmes universels ou partiels, dans les affections hypocondriaques, où la contention d'esprit, où le délire sur un même objet (*q*), tient toujours les nerfs dans un état de crispation, & où les fluides trop épais, desséchés, pour ainsi dire, ont besoin d'être humectés, tandis qu'on relâche leurs couloirs. C'est sur ce point de vue, que le Docteur POMME a établi toute sa théorie & le succès de ses cures dans les maladies vaporeuses.

CCLX. Ces bains (259.), sont également efficaces dans les affections cutanées, dans celles surtout, qui résistent aux remèdes intérieurs, dans les douleurs rhumatismales, dans les gouteuses. Alors les bains de pieds ou les demi bains pour la goutte sciatique, ont souvent été suivi d'un succès décidé. C'est le moyen le plus assuré pour soulager les personnes attaquées de dysurie, de strangurie, d'ischurie rénale ou vésicale. Ces maladies, dues à la présence d'un calcul, dont on facilite ainsi l'expulsion ou l'extraction, à l'inflammation des reins, de la vessie, au spasme, à l'étranglement de son col, sont accompagnés de douleurs cruelles, d'envie insupportable d'uriner, de chaleur universelle, de sueurs froides, même de la fièvre.

CCLXI. De tout ce que j'ai dit jusqu'ici (253. à 260.), il est aisé de déduire, que les bains *tièdes* sont indiqués dans les maladies aiguës ou chroniques, quand il faut procurer un relâche-

(*q*) Melancholici non curantur, nisi in quantum balneantur. HIPPOCR.

ment universel du système nerveux & des solides en éréthisme ; une fluidité parfaite de la masse humorale, une perméabilité de tous les vaisseaux, tant sanguins que lymphatiques, une communication très-libre du dehors au dedans & du dedans au dehors (r). Ainsi dans les maladies nerveuses, dans toutes les douleurs, les vapeurs, les convulsions, dans les maladies avec oscillation vive, dans la roideur des articulations, dans les obstructions des viscères, dans la suppression des évacuations sanguines & humorales, dans le marasme, la consomption, &c., dans la mélancolie & la manie, &c., on ne doit point les négliger.

CCLXII. Presque dans tous les cas où les bains *tièdes* sont indiqués, & sont peu efficaces, les bains *chauds*, depuis 25. à 30. ou 33. degré au thermomètre de REAUMUR, ont procuré des effets merveilleux, principalement dans les fièvres *inflammatoires pures*, où il faut faciliter, obtenir une résolution parfaite, qui ne se déclare qu'après avoir assez relâché le système des solides, & délaïé la masse des humeurs : sans quoi, la Nature court le risque de succomber à l'intensité des symptômes. On fait que ses efforts deviennent pernicioeux, quand la douleur est des plus cruelles, & augmentée par l'impétuosité de la circulation. Les évacuations qu'un Médecin procure, sont indispensables, mais elles ont un effet bien plus prompt, si le malade est plongé dans un bain ou demi bain *chaud*, comme dans les inflamma-

(r) MARET, Table des bains *tièdes*.

tions de poitrine ou des viscères du bas-ventre. La passion iliaque, souvent accompagnée d'inflammation, la hernie étranglée, cèdent presque toujours au bain *chaud* (f). Peut-on se refuser à l'heureuse expérience des Médecins d'*Amiens*, qui domptent l'inflammation laiteuse de la matrice, par des demi-bains *chauds*, ne voulant recourir à la saignée, que dans les cas urgents (t)? Si les bains *chauds* peuvent faire tant d'effets, en pareilles circonstances, on doit également en obtenir des semblables dans les douleurs de colique quelconque, pourvu qu'on ait égard à l'âge, au tempérament, &c.

CCLXIII. Enfin, vû l'effet des bains *chauds*, qui donnent plus d'action à la circulation, raréfient les humeurs, les atténuent, augmentent la quantité de la matière transpirable, favorisent son expulsion par les pores plus dilatés : ils doivent être employés pour ranimer une chaleur, prête à s'éteindre, pour atténuer la masse humorale, trop dense, trop visqueuse; pour détruire les obstructions glaireuses, lymphatiques, froides, pour évacuer une sérosité visqueuse, qui surabonde. C'est pourquoi on y a recours dans les écrouelles indolentes, dans les cachexies, dans les apoplexies des vieillards, dans leurs rhumatismes (u), dans bien des affections cutanées, comme la gâle, la miliaire chronique. Par ce moyen, on détermine & on rappelle à la peau, l'humeur confondue dans

(f) MARTEAU, Traité des Bains, pag. 136.

(t) Id. ibid. pag. 136.

(u) MARET, Table des bains *chauds*.

le sang. C'est ainsi que dans les maladies, duës aux humeurs retenues que la transpiration insensible auroit dû évacuer, on en obtient de si heureux effets.

CCLXIV. C'est dans les mêmes vûës (262. 263.), que les demi-bains & les bains de pieds sont souvent nécessaires. Ceux-ci deviennent de la plus grande utilité, quand on veut détourner le cours du sang, qui se porte trop abondamment à la tête, ou qu'on veut en rappeler certaines humeurs étrangères. Ainsi, l'on y a recours, dans les délires, dans la phrénésie, dans l'incubation de la petite vérole, dans la goutte remontée. Si celle-ci est à la poitrine, à l'estomac, elle quitte souvent par ce moyen, ce siège qu'elle n'achoisit que pour deux raisons : par débilité des forces centrales, & par oblitération des vaisseaux sanguins-lymphatiques des extrémités & des articulations, sur lesquelles elle a coutume de se déposer.

CCLXV. Tandis que les accidents, pour lesquels on les met en usage (261. à 264.), subsistent, que les forces du malade ne sont point diminuées, on doit insister sur ce secours, sans lequel, les efforts de la Nature produiroient peu d'effets, & pourroient même devenir funestes. Et dans le cas, où elle ne peut dompter un *âcre* particulier, qu'on doit attaquer par son *spécifique*, comme dans la vérole, ces bains satisfont pleinement, & tracent la route au *mercure*, qui va l'éteindre.

CCLXVI. De tout ceci (254. à 265.), on con-

çoit pourquoi on applique des *cataplasmes émollients*, des *fomentations relâchantes*, *humectantes*, &c., sur les tumeurs inflammatoires, dont la tension douloureuse & l'irritation constante accélèrent l'engorgement des vaisseaux enflammés, comme dans l'état phlogistique des viscères du bas-ventre, &c.

CCLXVII. La Nature, agacée par différentes causes qu'elle combat dans les maladies aiguës, ne trouveroit guères de secours dans ces bains (261. 262.), quand le feu de la fièvre est extrême, quand les liquides sont excessivement raréfiés, quand il en résulte des symptômes effrayants, comme délire, assoupissement, insomnie, ardeur intérieure, avec un pouls plein, tendu, ferré, précipité, accompagné d'anxiétés, d'inquiétudes, d'étouffemens, d'oppressions, &c., comme on observe dans les pays chauds & dans les étés secs & brûlants, chez les personnes, qui se sont longtems exposées aux ardeurs du soleil, ou d'une fournaise, chez celles qui ont fait des exercices violents, ou qui ont pris avec excès des liqueurs spiritueuses. Dans ces circonstances, les molécules ignées, communiquées par les causes externes, développées, mises en jeu, augmentées même en quantité, par la rapidité du mouvement des fluides, par l'action des solides, ont porté la masse des humeurs à un état de raréfaction, en absorbant ces molécules surabondantes. Dans ce cas, l'immersion dans l'eau froide est un remède aussi efficace qu'il est prompt. Les faits rapportés dans *les abus de la saignée* (a) viennent à l'appui de l'effica-

(a) Abus de la saignée, pag. 81 & suiv.

cité de cette immersion. On lit dans le Journal de Médecine (*b*), un exemple bien frappant, qui prouve encore le bon effet du bain *froid*.

CCLXVIII. Mais, pour prescrire avec sécurité cette espèce de bain (267.), il faut qu'on ne soupçonne aucune impureté dans les premières voies ni dans les humeurs; il faut qu'il n'y ait aucune pléthore. Combien de malades guéris promptement, que le seul conseil de l'instinct a portés à se précipiter dans des rivières, dans des étangs ou dans des puits, où s'est éteint le feu qui les consumoit (*c*) ! Ce remède guérit sans la saignée, sans affoiblir, & il est surtout nécessaire, quand le malade est dévoré par la chaleur du dedans & accablé par celle du dehors.

CCLXIX. On fait que le bain *froid* resserre & rapproche les fibres; condense les fluides & l'air intérieur, tant par sa froideur que par sa pesanteur; que dans ces bains, les molécules ignées sont absorbées, les nerfs irrités, la circulation augmentée. C'est pourquoi, le vrai Médecin, qui voit les écarts de la Nature, ne s'en sert, non seulement dans cette dernière circonstance (268.), pour calmer la chaleur générale, mais il le emploie, quand la Nature est vraiment *passive*; quand il doit changer le ton des nerfs & les relever, ressermer le système des vaisseaux sanguins & lymphatiques, repousser dans le torrent de la circulation, des humeurs, qui séjournoient dans les petits

(*b*) Journal de Méd. tom. 30. pag. 127.

(*c*) Abus de la saignée, pag. 82.

vaisseaux de la peau & dans le tissu cellulaire, ralentir la circulation, dissiper les vents retenus dans les intestins. Ainsi, il y a recours dans les affections nerveuses, vaporeuses, qui surviennent dans des constitutions foibles & délicates, cachectiques, avec beaucoup de sensibilité, dans les évacuations immodérées, par la même cause, comme les pertes rouges, blanches, les gonorrhées, l'écoulement de la semence, les œdèmes, dans les rhumatismes, les douleurs vagues, l'épuisement, la consommation, la manie, l'onanisme, la nymphomanie, le météorisme du bas-ventre (d), pour lequel, Mr. Tissot (e), d'après Hippocrate, appliquoit des fomentations froides.

CCLXX. Si après avoir considéré les effets que le bain froid produit (269.) tant qu'il dure, on fait attention à ce qui arrive aux malades peu de tems après, on voit les organes de la circulation fortifiés par l'impression du froid. Alors, le sang par la rapidité de son cours, force la résistance des petits vaisseaux, débouche ceux que quelque humeur engorge, développe ceux que la force ordinaire de la circulation n'avoit pas développés, multiplie les frottements, augmente la chaleur, atténue la masse humorale, dilate les vaisseaux & les pores exhalants, augmente la transpiration (f) : d'où l'on conçoit pourquoi BOERRHAAVE les conseille dans les paralysies? pourquoi on en fait usage dans les obstructions? dans l'épaississe-

(d) MARET, Table du bain froid. Journal de Méd. ibid

(e) De febre Lausannensi, pag. 84

(f) MARET, Table des bains froids.

ment de la lymphe, dans le *rachitis*? pourquoi M. TISSOT (*g*) met au rang des préservatifs l'usage de baigner, ou tout au moins de laver tous les jours les enfants dans l'eau *froide*? On fait qu'à cet âge, le relâchement des fibres cause souvent des maux incurables. Il est bien difficile de vaincre, à cet égard, les préjugés des mères & des nourrices. Laver les enfants à l'eau *froide*, ou les y baigner, c'est selon elles, les exposer à mourir, ou du moins à les rendre malades. On ne veut pas se persuader que c'est le moien le plus assuré de fortifier le tempérament des enfants, de les mettre à l'abri de tous les maux, qui les environnent, & que par leur délicatesse innée, ou par la foiblesse de leur complexion, ils ne peuvent souvent éviter, spécialement, si on les abandonne à l'usage reçu de les garantir du froid, en les enfermant dans des chambres très-chaudes, que l'air extérieur, dans les froids de l'hyver, ne vient presque jamais rafraîchir. Ces mères, ces nourrices ont crainte de familiariser ces petits individus avec un air, qui leur feroit d'autant plus salubre, qu'ils seroient moins susceptibles de ces maladies, occasionnées par la suppression ou la diminution de la transpiration insensible. Faut-il donc s'étonner que la plupart se refusent à l'usage de les baigner ou de les laver à l'eau *froide*? Cependant, pour donner plus de poids, à cet usage qui s'est acéréité dans bien des familles en France, je vais rapporter l'extrait d'une lettre de Mr. TISSOT, écrite à Mr. DE FOURCROY (*h*). „ Je n'ai qu'une chose à vous

(*g*) Avis au peuple, maladies des enfants,

(*h*) Cette Lettre se trouve dans l'ouvrage de Mr. DE FOURCROY . *les Enfans élevés dans l'ordre de la Nature.* pag. 79.

„ ajouter, Mr., c'est que depuis treize ans, une
 „ multitude d'exemples m'ont démontré la salu-
 „ brite de cette méthode, que je n'ai pas vû un
 „ enfant qui s'en soit mal trouvé : que j'ai vû
 „ au contraire, en la suivant, les enfants les plus
 „ foibles devenir robustes ; que ceux, pour qui on
 „ l'a employée, sont tous supérieurs à leurs contem-
 „ porains ; qu'elle devient générale dans ce pays-ci ;
 „ que nombre de pères & mères, dans l'étranger,
 „ & même dans votre royaume, m'en vantent le
 „ succès „. Aussi, Mr. de FOURCROY parle-t'il de
 cette méthode avec force ; il la recommande d'au-
 tant plus, qu'elle lui a réussi, non seulement
 dans l'éducation physique de ses enfants, mais
 de ceux pour qui il l'a conseillée & l'a fait mettre
 en pratique.

CCLXXI. C'est ainsi (270.), que des fomen-
 tations & des lavements d'eau *froide* ont guéri
 des coliques hystériques ; que la neige, appliquée
 sur la tête, a calmé le délire, dissipé l'insomnie,
 les maux de tête violents. On a vû à *Messines*,
 une fièvre épidémique, où les malades tomboient
 en peu d'heures dans une violente phrénésie. Leur
 tête s'enflait extraordinairement, ils perdoient
 l'usage de leurs organes & ils étoient bientôt em-
 portés. On prévenoit ces funestes effets, en baig-
 nant la tête des malades dans l'eau *froide* (i).

CCLXXII. Dans toutes ces circonstances (267.
 à 270.), où l'on fait usage des bains *froids* & de
 lavements à la glace, qu'on donne encore dans

(i) Abus de la saignée. pag. 114.

les suffocations hyſtériques, pour changer la conſtitution des nerfs, on doit observer bien des précautions, ſurtout pour les bains, remède auſſi actif, qu'il eſt efficace. Il faut remarquer, dit VAN-WRIGHT (k), que les bains *froids* ſont dangereux pour ceux, qui ont quelques viſcères affoiblis, que les perſonnes, qui ont le pouls foible, ne ſauroient y entrer, ſans courir le riſque d'y perdre la vie, ou de tomber en défaillance. Pour que l'effet du bain ſoit ſalutaire, nous devons reconnoître un certain degré d'élaſticité ou pouvoir de contraction dans les fibres animales : ce ſeroit donc vouloir procurer une mort certaine, que de recourir aux bains *froids*, dans le cas, où l'on voit une eſpèce de relâchement accompagné de foibleſſe (l).

CCLXXIII. Ces moïens (255. à 272.) d'aider la Nature, ſoit qu'elle agiſſe avec force contre la cauſe morbifique, ſoit qu'elle ſoit devenue parfaitement *paſſive*, doivent ſurtout avoir lieu, quand les évacuans & les autres remèdes ſont peu efficaces, & qu'il faut, ſans courir le riſque de nuire, porter un relâchement dans tout le ſyſtème fibreux & nerveux, détourner, rappeler les humeurs à la peau, augmenter la tranſpiration, procurer des ſueurs, c'eſt l'effet des bains *tièdes* & *chauds*. Lorſqu'il faut affermir les ſolides trop relâchés, condenſer les humeurs trop raréfiées, atténuer celles qui ſont trop condenſées, ſuſpendre une tranſpiration ou quelques excrétiions trop conſidérables, changer le ton des nerfs (m),

(k) Abus de la ſaignée.

(l) Diction. de Méd. au mot *Balnea*.

(m) MARET. MARTEAU, ibid.

c'est ce qu'on obtient par les bains *frais & froids*, dont se sont bien trouvés les vaporeux, les maniaques, ceux qui sont les victimes de la masturbation, les hydrophobes, les phrénétiques, les personnes sujettes aux vertiges, celles qui sont attaquées de paralysie, celles qui sont d'un tempérament foible, chez qui l'on doit rehausser le ton des solides encore susceptibles d'élasticité, les rhumatisés, les gouteux.

CCLXXIV. La *Médecine agissante* doit varier son action suivant le tems & les circonstances des maladies. La Nature en défaut, selon les causes qu'elle combat ou qui l'oppriment, se prête à l'effet d'un remède & se rebute de l'autre. On n'obtiendrait rien de ceux dont je viens de parler (273.), dans ces maladies aiguës, où il faut établir des égoûts, attirer vers certaines parties, des humeurs putrides, âcres & séreuses, qui gangrénent, irritent, inondent les viscères, ou d'autres organes essentiels à la vie & causent des délires, des affections comateuses, des suffocations, des oppressions, des douleurs vives à la tête, à la poitrine, &c.

CCLXXV. Dans tous les cas, où une méthode *active* est préférable à l'*expectante*, & où y a à craindre que la Nature ne puisse elle-seule maîtriser l'humeur morbifique dont elle a déjà élaboré une partie, comme dans les fièvres *putrides-malignes*, qui ne sont pas encore parvenues à une dissolution décidée des fluides, lorsqu'on prévoit qu'une surabondance de matières âcres, hétérogènes & de miasmes, surcharge la Nature & la trou-

ble dans son ouvrage, comme dans la miliaire, la petite vérole, la rougeole, l'érésipèle, &c.; quand cette matière éruptive est refoulée dans la masse des humeurs & déposée ou prête à se déposer, par exemple sur le cerveau, ce qui met le malade dans un danger très urgent, & qui cause du délire, de l'assoupissement, des convulsions, &c., quand le système lymphatico-nerveux paroît être principalement intéressé & la seule cause de la maladie, comme dans la fièvre lente nerveuse, dont parle HUXHAM (n), dans laquelle il faut relever des forces presque anéanties, ranimer la chaleur presque éteinte, où le pouls est petit, concentré, relâché, lent ou précipité; dans tous ces cas, dis-je, les vésicatoires sont indispensables & des plus efficaces.

CCLXXVI. On y a recours (275.), lorsque les parties nerveuses ou intérieures, sont menacées de quelque irritation, ou sont déjà agacées, engorgées d'une humeur caustique, gangréneuse, putride, où rien n'est plus salutaire, que d'attirer en dehors ce fluide septique, qui ronge & fait tomber en pourriture les organes sur lesquelles il se jette (o), enfin quand la matière morbifique, trop visqueuse & trop tenace, est engouée dans les viscères essentiels à la vie, dans une partie très sensible, plus ou moins nerveuse, d'où elle n'a pu être délogée par les saignées, parce que les plus petits vaisseaux ont perdu leur réaction, par l'engorgement qui s'y est fait, comme

(n) HUXHAM, Essais sur les fièvres.

(o) HUXHAM, MARTEAU, sur les maux de gorge gangréneux.

dans les phrénésies , l'angine , les pleuro-péritonéumies inflammatoires , où l'humeur cathartique , qui en est souvent la cause , est fixée dans ces parties enflammées. C'est souvent dans le tissu muqueux , censé *passif* alors , que cette humeur morbifique est déposée & fixée , & d'où la Nature ne peut la déloger , sinon à l'aide des vésicatoires.

CCLXXVII. Ces moyens curatifs (275. 276.) , mis en usage , quand la Nature paroît être en défaut , dans le second ou troisième période des maladies , quelquefois dans le premier , préviennent souvent la dissolution du sang. La bonne & copieuse suppuration qu'ils procurent pendant tout le cours de la maladie , décide de leurs effets salutaires & prouve que la Nature travaille vigoureusement à l'expulsion de l'humeur morbifique. Elle est alors la vraie boussole du Médecin & prouve la victoire de la Nature. En atténuant les fluides trop épais , les vésicatoires rendent la matière fébrile plus propre à être expulsée , & facilitent les évacuations critiques , surtout l'expectoration.

CCLXXVIII. C'est ainsi (277.) qu'ils calment le délire , réveillent les malades comateux , léthargiques , tranquillisent un phrénétique , rendent la respiration plus libre , rappellent l'expectoration ou la soutiennent dans les vraies & fausses inflammations de la poitrine , surtout quand la viscosité des crachats fait craindre qu'ils ne restent en arrière , si la Nature affoiblie par l'âge , par le tempérament , ou la mauvaise constitution , ne

peut les expulser facilement & dégorger les glandes des poumons. Ils diminuent la suffocation, que l'asthme humide a fait naître, en éloignant les paroxismes, surtout chez ces pituiteux cachectiques, dont les poumons sont engoués, infiltrés. Dans presque toutes ces circonstances, les vésicatoires, appliqués aux jambes, vû la sympathie qu'il y a entre elles & la poitrine, ou sur la douleur même d'un point de côté, laissent à la Nature, débarrassée par là d'une portion de l'humeur morbifique, le tems & le pouvoir de se rendre maîtresse du reste qu'elle a soin d'expulser, tandis que l'autre, attirée vers la partie irritée & enflammée, tombe en suppuration & passe, comme par un égoût, que l'art a établi. Il en est de même de ces maladies, où l'acrimonie septique de la matière hétérogène ne feroit jamais vaincue, sans le secours de ces *attractifs* (275.), où les signes d'une rétropulsion prochaine, s'il s'agit d'une fièvre éruptive, & la rétropulsion même, doivent décider de leur application.

CCLXXIX. Il s'ensuit de-là (275. à 278.), que les vésicatoires doivent être mis en usage dans les constitutions, où les fluides sont visqueux, faciles à se coaguler & à se fixer, dans ces fièvres, dit BAGLIVI (*p*), où le pouls est foible, languissant, les extrémités froides; quand il y a des anxiétés, de l'épuisement. Leurs effets sont d'autant plus merveilleux, que c'est l'hiver & que le tempérament est humide, que le sujet est gras & plein d'embonpoint. On les applique dans

(*p*) BAGLIVI, de vesicantibus.

les pleurésies vers le 5^e. ou 6^e. jour, quand il y a une respiration difficile, une expectoration languissante, quand les forces ne permettent plus de vider les vaisseaux, qu'il n'y a plus de chaleur, de sécheresse & de tension extrême des solides. Et même, quelque soit le jour de la maladie, ces signes, s'ils ont lieu, suffisent, dit encore BAGLIVI, pour se décider à les appliquer aux jambes (q). Il faut les appliquer exactement sur le point douloureux, ou tout au moins sur un endroit, qui en soit rapproché, & les placer entre les épaules, dans les pleuro-péricapneumonies, après avoir fait les saignées suffisantes; mais dans toutes les fausses inflammations de la poitrine, on peut appliquer un vésicatoire sans avoir saigné (r). En général, dit Mr. MARET, il faut appliquer le vésicatoire sur le point de côté, le plutôt qu'il est possible, & toujours avant la fin du 4^e. jour de la maladie. C'est la pratique de PRINGLE (s). On peut y avoir recours dans un terme plus avancé, surtout si le point reparoit, après avoir été quelque tems assoupi, ou s'il se fait sentir dans un autre endroit. Enfin, les nouvelles douleurs annoncent de nouvelles inflammations, & l'on doit, quant à l'usage du vésicatoire, suivre les mêmes règles, d'après lesquelles on se conduit pour les saignées (t).

CCLXXX. Les autres irritants & rubéfiants,

(q) In pulmonis quicumque tumores sunt ad crura, boni, nec potest aliud quidquam melius accidere, praesertim si mutato sputo, sic appareant. Hipp. lib. 2. art. 67.

(r) Mémoire de l'Acad. de Dijon, pag. xciv.

(s) Maladies des Armées, tom. 1. pag. 240, 241.

(t) Mémoire de l'Acad. de Dijon, pag. xcv.

te's que les ventoufes & les fynapifmes qu'on applique à la plante des pieds, font aflez recommandés dans les mêmes circonftances (278.). On donne la préférence à ces derniers, quand la diffolution des humeurs eft démontrée par une diarrhée colliquative, par des fueurs fétides & copieufes, par des hémorragies, par des tâches pétéchiâles. Si l'on doit établir un égoût dans les fièvres colliquatives, la moutarde appliquée aux jambes, excitera des phliétènes, femblables à celles que produifent les cantharides. C'eft ainfi que Mr. TISSOT, après avoir obfervé des mauvais effets des cantharides dans la fièvre bilieufe de Laufanne, s'eft fervi avec fuccès des fynapifmes, dont les principes n'étoient pas aflez âcres, pour que leur abforbtion pût être redoutable (u).

CCLXXXI. Non feulement l'excès de chaleur & d'éréthifme s'oppose à l'application des cantharides, mais aufli l'état inflammatoire du bas-ventre. Au refte, quoique la prochaine diffolution du fang s'oppose à cette application, il eft une circonftance, & c'eft celle du mal de gorge gangréneux, où l'humeur âcre & corrofive fe fixe dans l'intérieur de la gorge, d'où il faut promptement la rappeler à l'extérieur, dès qu'il y a gonflement à la gorge, que la méthafafe fur les parties internes eft à craindre, fi des parotides augmentent fubitement & avec tant de violence, qu'elles menacent de fuffoquer (x). C'eft ici, où une méthode *active* eft préférable à l'*expectation*.

(u) TISSOT, de febre biliofa, pag. 46.

(x) MARTEAU, ibid. pag. 80. HUXHAM, ibid. pag. 465.

CCLXXXII. Si des pareils moïens (276. à 281.) font utiles & nécessaires , lorsque la Nature jouit d'une partie de ses forces, combien ne seront-ils pas avantageux, plus importants, lorsqu'elle est dans un état *passif*, lorsqu'il faut réveiller l'oscillation des fibres, irriter les nerfs, attirer des sucs féreux-lymphatiques & les détourner des forces centrales qu'ils surchargent. C'est pourquoi, dans les maladies chroniques, où ces causes ont lieu, on n'a jamais tardé d'y recourir, comme dans les paralysies, les apoplexies, chez les pituiteux-cachectiques, dans la léthargie & les autres affections de la tête, duës à une âcreté de la lymphe; dans les rhumatismes, surtout les chroniques, dans la goutte remontée, pour déloger la matière arthritique & la rappeler à son siége; dans les gonflemens oedémateux des jambes & des cuisses; dans l'empatement & l'infiltration du tissu muqueux. L'heureux effet de l'emplâtre vésicatoire, employé par Mr. MARET, sur un dépôt de cette espèce (y), formé par le lait, en est une preuve frappante. On ne doit pas moins compter sur ce moïen, dans les fluxions catharrales, les opthalmies par acrimonie des sucs, & les maux de dents dûs à la même cause.

CCLXXXIII, L'âcreté de la lymphe, qui fait ces douleurs vagues-rhumatismales, gouteuses & d'autres maux de cette nature, en a établi l'usage, comme celui des cautères, des sétons, du *garou*. L'opiniâtreté des douleurs fixes de cette nature, a décidé l'heureuse application du moxa, dont se servoit heureusement Mr. POUTEAU (z).

(y) Mém. de l'Acad. de Dijon, *ibid.*

(z) Mélanges de Chirurgie, pag. 7 & suiv.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Des signes par lesquels le Médecin reconnoît qu'il doit être spectateur dans les maladies.

CCLXXXIV. **H***Ippocrate & ses Sectateurs ne purent observer longtems, que la Nature, laissée à elle-même, se débarrassoit du levain morbifique, dans un certain nombre de jours, sans se faire une loi de l'observer également dans sa marche & ses écarts, pour s'assurer des momens où il falloit l'aider, & de ceux où elle pouvoit se suffire à elle-même. Ils devoient conséquemment diviser en bénignes & en malignes (a), les ma-*

(a) On ne doit pas seulement entendre ici par fièvre *maligne*, celle dont les symptômes sont allarmans & terribles. Assoupissement ou délire, prostrations de forces, anxiétés précordiales, inquiétudes, jactations, chaleur âcre & mordicante à la peau, avec une soif ardente, une langue sèche, aride, &c. où le genre nerveux, déjà, dès premiers jours, prouve par des soubresauts de tendons, par des convulsions, qu'il souffre les plus violentes secousses. Le pouls resserré, dâr, précipité, devient bientôt misérable, petit, & quelquefois si troublé, qu'on ne peut, à cette époque, n'en tirer qu'un augure très-sinistre. Ce n'est point de cette fièvre *maligne* dont je veux seulement parler, mais aussi de celle qui marche avec les symptômes de la fièvre la plus bénigne en apparence (*). Le pouls est naturel & quelquefois très-lent; les urines ne sont

(* Voyés ma dissert. sur la fièvre miliaire, pag 27. à 30.

ladies aiguës, qu'ils ont reconnues pour un soulèvement salutaire de cette Nature, qui veille à la conservation de l'individu. Les unes présentent des symptômes allarmants, qui n'étoient que l'effet des mouvements défordonnés qu'il falloit maîtriser; les autres ne leur laissoit voir qu'une

point altérées, les déjections, dans le principe, n'ont aucunes marques de putridité. La tête est bonne, le malade dort assez tranquillement, il est dans une fausse sécurité, & ce qui la décèle à un Médecin éclairé, c'est l'abattement de forces, l'affaîssement de la Nature, le découragement du malade, ses inquiétudes de lui-même, qui ne tardent guères à se déclarer, ses plaintes d'anéantissement, la chaleur intérieure qui le consume. La respiration est plus ou moins profonde & gênée, & dénote quelque chose de sinistre; le sommeil devient bientôt plus tracassé; il survient des insomnies, auxquelles succèdent un sommeil comateux, un délire obscur, des soubresauts de tendons, enfin un assoupissement profond, dont on ne peut l'arracher. La respiration alors commence à être plus gênée. On observe des oppressions plus fréquentes. Le pouls est toujours très lent, & malgré cela, le râle se déclare enfin & finit par une agonie plus ou moins longue. Cette espèce de fièvre *maligne*, qui paroît sous le voile d'une fausse bénignité, n'est point de la classe de ces fièvres, qui exigent la *Médecine expectante*. Tout cet appareil, annonce que le principe de la vie est fortement atteint, qu'il faut secourir la Nature; dont les mouvements bienfaisants sont dans des entraves qu'il faut rompre, s'il est possible. Cette fièvre en imposeroit à un Médecin, s'il se laissoit surprendre par des symptômes bénins & peu allarmants. C'est un feu caché sous la cendre. *Est ignis suppositus cineri doloso*. Il est trop tard d'y remédier, quand la malignité a porté ses coups, & qu'à la bénignité apparente, succèdent des symptômes orageux, le désordre de l'économie animale & la prochaine dissolution de l'individu. Les vieillards sont sujets à cette fièvre, que Mr. LE ROI appelle fièvre *maligne* des vieillards. Voyés *Mélanges de Physique & de Médecine*, pag. 174 & suiv.

Nature occupée sans trop de trouble, à subjuguier une matière hétérogène, dont elle se dépouilloit sans courir aucun risque de succomber en combattant. A quels signes les Médecins peuvent-ils s'assurer de cette bénignité ? C'est ce qu'il faut démontrer.

CCLXXXV. L'accablement est bien léger, la lassitude spontanée, les horripilations n'affectent guères, le pouls est presque naturel, ou bien modéré dans son mouvement accéléré, le mal de tête, des reins, est supportable, il n'y a point ou peu de délire, peu d'insomnie, le redoublement du soir est bien peu sensible, les fatigues sont légères, il y a des douces moiteurs. Le calme & la tranquillité du malade, la liberté des sécrétions, peu d'abbatement dans le cours de la maladie, peu d'oppression, aucunes jactations, sont les signes que tout se passe sans trouble. Telle est la marche de la fièvre éphémère, qui, si elle se prolonge, n'est rien qu'une finoque simple, qui se termine, ou par une hémorragie du nez le 4^e. jour, ou par des sueurs le 7^e. La miliaire bénigne, la petite vérole discrète, l'éréfipèle simple, sont de ces fièvres, qui, sans d'autres secours que ceux du régime, n'exigent rien du Médecin, qui doit alors rester dans l'expectation (98.).

CCLXXXVI. Dans celles au contraire, où l'on doit calmer le tumulte, le vrai Médecin, après avoir rappelé la Nature à cet état de calme & après l'avoir mise à même de faciliter la coction, cesse d'agir, parce que ses redoublements sont aussi modérés que la fièvre elle-même, qui est réduite à

cette modération, requise à cet effet. Un pouls, ni trop, ni trop peu agité, plus mol que dur, plus développé que resserré, plus relâché que tendu, une langue humide, peu chargée, ou dont les bords rougissent, ou dont la ligne médiane est enduite d'une sorte de colle ou d'escarre bien blanche, ce qui annonce la terminaison de la fièvre : fort peu de soif, sans beaucoup de chaleur à la peau, & les autres signes rapportés (285.), fussent pour se décider à laisser agir la Nature, surtout si les urines sont bien filtrées & chargées d'un sédiment blanc ou briqueté, s'il y a une selle plus ou moins naturelle dans le courant des vingt quatre heures. C'est dans les fièvres *phlogistiques simples*, où l'on doit en agir ainsi, principalement à la veille d'une crise, ou pendant qu'elle se fait (a), soit par une hémorragie, ou l'irruption des règles, soit par une sueur bien-faisante, par une expectoration critique, par un flux de ventre bilieux, d'une matière bien cuite, de consistance de purée, ou par des urines, qui déposent.

CCLXXXVII. Les fièvres *phlogistiques-putrides-malignes*, peu soumises aux crises, ont aussi leurs moments où il faut rester dans l'inaction, quand il arrive que tout se passe au gré de la Nature (285. 286.), que les selles, sans être copieuses & trop fréquentes, sont douées des qualités propres à la bonne coction, qu'elles n'affoiblissent pas le malade & le soulagent au contraire. On laisse alors aller cette fièvre, qui s'use plutôt qu'elle ne se juge.

(a) Quæ judicantur aut judicata sunt, non movere, sed finire oportet. Hipp. Sect. 1. Aph. 20.

CCLXXXVIII. Au reste, si ces déjections n'ont point ce degré de coction (287.) & ne sont point accompagnées de foiblesse ni de langueur, on doit temporiser, jusqu'à ce que la matière ait de la mobilité, que les couloirs soient détendus, élargis, que l'éréthisme soit calmé, & que les urines annoncent la maturité; on laisse aller ces évacuations, pourvu qu'elles n'excèdent point.

CCLXXXIX. Dès que ces fièvres sont parvenues à leur vigueur, que les évacuations qu'on a dû procurer, ont ralenti les mouvements fébriles, on doit, d'après le conseil d'*Hippocrate*, suspendre tout ce qui peut émouvoir, & laisser le malade au simple régime (b): on ne doit pas même attendre cette époque dans certaines maladies épidémiques, quand, dès leur principe, on ignore encore qu'elle est la route qu'elle doit prendre: si l'on a dû modérer ses efforts, on ne doit pas moins après, être spectateur des évacuations qu'elle procure (122. 123.), & se contenter de les favoriser, sans rien troubler.

CCXC. Les maladies aiguës inflammatoires, parvenues à la fin du second ou au commencement du troisième période & jusqu'au moment, où la crise se fait, sont plus régulières, & se terminent sans d'autre redoublement que ceux que la Nature, sans être trop irritée, fait reproduire chaque jour.

CCLXCI. Tandis que la coction se fait, qu'on

(b) Aph. 3. Sect. 1.

s'en apperçoit dans les urines ou les selles, qui s'améliorent, que la langue s'humecte, que la peau se détend & qu'elle est moins brûlante, la *Médecine expectante* préside à cet ouvrage & ne trouble rien par des soins déplacés : ceci a lieu surtout chez les personnes jeunes, au tems de l'accroissement, chez les gens délicats (c).

CCXCII. Non seulement dans le premier appareil des fièvres éruptives, comme la petite vérole, la rougeole, &c., on doit, si elle est bénigne, la laisser à elle-même; & l'on s'en assure, par la légèreté des symptômes (285. 285.), par des convulsions chez les enfans, par des sueurs chez les adultes, dans le tems de l'incubation, mais on doit aussi se contenter d'être spectateur des progrès d'une éruption, accompagnée de symptômes, qui n'ont pas plus d'intensité, que celle que la Nature a excitée. L'on doit observer leur maturité naissante, qui s'accroît paisiblement; enfin l'on doit rester dans l'inaction, même dans la confluence, lorsque les symptômes, qui l'accompagnent ne sont pas trop violents.

CCXCIII. C'est surtout à l'approche des crises, qu'on doit être spectateur, & ne point confondre les signes qui l'annoncent, avec ceux qui ne sont que l'effet de la maladie. Il est donc nécessaire de rappeler ici les premiers, d'après lesquels, un Médecin se décidera sur la nécessité d'agir ou de rester dans l'attente d'une heureuse crise. Ce sont les signes d'une d'hémorragie du nez, d'une ex-

(c) HIPP. Aph. 20. Sect. 1

pectoration salutaire, ceux des urines, des sueurs, des selles, qui sont les évacuations critiques qu'on observe le plus communement dans les maladies aiguës. Ceux qui annoncent le vomissement, sont plus rares, parce que l'on ne voit pas souvent cette évacuation juger la maladie.

CCXCIV. Ces signes se réduisent aux suivans, qui n'arrivent qu'après que la coction est faite, & toujours, quand la maladie est dans son état; car, tandis que la matière est encore dans sa crudité, ils ne sont que le produit de la cause irritante.

CCXCV. Le moment, qui précède la crise, est toujours laborieux, ou plutôt, la veille d'une crise, tous les symptômes de la maladie prennent de l'intensité (*d*). *Hippocrate* a fait cette observation, & nous l'a transmise, afin que nous ne troublions pas l'ouvrage de la Nature. Aussi, le délire, l'assoupissement, les vertiges, l'oubli, le défaut de sensations, les maux de tête, du col, de l'estomac, les anxiétés précordiales, le tintement d'oreilles, des envies de vomir, la soif plus pressante, le pouls plus agité, la suppression des urines, les borborigmes, les jactations, &c. (*e*), sont les signes qui annoncent le trouble critique. Dans cet instant, la fièvre redouble avec véhémence, avec frissons, & si la crise doit être heureuse, la sueur se déclare & baigne le malade, ou l'hémorragie survient en abondance, ou l'on

(*d*) Nox quæ precedit crîsim est gravis. HIPPOCR. S. 2. A. 13

(*e*) LOMMIUS, observat. medicinal. pag. 26.

voit arriver des vomissements copieux, ou des selles abondantes, qui charient l'humeur fébrile, sous la consistance de purée, d'un jaune clair, & la fièvre cesse (*f*).

CCXCVI. Voïons à présent quels sont les signes, qui promettent une évacuation particulière, afin que le Médecin, instruit de l'événement futur, respecte le trouble critique & ne fasse rien, capable de traverser la Nature, qui combat vivement, & pour qui va se décider la victoire.

CCXCVII. *Signes qui annoncent l'hémorragie critique.*

Cette évacuation arrive dans ces fièvres sanguines, où surtout l'on a négligé les saignées, le 4^e. ou le 7^e. jour, quelquefois plus tard. Il survient tout-à-coup des douleurs de tête pulsatives, le malade se plaint d'un feu, qui lui monte au visage; la face devient rouge, enflammée, les yeux paroissent étincelants. Il ne voit pas les objets tels qu'ils sont. Ce sont des phantômes qui l'effraient. Le col est tendu & douloureux; le tintement d'oreilles, la surdité, les battemens extraordinaires des artères carotides & temporelles, le gonflement des veines, une respiration gênée, sont suivis bientôt d'une douleur gravative au front, à la racine du nez, avec une démangeaison des narines. Si à ces symptômes, se joint un pouls rebondissant avec vivacité, dur & plein (*g*), l'hémorragie du nez arrivera plus ou moins vite, selon

(*f*) Id. ibid (*g*) Id. ibid. pag. 27. BORDEU, Recherches sur le pouls. tom. 1 pag. 51.

la fréquence du rebondissement (*h*). On doit s'attendre à une hémorragie du nez, dit LOMMIUS (*i*), dans les fièvres ardentes & les continues, accompagnées surtout de douleurs de tête, qui occupent le front & les tempes, quand il s'y joint des gonflements non inflammatoires aux environs des régions précordiales. Elle arrive aux inflammations du foie, de la rate, à l'inflammation même de la poitrine, surtout à la fleur de l'âge, quand on n'a pas encore trente cinq ans. Un Médecin observateur, dans ces circonstances, où la coction est presque faite, ne doit point recourir à la saignée, à moins que la Nature ne manque cette évacuation, & il ne doit point l'arrêter imprudemment, sauf qu'elle n'épuise le malade.

CCXCVIII. *Signes d'un vomissement critique.*

On doit s'y attendre, si l'estomac est fatigué d'une douleur mordicante avec un sentiment de pesanteur à la tête; si le malade ne distingue pas bien les objets, s'il a des vertiges, des nausées fréquentes, une bouche amère, un crachotement continu, & un tremblement de la lèvre inférieure, une tension à la région hypocondriaque antérieure, & quelques oppressions. Le pouls est contracté, dur (*k*), l'artère semble se roidir, dit Mr. BORDEU, & frémir sous le doigt, elle est souvent assez saillante, les pulsations sont fréquentes, avec des intervalles assez égaux. La tension de l'artère, jointe à l'intermission, étoit,

(*h*) Observ. sur le pouls, par SOLANO, pag. 2. 3. 4.

(*i*) LOMMIUS, ibid.

(*k*) Id. ibid. pag. 28.

pour SOLANO, un signe certain de vomissement (1), signe infailible, lorsque la maladie est une fièvre tierce intermittente.

CCXCIX. *Signes d'un cours de ventre critique.*

La diarrhée est l'évacuation la plus commune dans les fièvres. On l'observe, quand l'effort de l'action se porte vers le centre, & qui n'est pas suivie de vomissement, ni d'un cours d'urine abondant. Elle se déclare par un flux bilieux, plus fréquent qu'auparavant, chez les personnes peu sujettes aux hémorragies du nez, qui furent rarement, qui ont souvent le ventre libre & sont habituées à boire de l'eau froide (m). Dès que le cours de ventre est prochain, & que la maladie est dans sa vigueur, le ventre se gonfle, il y a des borborigmes, on y sent des petites épreintes, un sentiment de pesanteur, des tranchées, qui partent des lombes & descendent dans les entrailles : c'est ce qu'avoit observé Hippocrate (n), d'après lequel LOMMIUS a fait cette observation (o). Le pouls est beaucoup plus développé que le pouls du vomissement....., après deux ou trois pulsations assez égales & assez élevées, il en paroît deux ou trois, qui sont moins développées, plus promptes, plus rapprochées..... aux irrégularités de ce pouls, se joignent souvent des intermittences très remarquables..... sans ordre mar-

(1) BORDEU, ibid pag 78.79.

(m) LOMMIUS, ibid.

(n) Qui per febres in dolore præcordiorum submurmurante, si lumborum dolor supervenit, alvus ut plurimum humectari solita est. Hipp.

(o) LOMM ibid. pag 28.

qué dans ces intermittences, c'est par son désordre qu'il se rend méconnoissable (p).

CCC. *Signes d'une sueur critique.*

Les sueurs arrivent, quand avec des forces suffisantes, le ventre est plus ou moins resserré & le cours des urines retardé, principalement s'il n'a précédé aucune marque de vomissement, qui, s'il a lieu, termine la fièvre, de concert avec les sueurs. On doit d'autant plus attendre la sueur, si à ces signes, il se joint un redoublement, comme dans les fièvres ardentes & les autres fièvres graves avec délire, une augmentation de la chaleur, de rougeur, & une émanation d'une vapeur sensible, qui n'avoit pas lieu auparavant. Le pouls devient mol, ondulant, l'urine plus épaisse & presque bilieuse (q). Le pouls est plein, dit BORDEU (r), souple, développé, fort. A ces modifications, se joint une inégalité, dans laquelle quelques pulsations s'élèvent au dessus des pulsations ordinaires, & vont en augmentant jusqu'à la dernière, qui se fait distinguer par une dilatation & en même tems une souplesse plus marquée que dans les autres pulsations. Il faut alors toujours attendre une sueur critique. Cette prédiction est d'autant plus certaine, dit LOMMIUS, que le malade, dans ses rêves & à la veille de la crise, croit se baigner (s). Les sueurs sont bienfaisantes, quand elles découlent de la tête, de la face & de tout le corps, en

(p) BORDEU, ibid. tom. 1. pag. 87.

(q) LOMMIUS, ibid. (r) BORDEU, ibid. pag. 146.

(s) Id. ibid.

abondance , comme on voit arriver à la fin de chaque accès de fièvre intermittente, & lorsqu'elles surviennent un jour critique. Il en est de même du cours de ventre, que j'ai vû le 7^e. le 9^e. & le 14^e. jour, après lequel la fièvre a cessé.

CCCI. *Signes d'une expectoration critique.*

La facilité avec laquelle les malades expectorent des crachats blancs, visqueux, sanguinolents, abondants, avec diminution de l'oppression, annonce une heureuse terminaison de la maladie, surtout, s'ils arrivent, quand par les saignées, on a modéré les efforts trop violents de la Nature; lorsque les jours de crise approchent, & que le pouls est mol, plein, dilaté : ses pulsations sont égales. On sent dans chacune, une espèce de second battement, c'est-à-dire que la dilatation de l'artère se fait en deux fois, mais avec une aisance, une mollesse & une douce force d'oscillations, qui ne permettent pas de confondre cette espèce de pouls avec les autres (t).

CCCII. *Signes des urines critiques.*

Elles sont elles-mêmes abondantes. Leur dépôt est blanchâtre, uni, égal. Le pouls est inégal, avec une sorte de régularité, qui manque au pouls intestinal. Le pouls des urines a plusieurs pulsations moindres les unes que les autres & qui vont en diminuant, jusqu'à se perdre, pour ainsi dire, sous le doigt. C'est dans ce même ordre, qu'elles reviennent de tems en tems. Les pulsations, qui se font dans les intervalles, sont plus développées,

(t) BORDEU, ibid. pag. 30. 31.

assez égales , & un peu faillantes (u).

CCCIII. *Signes du flux hémorroïdal.*

Un sentiment de poids & de chaleur , dans l'intestin *rectum* , avec plus ou moins de pulsation de cette partie. On observe dans le pouls un peu de roideur & d'inégalité , & selon Mr. BORDEU, (v) une forte de profondeur & de tremblottement , & de tems en tems quelques réduplications , des douleurs dans la région lombaire.

CCCIV. *Signes qui dévantent le flux menstruel.*

Les yeux font cernés. Un mal de tête , le gonflement douloureux des seins , une douleur des reins , des douleurs pulsatiles vers les aînes , des démangeaisons dans les parties sexuelles , avec des retours plus ou moins fréquents d'élancements douloureux dans ces organes , l'élévation du pouls , un espece de tension à la région Hyppogastrique.

CCCV. *Signes d'un abcès critique.*

La maladie , sans se dissiper peu à peu , se soutient avec une fièvre & une douleur toujours égale. Il n'arrive aucune évacuation sensible. La coction est retardée : une douleur , une lassitude , un assoupissement , quelques légères sueurs surviennent à une partie peu considérable du corps. Avec tout cela , des signes salutaires , répondent de la vie du malade. La maladie ne doit pas être mortelle , de sa nature , il faut qu'elle ait passé le 20^e. jour , que le pouls soit bon , que les forces soient entières. Le présage d'un abcès est encore mieux établi , si l'on

(u) Id. *ibid* , pag. 136 137. (v) Id. *ibid* . pag. 139.

rend longtemps une urine crüe & tenuë, parce qu'une urine épaisse & blanche, avec un sédiment abondant, garantit d'un abcès (x). La coction a achevé de dompter la maladie, elle se dissipe sans autre évacuation sensible & sans abcès (y). On doit ajoûter à ces signes, surtout dans les maladies *inflammatoires pures*, un sentiment d'horripilations & de froid, qui revient de tems en tems & sans une cause manifeste.

CCCVI. *Signes d'une parotide.*

Après une inattendue, mais courte difficulté de respirer, il survient une pésanteur de tête, accompagnée de douleur, avec un profond assoupissement & la surdité. Cet accident est ordinaire dans les fièvres aiguës, où la léthargie, la phrénésie & les autres semblables symptômes de la tête, se terminent assez souvent par une parotide. Lorsque dans une fièvre chronique, l'on a des signes d'un abcès & que ceux d'une parotide manquent, on peut s'assurer que l'abcès se fixera plutôt sur une articulation dans les parties inférieures, où il y aura quelque douleur ou pésanteur, ou tension ou ardeur. (z).

CCCVII. Dès qu'un Médecin, qui suit pas à pas la Nature pour en observer la marche, voit qu'elle est victorieuse & que ces signes (284. à 306.) lui prédisent une crise prochaine, il doit respecter cette révolution, ne rien entreprendre, laisser le malade au seul régime. Le moindre éva-

(x) Hipp. Aph. 74. Sect. 4. (y) LOMMIEU, *ibid.* pag. 29

(z) Id. *ibid.* pag. 30.

quant gâteroit tout. Dès que cette crise se fait, ou qu'elle est achevée, le Médecin doit toujours être spectateur (a); & si la Nature se repose ou n'opère la crise qu'à différentes reprises, on n'agit point dans les intervalles. On se permet quelquefois d'aider les évacuations, qui doivent se faire, comme celles qui arrivent par les sueurs. Le déclin & la convalescence d'une maladie n'exigent souvent rien de la part du Médecin, mais tout du régime.

CCCVIII. La *Médecine expectante* étend aussi son empire sur les maladies chroniques, qui ont également leurs crises. La fièvre intermittente régulière se termine après la révolution de sept, neuf, onze ou quatorze accès; la vernale cesse ordinairement après le septième. Si l'on a dû procurer des évacuations, on doit être réservé dans celle-ci, surtout sur l'usage de l'écorce du Pérou, & attendre que les urines déposent un sédiment briqueté. Il survient quelquefois sur le déclin, des évacuations abondantes de matières bilieuses & d'urines. Il y a des sueurs. Les lèvres se chargent de pustules, & dans les fièvres quartes, il arrive des pustules galleuses & ulcéreuses, pleines d'une humeur corrosive, poussées des parties nerveuses intérieures, au dehors, & ces accidents cessent même entièrement par cette excrétion (b). On voit qu'il est prudent d'attendre ces signes pour procéder à l'usage du spécifique, qui n'a jamais

(a) Quæ judicantur aut judicata sunt, non movere, sed finire oportet. HIPP. Sect. 1. Aph. 20.

(b) HOFFM. Médecine raisonnée, traduction françoise, tom. 7. pag. 461. 462.

meilleur effet, que lorsque la Nature, à l'aide de ce remède, procure des évacuations critiques, comme on l'observe plusieurs fois. D'ailleurs la liberté des sécrétions, l'allègement des fonctions des viscères, la bonne qualité de la bile, le cours libre des urines, prouvent assez que la Nature a presque détruit l'humeur fébrile. Il faut donc attendre ces moments. Il seroit dangereux de hâter la cure, tandis que la chaleur, l'éréthisme, la sécheresse de la peau, le défaut de sueurs à la fin de chaque accès, les maux de tête rebelles, la soif constante, la gêne dans les fonctions, les lassitudes, l'embarras du ventre, les sensations douloureuses, le gonflement des hypocondres, la constipation, la dureté du ventre, &c., annoncent une abondance d'humeurs morbifiques: la fièvre quarte est celle qui en a le plus à subjuguer. Aussi faut-il attendre la révolution de plusieurs accès, de quelques mois même, si le malade peut la supporter, avant de mettre un frein au retour de ses paroxismes.

CCCIX. La goutte, est de toutes les maladies chroniques, celle où l'on doit être le plus *expectant*. Quand elle est régulière, on la laisse à elle-même, dès son invasion, jusqu'à la desquamation de la partie gouteuse, jusqu'à la cessation des douleurs (110.). La patience, le régime, dans un sujet encore robuste, chez qui la Nature a encore assez de forces pour déposer & soutenir l'humeur arthritique dans l'articulation, l'y élaborer (c), tandis que les fonctions de l'estomac se font

(c) In podagrâ nihilominus Naturæ quasi prærogativa

bien, & que les viscères ne sont nullement menacées, enfin la tranquillité de l'ame, suffisent pour oser se reposer sur la Nature. Mais dès que la goutte devient irrégulière, anormale, elle rentre dans la classe des maladies, qui sont du district de la *Médecine agissante*.

CCCX. Il est encore des maladies chroniques, où la *Médecine expectante* a des droits qu'un Médecin prudent doit respecter. Mais il seroit trop long d'entrer dans de nouveaux détails sur cette matière. Je me suis assez étendu là-dessus dans la seconde partie (112. à 124.). On y peut voir, qu'en parlant de la plupart des maux chroniques, qu'il seroit imprudent de vouloir guérir, je n'ai pu me dispenser de faire mention des signes, qui annoncent à un Médecin observateur & sage, la nécessité d'être *spectateur*, & pour l'honneur de l'art & le bien-être du malade.

Les Médecins réussissent quelquefois & sont plus utiles, en restant dans l'inaction, qu'en agissant & mettant la Nature en mouvement.

Fin du §. 124.

est materiam peccantem suo modo exterminare & in articulos deponere, per insensibilem transpirationem diffundam
SYDENHAM, de *Podagrâ*, pag. 559.



QUATRIÈME PARTIE.

COROLLAIRES.

1. C'EST au pouvoir de la Nature, à l'action des organes, qu'on doit attribuer la guérison des maladies : elle est d'autant plus prompte, que leur jeu est plus régulier (a) : delà la nécessité d'être plus souvent *spectateur* oisif de ses mouvements, de respecter la coction & la crise.

2. Sans coction, point de crise, nulle guérison.

3. La fièvre est l'instrument ordinaire dont se sert la Nature pour l'opérer & détruire l'embaras, qui déconcerte ses opérations (b) : elle est nervalie, si elle ne s'anime pas assez. Telle est la fièvre maligne. Elle est ordinairement vive & forte dans les maladies humorales (c).

4. Dans les maladies aiguës, la Nature est toute active, ses mouvements sont vifs & précipités, la langueur & l'abattement sont au con-

(a) ROBERT, *ibid.* tom. I. Discours prélimin pag. XXI.

(b) *Id. ibid.* (c) *Id. ibid.* pag. XLI.

traire l'apanage des maladies chroniques, où la Nature est plus ou moins passive (*d*).

5. Les moments d'agir dans celles-là, sont proportionnés à la violence des accidents: ceux de rester dans l'inaction, sont indiqués par la régularité des mouvements de la Nature, par la bénignité des symptômes, par l'établissement des signes de coction, par l'appareil des évacuations critiques & par le calme du désordre de l'économie animale.

6. On ne doit donc jamais troubler les mouvements de la coction, ni les évacuations critiques; mais on doit observer la marche de la Nature & ses écarts. Il faut être attentif à l'instant où approche le tems d'excrétion & à la route qu'elle va prendre, en s'assurant si la coction est parfaite.

7. On ne peut, sans crainte de s'égarer, être inattentif aux signes, qui annoncent que la Nature se suffit à elle-même, qu'elle est en défaut, ou qu'elle est excédée.

8. Si la crise se fait avec peine, on doit la faciliter.

9. Si la Nature est fatiguée, abbatue, aux abois, on doit la soutenir, la fortifier & la ranimer dans son travail.

10. Si les évacuations critiques se déroutent, il faut les diriger sur les couloirs que la Nature avoit choisis.

11. Ce n'est point tant la quantité des matières qui s'évacuent, que leur qualité & le bien être qui en résulte, qui rassûrernt sur ledanger du ma-

lade (e), & sur lesquelles on doit se reposer.

12. Les évacuations d'une matière bien cuite, sont toujours utiles, elles ne tracassent pas, & n'affoiblissent pas le malade (f).

13. La crise arrive toujours, quand la maladie est dans sa vigueur. Alors, ou le malade succombe ou la Nature est victorieuse.

14. Les crises sont indiquées, quatre jours avant qu'elles n'arrivent, par un nuage ou un sédiment dans les urines.

15. Les signes de coction sont toujours d'un bon augure.

16. Il y a des excretions critiques, qui ne sont propres qu'à certaines maladies. L'expectoration pour celles de la gorge & de la poitrine. Le flux de ventre pour l'inflammation des viscères du bas ventre. L'hémorragie du nez pour les fièvres sanguines, les ardentes. Les sueurs pour les synocues, les inflammatoires, les intermittentes, les catharrales-rhumatismales.

17. La Nature chasse quelquefois la matière fébrile par plusieurs couloirs en même tems, ou par diverses reprises. Il semble que cette nature se repose alors & qu'elle reprend de nouvelles forces pour dompter & expulser le reste de la matière morbifique.

18. Si la crise est parfaite, tous les accidents cessent & le calme succède à la tempête. On l'observe plutôt (cette crise) dans les maladies in-

(e) Quæ prodeunt non copia sunt æstimanda, sed si prodeunt qualia oportet & facile ferat. HIPPOCR Aph. 23 S. 1

(f) Si qualia purgari oportet, purgantur, confert & facile ferunt si vero contraria difficulter. Id. ib Aph. 25 S. 1

flammatoires le 4, le 7, le 9, le 11, le 14, le 17, le 20 ou 21.&c.

19. La crise imparfaite doit être respectée. Elle diminue l'abondance de la matière morbifique, que la nature élabore & subjugue encore & va expulser par de nouveaux efforts, toujours plus grands & plus sensibles que dans les maladies chroniques. C'est pourquoi les crises sont si rares dans celles-ci, quoique l'on ait eu lieu plusieurs fois de les observer.

20. Les moments, qui précèdent la crise, sont toujours allarmants, & ces allarmes ne cessent qu'avec l'intensité des symptômes. C'est le combat le plus vif, qui semble être au désavantage de la Nature, qui est victorieuse.

21. C'est dans le commencement des maladies qu'on doit agir & donner du mouvement aux humeurs, s'il est nécessaire : car quand la maladie est dans sa vigueur, il vaut mieux rester dans l'inaction. HIPPE.

22. Dans le tems de la crise, tous les accidents de la pleurésie redoublent. Alors il ne faut rien faire, il faut abandonner la Nature à elle-même. HOULIER.

23. Une douleur de tête, qui survient dans une maladie aiguë, après le troisième ou le quatrième jour annonce un saignement de nez, surtout quand elle est accompagnée des autres signes; mais il ne faut pas tenter de la calmer, de peur d'empêcher la crise. HOULIER.

24. Il ne faut jamais tenter aucune évacuation, avant que la matière n'ait acquis de la mobilité & que les voies par lesquelles elle doit sortir soient préparées, à moins qu'il n'y ait turgescence.

25. La mobilité de la matière morbifique, ainsi que sa turgescence se manifeste par le trouble & la commotion des viscères qu'elle engorgeoit, & par sympathie dans les autres. CLERC. tom. 1. pag. 110.

26. L'état de crudité n'est point accompagné de la commotion susdite, il se manifeste principalement par la qualité & la limpidité des urines. La mobilité au contraire s'annonce par des urines troubles, chargées & cuites, qui déposent presque toujours un sédiment blanc, léger, latéritieux. *Id ibid.*

27. Il faut procurer des évacuations par les endroits propres à l'excrétion de la matière qu'on a dessein de faire sortir. *Quo natura vergit, eò ducenda.* HIPPOCR.

28. Si les humeurs veulent se jeter sur une partie non convenable, il faut les en détourner, mais si elles prennent un cours salutaire, on doit les aider, en ouvrant les passages vers lesquels elles se portent. HIPPOCR.

29. Il ne faut jamais attaquer les maladies ou procurer des évacuations avec violence, si ce n'est dans ce cas urgent où la nature est inactive; mais il faut procéder avec prudence, ne pas se précipiter, & attendre l'occasion favorable.

30. Il est quelquefois nécessaire de calmer les mouvemens déordonnés de la Nature, en laissant pour un temps subsister leur cause.

31. Il faut se défier des remèdes qui remuent fortement ou évacuent les humeurs, lorsque l'accès ou la maladie est dans sa vigueur, & quand la Nature les met en mouvement. On se borne alors à l'usage de ceux qui modèrent l'action trop vive de cet être bienfaisant.

32. La Nature s'allège souvent par différents couloirs. Alors l'appareil critique est formé de l'assemblage des symptômes, propres à l'action de chacun ; il en résulte une combinaison dans le pouls.

ROBERT, *ibid.* pag. 242. tom. 1. (17)

33. Il n'est pas rare de voir des maladies se terminer par les sueurs & les crachats tout à la fois. Il y a aussi des malades, qui crachent & vont à la selle en même temps. Le plus souvent cependant ces évacuations se succèdent ou sont alternatives. Dans ce cas le rythme du pouls change & devient alternatif. ROBERT, *ibid.*

34. Les évacuations critiques, quand elles sont ainsi partagées, sont ordinairement moins abondantes, que lorsqu'elles se font par un seul endroit. ROBERT, *ibid.*

35. L'évacuation guérit les maladies qui viennent de répletion, & la répletion, celles qui sont causées par l'évacuation. HIPPOCR. Aph. 22. S. 2.

36. On doit se garder de vider ou de remplir tout d'un coup, ou trop vite, ou trop abondamment, il est même dangereux de rechauffer ou de refroidir subitement, ou plus qu'il ne faut. Tout ce qui tend à l'excès est ennemi de la Nature. HIPPOCR.

37. Il faut tantôt dilater, tantôt resserrer; dilater ou ouvrir les passages par lesquels les humeurs se vident naturellement, lorsqu'ils ne sont pas suffisamment ouverts, ou lorsqu'ils se ferment, il faut au contraire resserrer & étresser les passages relâchés ou ouverts, lorsque les sucs qui y passent n'y doivent point passer, ou qu'il en passe trop. HIPPOCR.

38. Il est des occasions où l'on doit adoucir, il en est d'autres où il faut raffermir, & d'autres où il faut ramollir, d'autres où il faut atténuer,

d'autres où il faut épaisir, d'autres où l'on doit exciter ou réveiller, & d'autres enfin où l'on est obligé d'engourdir, ou d'émousser le sentiment, le tout par rapport aux humeurs ou aux parties solides du corps. HIPPOCRATE.

39. Quand on fait quelque chose selon la raison, quoique le succès ne réponde pas toujours à notre attente, on ne doit point aisément ou trop vite changer de manière d'agir, tant que les raisons qu'on a eues au commencement, subsistent. HIPPOCRATE. Aph. 52. S. 2.

40. Cette maxime a également lieu dans les maladies aiguës, comme dans les chroniques, où la Nature presque toujours *passive* en tout ou en partie, attend beaucoup de l'art, pourvu qu'il ne la surcharge pas, ou qu'il évite de la tyranniser, en variant trop souvent & sans raison sa méthode curative. C'est pourquoi, *il faut faire une grande attention à ce qui soulage, & à ce qui nuit, à ce qu'on supporte aisément, ou à ce qu'on ne sauroit souffrir.* HIPPOCRATE. Aph. 2. S. 1.

41. Il ne faut rien faire témérairement, il faut quelquefois se reposer, ou ne point agir, de cette manière si l'on ne fait aucun bien au malade, du moins on ne lui fait point de mal. HIPPOCRATE.

42. Il est des cas où tout n'annonce que désordre & confusion dans l'économie animale, où le médecin doit agir, & ne le peut que par des moyens curatifs, dont les effets sont d'autant plus douteux que la nature paroît plus vaincue que victorieuse. Cependant alors l'axiome, *in extremis extrema sunt tentanda*, doit avoir lieu : car si on laisse la nature à elle-même, elle succombe, si au contraire, on l'aide, elle peut quelquefois se tirer de

l'état de stupeur & d'inaction, où elle est alors.

43. Il arrive souvent dans la pratique, qu'un Médecin, sans égard à aucune considération, doit obvier au symptôme le plus urgent, s'il veut soulager & même quelquefois sauver son malade. *Urgentiori symptomati occurrendum.* Tels sont le hoquet, les oppressions, la suffocation, la toux, les anxiétés, la douleur, les vomissements, le *choléra morbus*, les convulsions. Telle est encore la fièvre intermittente-maligne. Tels sont l'assoupissement, le délire, l'insomnie, les hémorragies par dissolution & celles qui mettent le malade en danger d'y succomber. Dans tous ces cas le Médecin doit agir.

44. La saignée n'est nécessaire que dans quatre cas, dit M. Tissot, dans son *Avis au Peuple*. 1°. Quand il y a trop de sang. 2°. Quand il y a inflammation. 3°. Quand il est survenu, ou qu'il va survenir quelque cause, qui produiroit bientôt l'inflammation, ou quelque autre accident, si l'on ne désemplissoit & relâchoit pas les vaisseaux par la saignée, comme après les playes, les contusions. C'est pourquoi on saigne une femme grosse, si elle a une toux violente, &c. 4°. Quelquefois pour appaiser une douleur excessive, sans qu'elle dépende de trop de sang. On a recours encore à la saignée, quand le sang se porte trop rapidement vers un organe, tel que la tête, la poitrine, par suppression du flux menstruel ou hémorroïdal. On saigne encore dans le cas de raréfaction du sang, comme dans les coups de soleil. Voyez Tissot, *Avis au peuple*, pag. 133, où il dit qu'il a fallu saigner neuf fois Louis XIV, pour le sauver, en 1658, après un coup de soleil qu'il reçut à la chasse.

45. Lecours des règles ou des lochies ne doit point dispenser de la saignée dans les maladies inflammatoires, & dans les circonstances où elle est indiquée d'ailleurs. On doit même, malgré leur cours, la pratiquer au bras dans l'inflammation du bas ventre & de la poitrine; c'est ce qu'a pratiqué avec succès M. MARET, dans cette dernière. Voyez la *Gazette salulaire*, année 1767. N°. 52. DEHAEN. *Ration. medend. part. IV. capit VI. pag. 167. vol. 2. édit. Parisiens.*

46. Le pouls plein, fort, plus ou moins agité, dur, tendu, n'est pas toujours le signe, qui doit décider de la nécessité de la saignée. Il est une infinité de personnes, chez qui l'on observe un pouls si petit qu'il semble contre indiquer la déplétion des vaisseaux. Un Médecin éclairé, & attentif aux autres symptômes concomitans ne se fait point illusion. Avec un pouls siffoible en apparence, il y a quelquefois une pléthore manifeste, une inflammation décidée, & le Médecin ne doit point hésiter de saigner, & de répéter même la saignée. Il arrive aussi que le tein du malade ne correspond point aux autres symptômes; il est pâle & quelquefois défait, & malgré cela il faut saigner, si l'on veut le guérir.

47. Il est des personnes d'une constitution foible & délicate, chez qui la saignée paroît toujours contre-indiquée: cependant la vie sédentaire, la bonne chère, la suppression des évacuations sanguines les rendent pléthoriques. Dans ce cas, malgré la délicatesse de leurs fibres, il faut les saigner, pour les débarrasser des pesanteurs, des lassitudes, des maux de tête, des douleurs des lombes, pour rendre leurs digestions moins laborieuses. Le vrai Médecin a soin de faire succéder à cette saignée né-

cessaire, l'usage des toniques, des martiaux & des amers, l'exercice, &c.

48. Il faut se défier de la saignée, & ne la pratiquer même que lorsqu'il y a de fortes raisons: 1°. Dans un âge très-avancé, ou dans la première enfance. 2°. Quand la personne est naturellement d'un tempérament foible, ou qu'elle est affoiblie par des maladies ou par quelque autre accident. 3°. Quand le pouls est petit, mol, foible, intermittent, lorsque la peau est pâle. 4°. Quand les extrémités du corps sont souvent froides & enflées avec mollesse. 5°. Quand on mange peu depuis longtems, ou des aliments peu succulents & qu'on dissipe beaucoup. 6°. Quand on a depuis longtems l'estomac dérangé, lorsque la digestion se fait mal, que par la même raison il se fait peu de sang. 7°. Quand on a quelque évacuation considérable par des hémorragies quelconques, par les diarrhées, par les urines, par les sueurs. Quand les crises d'une maladie sont déjà faites par quelques unes de ces voies. 8°. Quand on est épuisé, quelqu'en soit la cause. 9°. Quand on est depuis longtems en langueur. 10°. Quand le sang est pâle & dissout. Tissot, *ibid.*

49. L'on ne doit point purger ni donner l'émétique à moins qu'il n'y ait une nécessité absolue & très-indiquée. 1°. Toutes les fois que les maladies viennent de foiblesse ou d'épuisement. 2°. Quand il y a une sécheresse générale, un grand échauffement, de l'inflammation, une forte fièvre. 3°. Quand la Nature est occupée de quelque autre évacuation salutaire, d'une sueur critique, du cours des règles, ou pendant un accès de goutte. 4°. Dans les obstructions invétérées. 5°. Quand les nerfs sont extrêmement affoiblis. Tissot, *ibid.*

50. Evitez avec soin les anodins, les fédatifs, lorsque les mouvements sont déjà languissants. Employez plutôt les remèdes fortifiants, & ceux qui relevent le ton en donnant du ressort, tels sont les martiaux, le quinquina, &c.

51. On emploie les fortifiants à la fin de la maladie & dans la convalescence, pour empêcher la rechute ou une nouvelle maladie.

52. Il ne faut employer que fort peu de remèdes choisissant pour guérir que pour prévenir la maladie, & préférer ceux dont on peut attendre des effets marqués & plus ou moins prompts.

53. Si l'on doit prescrire des remèdes, on considère le genre de la maladie, ses périodes. Quelle est sa marche & comment elle se termine? Quel est le tempérament, l'âge, l'habitude & le genre de vie du malade? Quelles sont ses forces, sa sensibilité & l'irritabilité de ses fibres, les mouvements de son ame? A quelle maladie il est sujet? Quelles sont celles qu'il a essuyées? Comment elles se sont terminées?

54. Quoique la Nature soit généralement considérée comme passive dans les maladies chroniques, il en est cependant où il n'y a qu'un viscère qui le soit. Tel est l'estomac, vers lequel se portent les forces centrales. Quelquefois ce sont les poumons. Tantôt les entrailles, tantôt la vessie, le foie, la rate, la matrice, les reins sont aussi passivement affectés, tandis que le reste de l'économie animale ne se dérange qu'en conséquence du désordre de ces organes. Le cœur dans son mouvement peut aussi être considéré comme passif, dans ces maladies d'épuisement, de langueur, quand les solides sont trop relâchés, les nerfs affoiblis.

55. Il est important qu'un Médecin ne perde jamais de vue les maladies produites par trop de rigidité des fibres , ou par leur relâchement ; maladies que BOERRHAAVE & VANSWIETEN ont si bien décrites. Les relâchans, les humectans sont pour les uns, ce que les fortifiants sont pour les autres. Par cette attention, indispensable pour guérir, on évite une erreur encore assez commune parmi quelques Médecins, de n'attribuer ces maladies qu'aux vices des humeurs.

56. Les affections vaporeuses des deux sexes, les fièvres intermittentes ont quelque chose de commun entre elles, c'est de prendre la forme de toutes les maladies. Telle est, par exemple, la migraine. Cependant ce qui annonce que cette dernière appartient à la fièvre intermittente, c'est la régularité de ses périodes. Des urines claires, limpides, abondantes & très-aqueuses caractérisent la migraine hystérique ou hyppocondriaque. Les femmes, à l'approche de leurs règles, pendant le cours d'icelles, & même sur leur déclin, sont sujettes à cette douleur de tête. Souvent la saburre des premières voies, surtout celle de l'estomac, donne lieu à la migraine, & le vomissement d'une bile plus ou moins âcre en est la crise. Les purgatifs, & même les vomitifs sont les remèdes de cette dernière.

57. Les affections vaporeuses protéiformes, outre qu'elles sont accompagnées d'urines aqueuses & abondantes, prennent assez communément tout-à-coup, sans qu'on s'y attende, & elles cessent de même ; elles sont plus allarmantes que dangereuses.

58. La protéiformité des fièvres intermittentes

malgré la régularité de ses périodes, se manifeste par son début, qui est assez souvent accompagné de frissons, de froid, de tremblement, & elle se termine communément par des sueurs plus ou moins copieuses & par des urines briquetées.

59. Sans parler des évacuants qui peuvent être indiqués en pareils cas (55. 56. 57. 58.) Les antispasmodiques, pour les uns, le quinquina pour les autres sont les moyens que la *Médecine agissante* emploie tous les jours avec succès.

60. Il est des personnes que les purgatifs quelconques fatiguent avec tant de violence qu'elles en ont des tranchées cruelles, jusqu'à tomber en défaillance. L'union d'un quart ou d'un demi grain de laudanum avec le purgatif empêche ces tranchées vives & les autres accidents, sans pour cela arrêter l'action du purgatif. Cet expédient réussit très bien dans les coliques violentes, où il faut employer des purgatifs plus ou moins stimulants. Voyez les observations de RIVIERE & FULLER, à l'article *Pilulæ colicæ*. Il en est de même quand l'estomac & les intestins sont susceptibles de la moindre irritation.

61. L'opium ou ses préparations, donnés dans les cardialgies ou douleurs de coliques par indigestions ou autrement, devient toujours un remède salutaire. S'il y a saburre, il procure des vomissements & calme ensuite les douleurs, & dans le cas de l'indigestion, les aliments non digérés sont pour l'estomac une espèce de saburre, que si la Nature ne l'a pas rejetée par les vomissements ou les selles, le laudanum qu'on prescrit alors excite les premiers au bien-être du malade.

62. La *Médecine agissante* n'obtient jamais de

plus heureux succès que lorsque les circonstances d'une maladie l'obligent à employer les remèdes *spécifiques*. Ainsi elle a recours au *quinquina* dans les fièvres intermittentes, qui ne sont plus du district de la médecine expectante, & pour s'opposer au retour des maladies périodiques. Ainsi le Médecin qui agit à propos, dompte les maladies vénériennes par le *Mercure* ou par ses préparations.

63. Les sels alkalis fixes sont *spécifiques* dans le cas d'empoisonnement par le sublimé corrosif, ou par tout autre sel neutre métallique, tel que le verd-de-gris, soit qu'il soit formé par des corps gras (g) ou par des acides plus ou moins développés.

64. L'Arsenic paroît être un poison indestructible, cependant M. DEHENNE, Médecin à Lille en Flandre, (h) rapporte que le Bezoard minéral étoit le contrepoison qui convient en pareil cas. Il dut à WEPFER la connoissance de ce spécifique. Il en est parlé dans le *Traité des Poisons* par ALLEN. M. DEHENNE est parvenu à dompter les effets de l'Arsenic & la violence des maux qu'il avoit pro-

(g) Il n'y a que les acides, qui ayent le plus de prise sur le cuivre. Le verd-de-gris, qui se forme par des corps gras, tels que le suif, la graisse, l'huile, ne doit sa formation qu'à l'acide que ces corps contiennent. Le verd-de-gris, (au rapport de SPIELMAN dans le 2e. tom. de sa *Chimie*, pag. 283) contient vingt-sept parties de vinaigre sur cinq de cuivre. S'il arrive que ce soit du verdet, produit par l'union de l'alkali avec le cuivre, alors les acides, ayant plus d'affinité avec les alkalis que le cuivre, & les huileux & les mucilagineux deviennent le contrepoison qui soit le seul indiqué.

(h) Journ. de Méd. tom 10. pag. 334

curés, en prescrivant de deux heures en deux heures dix grains de Bézoard minéral dans une cueillerée d'eau d'orge.

65. Les observations de M. STORCK, nous ont fait connoître l'efficacité de la cigue, dans les affections cancéreuses, dans les scirrhes, dans les écouvelles. M. LAMBERGEN & M. MARTEAU ont obtenu des effets merveilleux dans les cancers occultes, de la bella dona, en infusion ou en teinture (i).

66. Les feuilles d'oranger, au rapport de DE-HAEN (k), sont spécifiques dans les affections spasmodiques convulsives. Ce Médecin observateur a reconnu dans l'*Uva ursi* des propriétés également spécifiques contre les douleurs occasionnées par la présence d'un calcul des reins ou de la vessie, & contre les affections chroniques des voies urinaires. J'ai vérifié plus d'une fois l'efficacité de ces deux simples dans les circonstances mentionnées.

67 C'est encore à M STORCK qu'on doit la connoissance des bons effets de l'extrait de Stramonium dans la manie; (M. LOCHER a prescrit avec succès le vinaigre distillé), ceux de l'extrait de Jusquiame contre les convulsions, & de l'Aconit contre les affections rhumatismales longues & chroniques.

68. M. GAUBIUS a fait connoître dans ses *Adversaria medica* la propriété singulière des fleurs de Zinc, qu'il nomme *Luna fixata ludemanni*, dans les affections convulsives, remède qu'il préfère, dit il, à l'esprit volatil de corne de cerf, contre les convulsions des enfants. Plusieurs Mé-

(i) Journ de Méd. tom. 6. pag. 87. id. tom. 14. pag. 11.

(k) Rat. Méd. part. 6. cap. 7. §. 4.

decins en ont heureusement vérifié les effets : j'en ai observé moi-même l'efficacité dans des affections couvulvives, chez trois sujets différents, & j'ai vu chez plusieurs autres malades, que ces fleurs ont éloigné les accès d'épilepsie, à laquelle ils étoient sujets, & qu'elles en ont diminué la violence.

J'ai crû devoir terminer cette dissertation par ces Corollaires, qu'on peut appliquer à plusieurs cas & à différentes circonstances. L'étendue que j'ai donnée à mon Ouvrage ne peut pas comprendre toutes les variétés des maladies, il est des cas dans la pratique, que je n'ai pû ici rappeler, il eut fallu pour cela entrer dans des détails dont ce Mémoire n'étoit pas susceptible. Je me suis attaché aux généralités, d'où l'on peut déduire ce qui concerne une maladie particulière : on sent assez que je ne pouvois en faire mention qu'en m'éloignant de mon sujet.

Hæc ego scripsi

*Per brevis & dubiæ rara intervalla quietis,
Et curas inter perturbantesquæ querelas,
(*) . . . ad . . . (†) ripas, ubi nocte diuquæ,
Et mentem & corpus studio cursuquæ fatigans,
Huc, illuc vocat ægra cohors: dum limpida longæ
Flumina permessi, doctæquæ beata cohortis.
Otia prospicio, quæ non mihi fecit Apollo (a).*

(*) Tornaci. (†) Scaldis.

(a) *Pauli GOTTLIEBEWERLHOF, Magn. Brit. Regis Archiat. observat. de febribus, præcipuè intermittentibus & ex earum genere continuis. Dissertat. Hanov.*

F I N.

deux en ont beaucoup vu, et les autres, / on
en obtient beaucoup. Les autres dans les
lois conviennent, chez tous les sujets, et
sont beaucoup plus nombreuses, que les autres
ont beaucoup les accès de fièvre, à laquelle ils
sont sujets, et qu'ils en ont beaucoup la
violence.

J'ai cru devoir terminer cette dissertation
par ces Corollaires, qu'on peut appliquer à plu-
sieurs cas à différentes circonstances, l'intention
que j'ai donnée à mon ouvrage ne peut pas con-
venir toutes les variétés de maladies, et les
cas dans la pratique, que je n'ai pu rappeler, il
est impossible que dans des bornes si étroites
j'aie pu tout dire, et par conséquent, je me suis borné
aux principales, d'où l'on peut déduire tout ce
qui est relatif à la pratique: on sent alors que
je ne pourrais rien faire de mieux qu'en m'élevant
à mon sujet.

Il est évident
Par exemple, si l'on a vu
Et ce qui est relatif à la
C'est à dire, que si l'on a
Il est évident, que si l'on a
Il est évident, que si l'on a
Il est évident, que si l'on a

Il est évident, que si l'on a
Il est évident, que si l'on a
Il est évident, que si l'on a
Il est évident, que si l'on a

TABLE DES MATIÈRES.

Les Chiffres dénotent les Paragraphes.

A

- Abcès critique, signes qui l'annoncent, 305.
- Abforbants, 243.
- Acacia, 241.
- Accouchement, 177.
- Aconit (extrait d') Coroll. 67.
- Acides austères, 201, 241.
- Acides minéraux, 200, 202, 203, 206, 240.
- Acides végétaux, 190, 200, 201.
- Acides vitriolique, 205.
- Adoucissants, 177, 188, 200, 236, 242.
- Alexipharmaques, 207.
- Alkali fixe, 223, 243.
- Aloes, 179.
- Altérants, signes qui les indiquent, Part. III. Chap. 3. pag.
144, 187 à 190, 226, 239.
- Alun de roche, 240.
- Amers, 216, 224, 227, 243, 244, 250.
- Analeptiques 179, 217, 218, 224, 227, 229, 236, 240.
- Angine, 65, 142, 176, 276.
- Anodins, 233.
- Anti-helmintiques, 243.
- Antimoniaux, 213, 236.
- Anti-phlogistiques, 165, 183.
- Anti-scorbutiques, 227, 236.
- Anti-septiques, 55, 103, 162, 201, 203 à 206, 225,
229, 233, 236, 238, 240.
- Anti-spasmodiques, 233, 236, 242. Coroll. 59.
- Apéritifs, 221, 224, 227, 236, 242.
- Apoplexies, 24, 31, 86, 147, 178, 183, 227, 263, 282.
- Aromatiques, 217, 224, 225, 227.
- Arsenic, Coroll. 64.
- Articulations (Roideurs des) 261.
- Asphixie, 232.
- Affouplissement, affections comateuses, 93, 131, 140.

144, 147, 176, 177, 200, 210, 267, 274,
278, 282.

Asthmes, 148, 178, 239, 242, 278.

Astringents spécifiques, 240, 247.

Attractifs, 244.

B.

Bains au degré de la chaleur animale, 255.

Bains chauds, 73, 262 à 265, 273.

Bains froids 267 à 273.

Bains tièdes, 73, 181, 254 à 261, 273.

Bains (demi) 264.

Balsamiques, cas où il faut les prescrire & les éviter, dans
laphthisie, 237

Bechiques adoucissants & incisifs, & leurs différents usages,
213, 242.

Bella-Dona, Coroll. 65.

Bézoard minéral, contrepoison de l'arsenic, Coroll. 64.

C.

Cachexies, 35, 81, 85, 88, 180, 219, 229, 263, 269,
278, 282.

Calmants, 212, 242, 244 à 246.

Camphre, 68, 207, 208, 212, 246.

Cardialgie, 244.

Cascarille, 241

Casse, 161, 162, 175.

Cataplasmes émollients, 266.

Cephalgie, 254

Choléra-morbus, 14, 24, 93, 210, 239, 247.

Cigue, Coroll. 65

Coction de l'humeur morbifique, ce que c'est 44, 47,
ses signes 160, 169.

Coeliaque (flux) 36

Coing (suc de) 201, 241.

Colchique, 233.

Coliques, 174, 177, 239, 262, 271.

Colombo (racine de) 241.

Consomption, 261, 269, 240.

Contention d'esprit 259.

Contrayerve, 207.

DES MATIERES. 260

- Contrepoisons, 243, Coroll. 63, 64.
Convulsions, 31, 86, 147, 177, 200, 210, 239, 245, 259, 261.
Cordiaux, 206, 210, 215, 217, 218, 227, 229, 238.
Cours de ventre critique, signes qui l'annoncent, 299.
Crises, 22, 58, 98, 99, 104, 105, 117, 213, 287, 290, 293, 295, 297 à 308.
Crudité, ses signes, 47, 162, 169.
Cuisses gonflées, 282.

D.

- Délayants, 108, 181, 187, 197, 200, 221, 236, 241.
Délires, 93, 131, 140, 176, 200, 246, 254, 259, 264, 266, 271, 278.
Dents (maux de) 282.
Dépôt critique, 25, 26.
Dépôt laiteux, 25, 143.
Diabétiques (flux) 36.
Diacode, 213, 217.
Diaphorétiques, 65, 206, 212.
Division des maladies aiguës en 4 périodes, 45 à 47.
Diurétiques, 223, 241, 243.
Douleurs vagues, 269, 282.
Dyarrhées, 36, 115, 210, 239, 247.
Dysenteries, 33, 36, 177, 241.
Dysurie, 174, 260.

E.

- Eau benite de Ruland, 213.
Eau froide 194 à 199, 271.
Echauffants 211, 224, 229.
Ecouelles 80, 221, 269.
Electricité, 227.
Eléxir parégorique 242.
Émétique, 161.
Emollient, 62, 177.
Empyème, son heureuse terminaison 34, 92, 236.
Entrailles (douleurs d') 243.
Erysipèles, 69, 70, 107, 108, 111, 176, 275, 285.
Eruption critique, rentrée, 25, 221, 255, 256, 257, 275.
Esquinancie, 171.
Estomac (douleurs-cruelles & atroces d') 239, 243.

Evacuants, circonstances qui les indiquent, 54, 62, 157, 163, 164, 170, 171, 173, 174, 178, 182, 183, 184, 223, 233, 241.

Evacuations critiques, 22, 23, 24.

Evacuation humorale, signes de sa nécessité, part. III. Chap. 2 pag 110.

Evacuations humorales supprimées, 261

Evacuations sanguines, signes qui les indiquent, Part. III. Chap. 1 pag. 92.

Evacuations sanguines supprimées 261.

Expectorants, 65, 213, 242.

Expectoration critique, signes qui l'annoncent, 301

Externes (Remedes) signes qui les indiquent. Part. III. Chap. 4. pag. 203.

F.

Fébrifuges, 210, 248, 249,

Fièvres aiguës, 18, 19, 24, 129, 152, 153, 157, 198, 199, 200, 306.

Fièvres ardentes, 24, 100, 142, 150, 153, 157, 160, 161, 190, 191, 194, 199, 297.

Fièvres automnales, 114, 168, 248, 251, 267.

Fièvres bilieuses, 24, 157, 159, 196, 200, 201.

Fièvres continuës, 129, 135, 163, 196, 297.

Fièvres dépuratoires, 168

Fièvres épidémiques 159, 163.

Fièvres éruptives, 19, 24, 25, 159, 168, 173, 211, 255, 257, 278.

Fièvres exantématiques, 168.

Fièvres hectiques, 79, 135, 235, 236, 258.

Fièvres humorales, 175.

Fièvres inflammatoires impures, 24, 43, 69, 74, 107, 131, 135, 143, 159, 163, 209, 210, 212, 213.

Fièvres inflammatoires pures, 24, 28, 43, 61, 63, 64, 65, 69, 74, 105, 106, 131, 135, 136, 138, 139, 143, 144, 150, 153, 160, 163, 164, 165, 171, 174, 190, 191, 195, 202, 206, 207, 262, 305.

Fièvres intermittentes, 17, 24, 93, 96, 112, 113, 114, 120, 157, 160, 210, 214, 219, 248, 300, 308, Coroll. 56, 58.

- Fièvres lentes, 79, 80.
Fièvre lypérie, 256.
Fièvres lentes nerveuses, 18, 211, 275.
Fièvres malignes, 19, 27, 35, 43, 190, 206, 209, 210, 284.
Fièvres malignes Gangréneuses, 49.
Fièvres mésentériques, 156, 159.
Fièvres miliaires 18, 64, 69, 71, 72, 73, 107, 111, 135, 173, 202, 207, 211, 212, 214, 255, 257, 263, 275, 285.
Fièvres miliaires cristallines, 24, 202, 212.
Fièvres phlogistiques malignes, 43, 51, 53, 76, 100, 143, 153, 254, 287.
Fièvres phlogistiques simples, 19, 43, 50, 98, 129, 143, 153, 174, 190, 191, 286.
Fièvres putrides malignes, 19, 24, 25, 43, 101 à 104, 156, 159, 160, 162, 163, 173, 190, 191, 195, 196, 200, 201, 213, 275.
Fièvre quarte, 114, 248, 251, 252, 308.
Fièvres remittentes, 163.
Fièvres scarlatines, 24, 70, 107, 108, 257.
Fièvres tierces, 157.
Fièvres Vernales 112, 168, 248, 308.
Fleurs blanches, 36, 118.
Fluxions catharrhales, 148, 149, 282.
Fluxions de poitrine, 74.
Flux Menstruel critique, signes qui l'annoncent, 304.
Flux uterines 118.
Foie (inflammations, douleurs du) 65, 164, 243, 297.
Fomentations relachantes 266.
Fomentations humectantes, 266.
Fortifiants 210, 227, 240, 247.

G.

- Gale, 263.
Gangréne, 66 à 69, 77, 86, 136, 146, 225, 233.
Garou, 283.
Gomme ammoniacque, 213, 242.
Gonorrhées 269.
Gorge (maux de) gangréneux, 27, 70, 74, 77, 141, 281.
Goutte, 13, 31, 80, 93, 120, 244, 260, 263, 264, 273, 282, 283, 309.
Grénade (suc de) 201, 241.

H.

- Hémi-plegies sanguines 28.
 Hémi-para-plegies, 31.
 Hémophthisie, 148, 239, 240.
 Hémorragies, 35, 118, 148, 239, 240.
 Hémorragie critique, signes qui l'annoncent, 297.
 Hémorrhoidal (flux) critique 118, signes qui l'annoncent, 303.
 Hémorrhoides, 32, 33, 174, 221.
 Hépatique (flux) 36.
 Hernie étranglée, 177, 262.
 Hoffman (liqueur anodine d') 246.
 Hoquet, 239.
 Hydrophobie 273.
 Hydropisies 31, 35, 117, 178, 182, 205.
 Hypochondriaques (affections) 89, 117, 221, 246, 259.
 Humectants, 236.

J.

- Jambes (gonflement des) 282.
 Jaunisse, 35, 205.
 Iliaque (la passion) 262
 Incisifs 242
 Indigestions 177
 Inflammations des parties supérieures, 176.
 Inflammations internes, 199.
 Inflammation laiteuse de la matrice, moyen d'y remédier sans la saignée, 262.
 Insomnies, 245, 246, 267, 271.
 Irritants, 177, 227, 280.
 Ischurie, 260
 Jusquiame (extrait de) Corol. 67.

K.

- Kermes minéral, 213, 242.

L.

- Lavements, quand ils sont indiqués, 166, 173 à 177, 183.
 Lait, son affinité avec le Chyle, 25.
 Laudanum, 244 coroll. 60.
 Laxatifs, 55, 161, 166
 Léthargie, 278, 282, 306.
 Lientérique (flux) 36

Lithrontryptiques, 243
 Lopez (racine de Jean,) 192
 Lymphes épaissies 270.
 Lypothimies, 86, 93.

M.

Maladies aiguës, 19, 24, 27, 29, 31, 43, 44, 46 à 48, 78, 97 à 99, 122, 144, 147, 154, 155, 158, 169, 172 à 174, 176, 181, 186, 188, 190, 198, 199, 206, 228, 232, 235, 239, 246, 254, 261, 262, 267, 274, 284, 289, 290.
 Maladies aiguës phlogistiques putrides, 254, 287
 Maladies chroniques, 31, 32, 79, 188, 97, 116 à 124, 178, 179, 184, 205, 232, 235, 239, 261
 Maladies de la peau 31, 260, 263.
 Maladies où le mouvement musculaire & le sentiment est perdu, 227.
 Maladies d'épuisement 81 à 84, 88, 179, 216 à 218, 227, 269.
 Maladies de défaillance, 229 à 234.
 Maladies froides & pituiteuses; 178, 179, 182, 219.
 Maladies nerveuses, 261, 269.
 Maladie noire, 117, 239, 240.
 Maladies séreuses, 88, 180.
 Manne, 161, 162, 164.
 Manie, 33, 117, 261, 269, 273.
 Marasme, 80, 261.
 Marasme sénile, 227.
 Martiaux, 216, 220, 236, 241, 242.
 Matière morbifique 17 à 19, son excrétion, 20, 21.
 Matrice (inflammation laiteuse de la) 262.
 Médecin, il doit être le Ministre de la Nature, 40.
 Tout son art est de savoir discerner si les efforts de la Nature sont suffisants & salutaires, ou insuffisants & dangereux, 41.
 Les Médecins de nos climats n'accordent pas assez à la Nature, 23.
 Le Médecin doit préparer la Nature à opérer la coccion de la matière morbifique. 63.
 A quels signes il reconnoit devoir agir, ou rester dans l'inaction. part. III. pag. 89.
 A quels signes il reconnoit devoir être spectateur. part. chap. 5. pag. 224. coroll. 5.

- Médecine agissante , quand elle est préférable à l'expectante.
part. II. chap. 1. pag. 31. coroll. 42 , 43.
- Médecine expectante , quand elle est préférable à la Médecine agissante. part. II. chap. 2. pag. 66.
- Mélancolie , 33 , 81 , 89 , 117 , 180 , 181.
- Météorisme du bas-ventre , 175 , 196 , 269.
- Méthode uniforme , on pourra la trouver en se rendant attentif à la voix de la Nature , 5.
- Miserere , 177.
- Mois (suppression des) 32 , 148.
- Moxa , 253 , 283.
- Mucilagineux , 97 , 108 , 241.
- N.
- Narcotiques , 69 , 229.
- Nature , ce que c'est , 12.
- Elle maintient les principes de la vie , 9.
- Elle ramène à une méthode uniforme , 3.
- N'est point une faculté de notre ame , 10.
- Ses efforts se ralentissent quand le calme est rétabli , 11.
- Action de sa puissance conservatrice , 13 , 15
- Sa puissance défensive , 15.
- On doit l'aider dans les maladies aiguës quand elle est en défaut , 16 , 147.
- Ses efforts pour subjuguier la matière morbifique , 17.
- Comment elle en procure la coction , 16 à 20 , 44.
- Ayant dompté l'humeur Hétérogene elle reprend le dessus 21.
- Ses efforts procurent une évacuation sensible 22
- Sa marche est constante & uniforme , 24 , 28
- Quand elle ne peut chasser la matière morbifique elle en fait des dépôts , 25.
- Son état passive , 79 , 80 , 83 , 88 , 91 à 95 , 111 , 180 , 216 , 219 , 225 , 228 à 230 , 232 , 238.
- Son état actif , 173 , 228 , 231
- Temps de l'aider & d'agir , 124 , 125 , 127 , 129 , 132 , 142 , 145 , , 164 , 166 , 174 , 175 , 178 , 179 , 181 , 183 , 186 , 198 , 200 , 210 , 220 à 223 , 225 , 226 , 274 à 276.
- Signes qui indiquent qu'elle exige un pressant secours , 225 , 239 , 240 , 242 , coroll. 42 , 43.
- Elle est quelquefois passive d'une part , & active d'une autre , 26.

Dans les Maladies véhémentes, il faut la rétablir dans sa simple activité, 27.

Elle est le principal agent dans les Maladies aiguës, 29, 40.

C'est toujours au plus haut degré des Maladies qu'elle est victorieuse, 30.

Les Maladies chroniques-actives lui sont subordonnées, 31 à 34, 38, 39.

Ses forces y sont concentrées en un seul objet, 35.

Elle paroît indifférente à la guérison des Maladies chroniques-passives, 35, 36, 42.

Ses mouvements sont funestes dans les Fièvres symptomatiques, 37.

On doit reveiller son activité dans les Maladies chroniques-passives, 38.

Ses efforts ne surmontent pas toujours ce qui s'oppose à ses fonctions, 41.

Son état dans les Maladies aiguës, 47 à 49.

Temps de maîtriser ses efforts dans les maladies 50.

Celui de les seconder, 52.

Elle redouble ses efforts au troisième période, 56.

Les évacuations sont son ouvrage, 58.

Si elles sont immodérées l'art doit modérer ses efforts, 59, 190.

Il faut remédier à ses mouvements, s'ils s'opposent à la coction de la matière fébrile, 60.

Dans les Maladies inflammatoires pures, elle ne demande point autant de secours, 61.

Dans les inflammatoires impures, ses forces sont souvent en défaut, 72.

Elle est vaincue, 76, 231.

Elle n'a plus de ressources, 85, 86.

Ses efforts sont sans effet, 87.

Elle doit être laissée à elle-même, 96, 102 à 109, 111 à 116, 121, 123, 188, 214.

Il faut respecter son travail, 99, 100.

Elle se suffit à elle-même, 98, Corol. 5.

Il faut chercher la voie qu'elle choisit pour l'expulsion de la matière morbifique, 106.

Etre spectateur, quand ses mouvemens tendent à une bonne fin, 110.

Corriger l'humeur qu'elle n'a pas dompté, 115.

- Attendre qu'elle ait élaboré la matière morbifique, 120.
 Distinguer ses mouvements dans les Fièvres inflammatoires, 131.
 Modérer ses efforts, 134.
 Ne point éloigner ses forces, 146.
 S'il est besoin de l'émouvoir, le faire dans les commencemens, 147.
 Si elle tend à évacuer prescrire un purgatif, 163.
 Soutenir ses efforts, 206.
 Elle doit exciter plusieurs accès de fièvre pour se rendre maîtresse du principe morbifique 248.
 Neige, 271
 Nervins, 229.
 Nitreux, 190
 Nymphomanie, 269.

O.

- Obstructions, 270.
 Œdèmes 269.
 Onanisme, 81, 216, 218, 269, 273.
 Ophthalmie 282.
 Opium, 68, 75, 211, 213, 242 à 247, Corol 60, 61.
 Oranger (feuilles d') Corol. 66.
 Oximel scillitique, 213, 242.

P.

- Paralysies, 86, 176, 178, 183, 227, 228, 270, 273, 282.
 Paracenthèse 92.
 Parotide, ses signes, 306.
 Pavots (extrait de têtes de) rouges, 242.
 Péripneumonies, 105, 106, 174.
 Péripneumonie fausse, 213.
 Pertes blanches & rouges, 227, 269.
 Pertes excessives, 239.
 Peste, 49, 69, 74, 76, 135.
 Phrénésie, 93, 115, 171, 176, 264, 271, 273 276, 278, 306.
 Plantes apéritives & âcres, 223.
 Plantes laxatives, 175.
 Pleurésies, 65, 68, 106, 138, 144, 157, 163, 168, 239.
 Pleurésies (fausses) 165, 166.
 Pleuro-peripneumonies inflammatoires, 64, 65, 70 276, 279.

Pilules aloëtiques gommeuses, 221.
 Pilules d'Alun d'Helvetius, 240.
 Pilules Toniques de Bacher, 182.
 Poitrine (inflammation de) 24, 34, 164, 213, 262, 278,
 279, 297.

Pouls critique, 297 à 304.

Purgatifs, 65, 102, 125, 157 à 169, 171 à 173, 175 à 179,
 181, 183 à 185, 206, 223. Circonstances où
 ils sont contraindiqués, Corol 49.

Q.

Questions (les) de Médecine que propose l'Académie de
 Dijon montrent les vues qu'elle a de porter un
 nouveau jour sur diverses parties de cette science
 1 à 6.

Quinquina, 68, 96, 114, 205, 206, 208, 210, 214, 216,
 225, 237, 242, 249, 251, 308. Coroll. 59.

R.

Rachitis, 80, 221, 270.

Rafraîchissants 190 à 194, 236.

Râte (inflammation de la) 297.

Reins (douleurs de) 243

Relâchants, 62, 233.

Résolutif, 62.

Révulsifs, 244.

Rhubarbe, 162, 179, 206, 249.

Rhumatisme, 31, 80, 149, 171, 178, 244, 260, 263,
 269, 273, 282, 283.

Rougeole, 17, 24, 69, 71, 72 73, 107, 108, 111, 135,
 173, 257, 275.

Rubéfiants, 280.

S.

Saburre 181, 184, signent qui l'annoncent, 185.

Saignées, 53, 61, 63, 64, 100, 102, 108, 125, 129
 à 151, 178, 190, 233, 241. Corol. 44 à 47,
 Quand on doit s'en défier, Corol. 48.

Salep (le) 241.

Sangsues, 65, 140, 147, 149.

Sauge, 214.

Savoneux, 181, 221,

Scammomée, 157.

Sciatique, 260.

Scille, 223.

Scorbut , 35 , 80 , 82 , 205 , 240.
 Sel de Duobus , 164.
 Sel Epsom , 172 , 175 , 177.
 Sel Sédatif d'Homberg , 246.
 Sels Neutres , 223 , 249 , 250.
 Semence (écoulement de la) 269.
 Sené , 177.
 Serpentaire de Virginie , 207.
 Sincope , 86 , 93 , 210 , 230 , 231.
 Simarouba , 241.
 Sinapismes 280.
 Spasmodiques (maladies) 147 , 148 , 239 , 245 , 254 , 259.
 Spécifiques , 236 , 239 , 248 , 250. Corol. 62 , 63 , 66.
 Spiritueux 225.
 Squirrhes 35.
 Stimulants , 225.
 Stiptiques , 240.
 Stomachiques , 220 , 236 , 249.
 Strammonium (extrait de) Corol. 68.
 Strangurie , 174 , 260.
 Sublimé corrosif , 243. Corol. 63.
 Sudorifiques , 213 , 223 , 227 , 252.
 Sueur critique , 119 , signes qui l'annoncent , 300.
 Suppuration , 25 , de la poitrine , 34.
 Suffocations , 148 , 210 , 239.

T.

Tabac (injection de la fumée) 177.
 Tamarinds , 162.
 Tartre Emétique , 243.
 Tempérants , 97.
 Temps d'irritation , de coction , d'excrétion , 47 , 48.
 Tétanos , 259.
 Tête (maux & affections de la) 176 , 183 , 271.
 Toniques , 179 , 216 , 218 , 221 , 224 , 227 , 233 , 236 , 242.
 Topiques irritants-attractifs , 65 , 275 à 283.
 Toux , 229.
 Turgescence , ce que c'est 154 , 155 , ses indices , 156 , 158 ,
 162 , 170 , 172 , 173.

V.

Vapeurs , 32 , 89 , 245 , 255 , 261 , 269 , 273 Corol 5657,

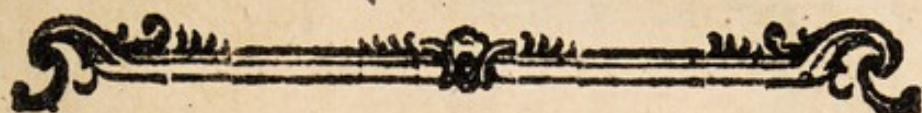
DES MATIERES. 270

- Ventouses scarifiées, 65, 141, 147.
Ventre (cours de) critique, signes qui l'annoncent 299.
Ventre (inflammation du bas) 164, 175.
Verd-de-gris, son correctif, Corol. 63. [g]
Vérole, 80, 265.
Vérole (petite) 17, 35, 69, 71, 72, 73, 75, 76, 107 à
111, 135, 141, 168, 173, 200, 202, 209,
211, 240, 256, 257, 264, 275, 285.
Verjus, 201.
Vertiges, 273.
Vésicatoires 65, circonstances où ils conviennent, 275 à 280.
Vessie (douleur de la) 243.
Vin, 207, 214, 229.
Vin de Canarie, 244.
Vin de Malaga 214.
Vinaigre distillé, Corol. 67.
Viscères (inflammations & obstructions des) 261, 262, 266.
Vomique des poumons, son heureuse terminaison, 34.
Vomissement critique, signes qui l'annoncent, 298.
Vomissements, 36, 177, 210, 239, 240, 243.
Vomitifs, 53, 156, 159, 161, 173, 184.
Urines critiques, signes qui les annoncent, 302.
Uva-ursi, 243, Corol. 66.

Z.

- Zinc (fleurs de) Coroll. 68.

F I N.



P E R M I S S I O N.

VU par le Conseiller & Procureur Général de Sa Majesté, au Conseil Provincial de Tournay Tournésis, &c. un Manuscrit intitulé, *Le Naturalisme, ou la Nature considérée dans les maladies & leur traitement, conforme à la doctrine & la pratique d'Hippocrate & de ses Sectateurs, &c.* Il n'y a rien trouvé, qui puisse en empêcher l'impression, estimant au contraire qu'il peut être très-utile aux Personnes de l'art & au Public.

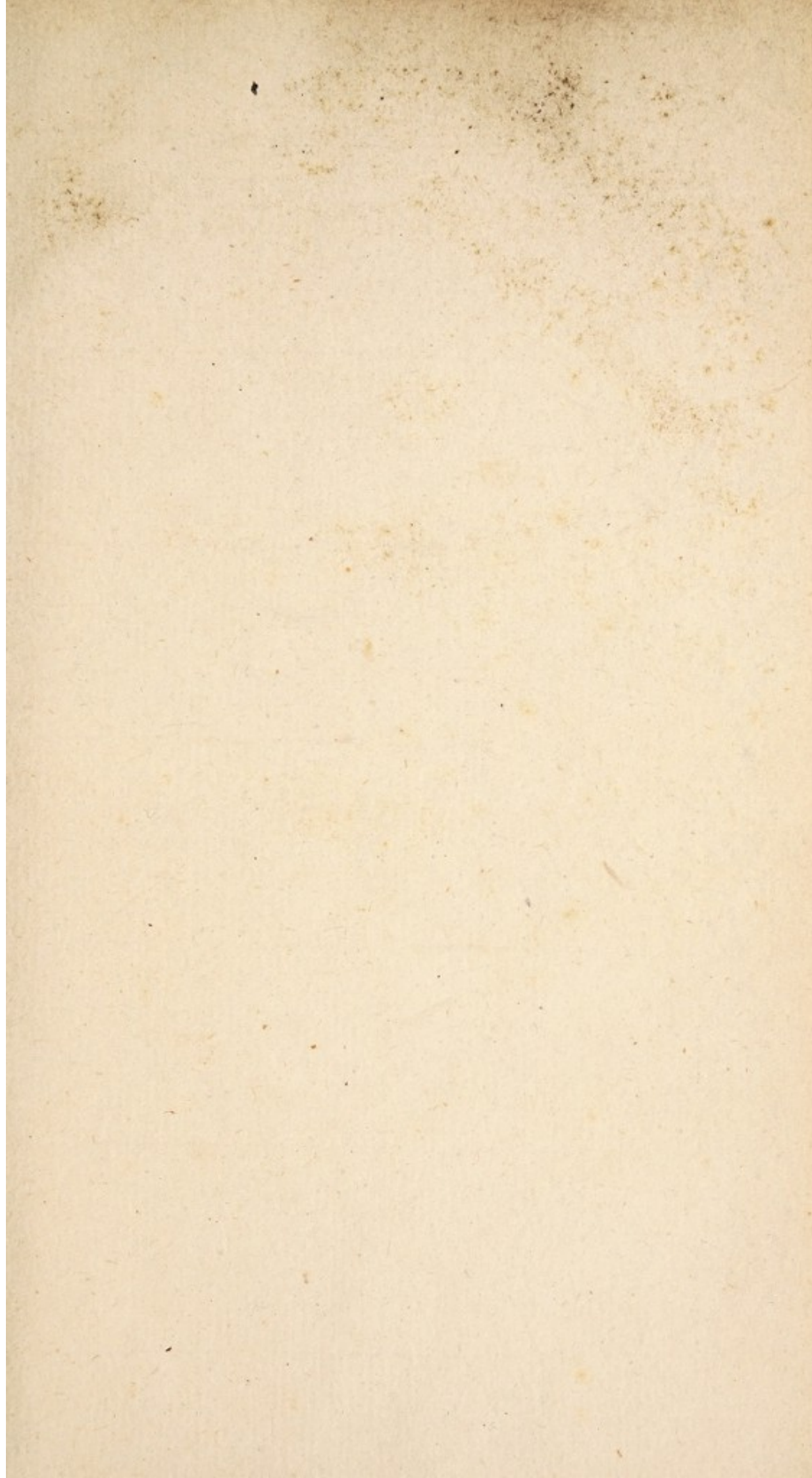
Tournay, le 13 Septembre 1777.

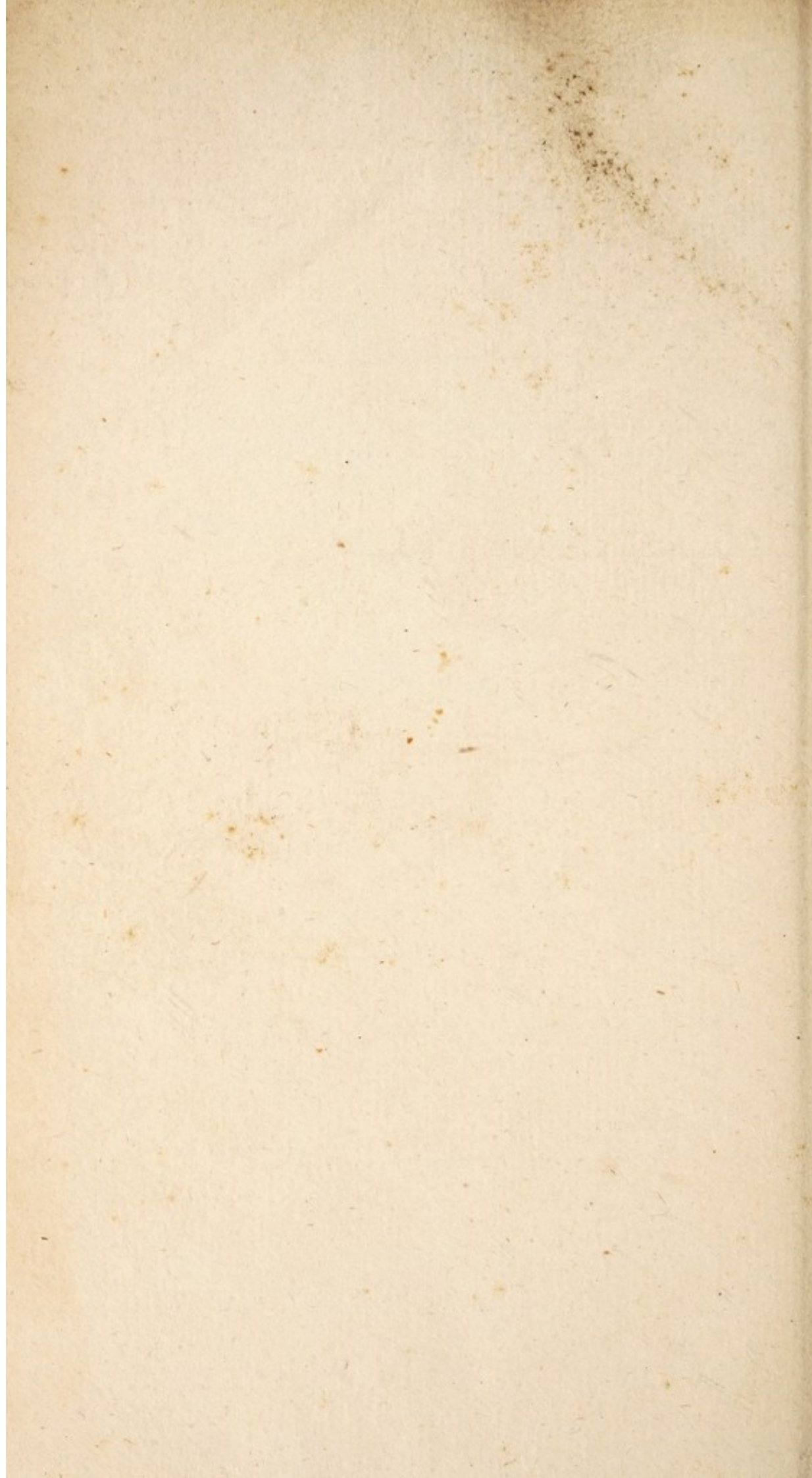
DE BETTIGNIES.

THE MISSION

U par le Conseil de Procureur Général de
la Majesté, au Conseil Provincial de Tournay
Tournay, Sec. au Ministère, le 14
Tournay, ou la Vierge confesse dans les malades
Tournay, conformément à la doctrine de la
Tournay d'histoire de la Science, Sec. II
Tournay, qui guide en empêchant l'im-
Tournay, et la connaissance de la nature des
Tournay, le 14 septembre 1777.

The Mission





2

152